

La Fourmi qui voulait devenir papillon

— Inspiré d'une histoire vraie —

Prologue

Je ne le sais pas encore, mais le premier mouvement de mon histoire n'est pas le mien.

Il se produit bien au-dessus de mes galeries, au sommet de la montagne, dans le palais royal.

Là-haut, les murs d'or ne reflètent pas la lumière.

Ils la vivent.

Au-delà des immenses ouvertures du palais, *La Vallée De La Gloire* s'étend sous une brume chaude. Les kapokiers émergent de la canopée. Les nuages glissent entre les cimes. Plus bas, invisibles sous la terre, des millions d'insectes creusent, transportent, découpent, nourrissent et recommencent.

Au centre de la salle se tiennent *Le Roi, Père du Roi* et *Trésor De Création*.

Des spirales mouvantes parcourent le corps lumineux de *Trésor De création*. Une légère odeur de miel flotte autour de lui.

Père du Roi observe la vallée.

— Ils travaillent.

— Sans interruption, répond *Le Roi*.

— Certains avec joie. D'autres parce qu'ils ne connaissent rien d'autre.

Trésor De Création s'approche de l'ouverture.

— Le travail maintient leurs colonies en vie. Une feuille coupée nourrit le champignon. Le champignon nourrit les larves. Les larves deviennent ouvrières. Et les ouvrières recommencent.

— Et pourtant, dit *Le Roi*.

Le silence entre dans le palais.

Même le vent semble s'arrêter contre la montagne.

La lumière de *Trésor De Création* palpite.

— Dois-je l'empêcher de partir ?

— Non.

— Dois-je supprimer ce qui l'attirera ?

Le Roi tourne lentement les yeux vers une partie obscure de la vallée. Quelque chose se trouve là, hors de la lumière, contenu derrière une limite invisible.

Quelque chose qui attend.

— Son travail révélera sa fatigue, dit *Père du Roi*. Son voyage révélera son cœur.

— Et lorsqu'elle aura suivi son désir jusqu'au bout ? demande *Trésor De Création*.

— Alors elle découvrira qui elle sert réellement.

Un frémissement traverse la chose.

— La chose demande à se déplacer, annonce *Trésor De Création*.

Le Roi ne détourne pas le regard.

— Elle ne franchira aucune limite que nous n'aurons fixée.

— Jusqu'où peut-elle aller ?

Un long silence.

Puis *Le Roi* répond :

— Laissons-la descendre.

Sous la montagne, quelque chose se met en mouvement.

Neuf mètres plus bas, au milieu d'un million de corps endormis, je remue mes antennes.

Une odeur vient d'apparaître.

L'odeur

Je m'appelle *Oc-1273*.

Douzième division de coupeuse. Septième régiment.
Troisième pondue de ce régiment.

Dix millimètres de corps. Six pattes faites pour porter. Deux mandibules faites pour découper. Deux antennes faites pour sentir, reconnaître, obéir, suivre, éviter, revenir.

Et recommencer.

Je vis sous *La Vallée De La Gloire*, dans une colonie de neuf mètres de profondeur, large comme un monde, cinquante mètres de diamètre, creusée sous la jungle humide, sous les racines noires des ficus étrangleurs, sous les cecropias, les ingas, les kapokiers géants, les lianes lourdes, les feuilles trempées, les mousses brillantes et les troncs où l'eau coule comme de la salive verte.

Un million d'individus.

Un million de corps.

Un million de tâches.

Un million d'odeurs.

Et ce matin, avant même que je quitte la chambre de repos, il y en a une de trop.

Faible.

Lointaine.

Presque rien.

Une rumeur.

Pas une alarme. Pas une odeur de champignon ennemi. Pas l'acide d'une attaque. Pas la moisissure noire des déchets. Non. Quelque chose de plus bas. De beaucoup plus bas.

Un murmure sucré, tiède, étrange, perdu dans les couloirs profonds.

Je lève mes antennes.

Les minimales arrivent déjà en courant sur le sol de terre tassée.

Elles sont minuscules. Certaines ne dépassent pas deux millimètres. Elles filent entre mes pattes comme des pensées affolées, propres, vives, brillantes d'excitation.

— *Oc-1273 ! Oc-1273 !* C'est aujourd'hui qu'on monte avec toi !

— Doucement, vous allez vous faire écraser.

— On ne se fera pas écraser ! Le *Roi* veille !

Je retiens un mouvement de mandibules.

— Le sol veille surtout à rester dur sous vos pattes.

Une minime grimpe sur mon tibia antérieur, s'arrête au niveau de mon articulation, me touche l'antenne avec une solennité ridicule.

— Nous avons prié le *Roi* pour que ta coupe soit nette.

— Ma coupe est toujours nette.

— Oui, mais aujourd'hui elle sera nette pour sa gloire !

D'autres minimes vibrent autour de moi.

— Et nous chasserons les mouches pondeuses !

— Et nous nettoierons la feuille !

— Et nous protégerons la récolte !

— Et nous reviendrons vivantes !

— Grâce au *Roi* !

Leurs petits corps tremblent comme des gouttes de résine.

Je passe mes antennes sur mes mandibules.

— Vous êtes excessives.

— Excessives dans la joie !

— Excessives dans le travail !

— Excessives dans la confiance !

Je descends la tête vers elles.

— Une feuille sale donne du mauvais substrat. Une mouche phoride qui pond sur une coupeuse donne une coupeuse perdue. Voilà pourquoi vous venez. Pas besoin d'en faire un chant.

La plus petite des minimes monte sur une aspérité du mur et redresse son corps.

— Mais qui a créé les feuilles ? Qui a donné le champignon ? Qui soutient la colonie ? Qui connaît même le fond du fond ?

À ces mots, un silence minuscule se forme.

Le fond du fond.

Je sens encore cette odeur lointaine.

Je fais mine de ne rien percevoir.

— Le fond du fond est réservé aux soldats et aux gardes.

— On dit qu'il s'y passe quelque chose, souffle une minime.

Une autre lui donne un coup d'antenne.

— Ne répands pas des odeurs inutiles.

— Je ne répands rien ! Je répète seulement ce que j'ai senti sur une nettoyeuse de couloir. Elle venait des descentes basses. Elle portait une trace inconnue.

— Inconnue comment ? je demande.

La minime hésite.

— Pas pourri. Pas mort. Pas malade.

— Alors ce n'est rien.

Je dis cela vite.

Trop vite.

Ce n'est rien. Ce n'est jamais rien. Dans la colonie, chaque odeur a une source. Chaque source a une raison. Chaque raison finit toujours par tomber sur le dos de celles qui travaillent.

Une grande ouvrière de transport passe près de nous, le thorax couvert de poussière.

— Vous êtes encore là ? La piste extérieure est ouverte. Les coupeuses du douzième secteur sortent.

— On arrive, répond une minime. *Oc-1273* prend du temps parce que ses pensées sont lourdes.

— Mes pensées ne pèsent rien.

— Alors avance.

Je m'engage dans le couloir.

La fourmilière respire autour de moi.

Les parois suintent l'humidité. Les galeries sont lisses à force de passages. Des milliers de pattes frappent la terre dans un bruit de pluie sèche. Des antennes se croisent, se touchent, se répondent. Les odeurs dessinent des routes invisibles : piste fraîche vers les arbres, retour chargé, chambres à couvain, chambres de champignon, déchets, garde, alerte ancienne, repos, soin, nourriture.

Nous passons près d'une chambre de culture.

Là, tout ralentit.

Même moi.

Le jardin de *Leucoagaricus Gongylophorus* s'étend dans la pénombre comme une masse blanche, spongieuse, vivante, découpée en collines délicates. Des ouvrières plus petites que moi mâchent des fragments de feuilles, les réduisent en pulpe humide, les déposent avec précision. Les minimales jardinières nettoient les filaments, retirent les spores étrangères, lèchent, coupent, replacent, surveillent. Certaines récoltent les gongyliidia gonflés, ces petites richesses nourricières que le champignon donne en retour.

Un échange sans fin.

Feuille contre nourriture.

Travail contre survie.

Survie contre travail.

— Regarde, murmure une minime sur mon dos. C'est beau.

— C'est blanc.

— C'est vivant.

— C'est exigeant.

— Le *Roi* nous confie une merveille.

Je regarde les ouvrières courbées sur le champignon, leurs corps agités par la même urgence que la veille, que l'avant-veille, que toutes les journées que ma mémoire chimique sait reconnaître.

— Il nous confie surtout beaucoup de choses à faire.

Une jardinière relève la tête.

— La coupeuse parle trop.

— La jardinière mâche trop, je réponds.

Elle claque des mandibules, mais sans haine.

— Ramène de bonnes feuilles, *Oc-1273*. Pas trop vieilles. Pas trop coriaces. Pas chargées de substances amères. Hier, certaines coupes du régiment neuf étaient médiocres.

— Le régiment neuf coupe comme il peut.

— Le champignon ne mange pas les excuses.

Une minime, montée entre mes épines thoraciques, se penche vers la jardinière.

— Nous vérifierons tout ! Pas de taches ! Pas d'œufs ! Pas de larves ! Pas de mouches !

— Voilà de bonnes minimales, répond la jardinière.

Puis elle ajoute, plus bas :

— Et faites vite. Les odeurs du bas troublent certaines nourrices.

Je m'arrête.

— Quelles odeurs ?

La jardinière replonge aussitôt dans le champignon.

— J'ai parlé trop vite.

— Tu as senti quoi ?

— Rien qui concerne les coupeuses.

— Si cela monte dans les couloirs, cela concerne tout le monde.

Une soldate apparaît à l'entrée de la chambre.

Elle est massive. Presque deux fois ma longueur. Sa tête est large, lourde, armée de mandibules qui pourraient broyer mes pattes sans effort. Son corps brun sombre bloque la lumière faible du tunnel.

— La piste extérieure attend, coupeuse.

Je m'incline légèrement.

— Oui.

La soldate ne bouge pas.

— Les rumeurs affaiblissent le rythme.

— Et les silences le renforcent ?

Ses antennes s'abaissent vers moi.

Les minimales cessent de bouger.

Un instant, il n'y a plus que le frottement doux des jardinières dans la chambre blanche.

— Va couper, dit la soldate.

Je passe.

Bien sûr. Va couper. Va porter. Va rentrer. Va recommencer. Ne demande pas. Ne sens pas trop loin. Ne pense pas trop profond.

Les couloirs montent.

L'air change.

Plus nous approchons de la surface, plus la terre devient tiède, traversée par des souffles. Les racines percent les plafonds comme des membres de géants enterrés. La lumière finit par apparaître, verte, morcelée, brûlante.

Puis la jungle nous avale.

L'extérieur est immense.

Toujours trop immense.

Au-dessus de moi, les arbres montent comme des colonnes vivantes. Les feuilles larges des cecropias capturent la lumière. Les figuiers étranglent d'autres troncs dans des bras pâles. Les lianes pendent comme des intestins végétaux. L'air est lourd d'eau, de fleurs, de fruits fermentés, de terre chaude, de sève ouverte.

La piste de fourmis traverse le sol en un fleuve brun.

Des centaines de corps vont.

Des centaines reviennent.

Certaines portent des fragments verts au-dessus d'elles comme des parasols. D'autres reviennent vides, rapides, prêtes à couper encore. Les soldates gardent les côtés de la piste, têtes hautes, mandibules ouvertes, prêtes à saisir un intrus, une araignée, un coléoptère, une fourmi ennemie.

Je prends ma place.

Mes tarsi accrochent l'écorce humide d'une racine. Je monte avec d'autres coupeuses vers une jeune branche d'inga. Les feuilles sont tendres, bien irriguées, pas trop chargées d'odeurs défensives. Bonnes pour le champignon.

Une minime grimpe sur ma tête.

— Celle-là ! Coupe celle-là !

— Je sais choisir une feuille.

— Elle est propre.

— Tu l'as regardée une demi-seconde.

— Je l'ai sentie avec foi.

— Sens-la avec tes antennes, ce sera plus utile.

Elle rit, ou du moins elle émet ce petit frémissement de corps qui ressemble à un rire.

Je plante mes mandibules dans le bord de la feuille.

La première incision résiste.

Puis cède.

La feuille vibre dans tout mon crâne. Mes muscles se contractent. Je découpe un arc régulier, lent, obstiné. La lame de mes mandibules scie le tissu végétal. La sève colle à mes pièces buccales. Une odeur verte éclate, fraîche, presque violente.

Je coupe.

Encore.

Encore.

Le fragment se détache.

Il bascule.

Je le saisis, le redresse au-dessus de moi.

Aussitôt, deux minimes sautent dessus.

— Inspection !

— Bord gauche propre !

— Nervure centrale stable !

— Pas d'œuf visible !

— Attendez, odeur suspecte sur la pointe !

Je m'immobilise.

— Une mouche ?

— Non. Une goutte de miellat ancien. Je nettoie.

La minime lèche frénétiquement la surface. Une autre se poste en hauteur, corps dressé, antennes ouvertes.

— Phoride à trois longueurs !

Je sens le mouvement avant de voir la mouche.

Un point rapide. Tremblant. Trop précis.

Elle tourne autour de nous, cherchant une nuque, une ouverture, un corps occupé à porter pour y déposer sa mort.

La minime hurle presque en odeur.

— Baissez le fragment ! Baissez !

Je m'exécute.

— Elle approche !

Une autre minime agite ses pattes, se dresse sur la feuille comme une gardienne minuscule.

— Va-t'en ! Va-t'en ! Cette coupeuse travaille pour la colonie!

Je serre plus fort le fragment.

La mouche pique vers mon thorax.

La minime bondit.

Elle ne la touche pas, mais son mouvement suffit. La phoride dévie, remonte, disparaît dans une vibration d'air.

— Victoire ! crie la minime.

— Elle reviendra, dis-je.

— Alors nous la rechasserons.

— Avec le *Roi*, ajoute l'autre.

Je reprends la descente.

La feuille pèse.

Elle n'est pas immense, mais elle tire sur mon cou, sur mon thorax, sur mes pattes. Chaque aspérité du tronc devient une montagne. Chaque goutte d'eau une masse froide à contourner. Chaque croisement de piste une confusion d'antennes, de charges, de consignes.

— À gauche ! lance une ouvrière.

— Non, retour par la racine sèche !

— La racine sèche est encombrée !

— Les soldats ont fermé le passage près du champignon brun !

— Pourquoi ?

— Rumeur du bas !

Je ralentis.

— Quelle rumeur ?

Une ouvrière chargée d'un morceau de feuille de ficus me frôle.

— On dit qu'au *Niveau 40*, des gardes ont doublé les rondes.

— Pour une odeur ?

— Pour une odeur qui ne devrait pas exister.

Elle disparaît dans le flot.

Une minime sur ma feuille se penche vers moi.

— Tu vois ? Le fond du fond.

— Concentre-toi sur les mouches.

— Je peux faire deux choses. Croire et surveiller.

— C'est déjà beaucoup pour un si petit corps.

— Le *Roi* aime les petits corps soumis à sa glorieuse majesté.

Je ne réponds pas.

Soumis. Toujours ce mot. Soumis au Roi. Soumis à la piste. Soumis au champignon. Soumis à la faim d'un million

de bouches. Et moi ? Où suis-je dans tout ça ? Suis-je seulement autre chose qu'une mandibule avec un numéro ?

Nous atteignons l'entrée de la fourmilière.

Le retour sous terre est brutal.

La lumière s'écrase derrière moi. L'air redevient étroit, chaud, saturé d'odeurs. Les parois frôlent le fragment. Des ouvrières me touchent, me corrigent, me poussent, me guident.

— Belle coupe.

— Trop large.

— Non, bonne taille.

— Dépôt chambre douze.

— Pas chambre douze, la chambre quinze manque de pulpe.

— Ordre modifié : chambre quinze.

Je descends vers les jardins.

Mes pattes tremblent.

Pas assez pour lâcher.

Jamais assez.

Dans la chambre quinze, je remets le fragment à des ouvrières plus petites qui le découpent encore, puis à des jardinières qui le mâchent jusqu'à en faire une pâte verte. Une minime descend de mon fragment, nettoie une dernière tache, puis lève ses antennes vers moi.

— Tu as bien porté.

— J'ai porté.

— C'est déjà bien.

— C'est toujours pareil.

Elle me regarde longtemps.

Son corps est minuscule, mais son silence ne l'est pas.

— Tu voudrais quoi ?

La question me traverse plus fort qu'une morsure.

— Je ne sais pas.

— Alors pourquoi tu te plains ?

— Parce que je sais ce que je ne veux pas.

— Tu ne veux pas servir ?

— Je ne veux pas seulement répéter.

Une autre coupeuse, près de nous, laisse tomber un petit fragment.

— Répéter nourrit la colonie.

— Je sais.

— Répéter protège le champignon.

— Je sais.

— Répéter maintient le million en vie.

— Je sais.

— Alors coupe.

Je la fixe.

— Tu ne rêves jamais d'autre chose ?

Elle frotte ses antennes.

— D'autre chose que quoi ?

— Que porter.

— Porter quoi d'autre ?

— Rien. Justement. Ne rien porter. Sentir la lumière sans charge. Marcher sans piste. Choisir une direction sans phéromone. Trouver une vraie joie.

La coupeuse me regarde comme si une larve parlait de voler.

— La joie, c'est quand le champignon pousse.

— Pour toi.

— Pour la colonie.

— Et pour moi ?

Elle ne comprend pas.

Ou elle refuse.

— Tu es dans la colonie.

Elle reprend son fragment et s'éloigne.

La minime reste près de moi.

— Le *Roi* donne la vraie joie.

Je claque doucement des mandibules.

— Tu parles comme toutes les minimes.

— Parce que c'est vrai.

— Tu n'as jamais vu le *Roi*.

— Toi non plus tu n'as jamais vu l'air, mais tu respires.

Je reste immobile.

Cette phrase m'agace.

Parce qu'elle est belle.

Parce qu'elle colle.

Parce que je ne sais pas quoi en faire.

Une odeur de consigne traverse la chambre :
nouvelle sortie, nouveau secteur, feuilles de cecropia jeunes,
piste nord-est.

Je repars.

La journée devient une suite de coupes.

Cecropia.

Ficus.

Inga.

Une feuille trop coriace refusée.

Une feuille tachée abandonnée.

Une branche envahie de fourmis rivales évitée.

Une pluie courte, lourde, tiède, qui transforme la
piste en boue vivante.

Un coléoptère repoussé par deux soldates.

Une araignée écrasée sous une masse de corps.

Des minimes qui montent, descendent, inspectent,
nettoient, s'énervent pour une poussière invisible.

— Ne bouge pas ! crie l'une d'elles.

— Quoi encore ?

— Grain noir.

— C'est de la terre.

— La terre peut porter des spores.

— Tout porte quelque chose.

— Alors tout doit être vérifié.

Elle gratte la surface du fragment jusqu'à ce que la
feuille tremble au-dessus de ma tête.

— Tu vas finir par trouer ma charge.

— Une charge propre vaut mieux qu'une charge belle.

— Une charge livrée vaut mieux qu'une charge détruite sur
place.

— Une colonie négligente se détruit lentement.

Je soupire sans bruit.

— Vous êtes impossibles.

— Nous sommes minutieuses.

— Vous êtes obsédées.

— Par la pureté du substrat, oui.

Plus loin, une soldate arrête la piste.

Son énorme tête pivote. Des antennes interrogent chaque passage. Sa présence seule ralentit tout le fleuve.

— Contrôle.

Les coupeuses s'alignent.

Une ouvrière derrière moi murmure :

— Encore ?

— Depuis ce matin, répond une autre. Ils cherchent quelque chose.

— Un intrus ?

— Non. Une odeur.

— L'odeur du bas ?

— Chut.

La soldate me touche les antennes.

— Identité.

— *Oc-1273*. Douzième division de coupeuse. Septième régiment. Troisième pondue.

— Charge.

— Inga tendre, bord externe, vérifiée par trois minimas.

Les minimas se dressent sur la feuille.

— Charge propre !

— Pas de mouche !

— Pas d'œuf !

— Pas de spore suspecte !

— Pour la gloire du *Roi* !

La soldate marque un arrêt.

— Continue.

Je passe.

Mais je ne peux plus ignorer le changement.

Les odeurs de garde se multiplient. Les consignes deviennent plus sèches. Les tunnels profonds ferment certaines bifurcations. Les ouvrières parlent moins fort, mais sentent plus fort. Les rumeurs circulent dans les contacts d'antennes, dans les traces laissées sur le sol, dans les hésitations.

— Une substance.

— Non, une moisissure.

— Pas une moisissure.

— Près des prisons.

— Qui t'a dit ça ?

— Une garde du bas.

— Les gardes ne parlent pas.

— Justement.

À chaque sortie, je reviens avec plus de questions.

À chaque retour, la colonie semble plus serrée.

Même les jardins blancs paraissent écouter.

Au milieu du cycle, je passe devant une chambre où des ouvrières déposent des déchets : vieux substrat, fragments contaminés, cadavres secs, spores rejetées. L'odeur est violente, acide, lourde. Je la connais. Elle a quelque chose d'honnête : cela sent mauvais parce que cela doit sentir mauvais.

Mais sous cette puanteur, une note différente remonte.

Sucriée ?

Mes antennes se figent.

Une nettoyeuse de déchets me bouscule.

— Avance.

— Tu sens ?

— Je sens les déchets. C'est mon travail.

— Non. Derrière.

Elle s'arrête une fraction de seconde.

Puis ses antennes se plaquent contre sa tête.

— N'en parle pas ici.

— Donc tu sens.

— Je transporte ce que la colonie rejette. Je n'ajoute pas de peur à ce qui pue déjà.

— Ça vient du *Niveau 40* ?

Elle reprend sa marche.

— Je n'ai rien dit.

— Tu viens du bas ?

— Je n'ai rien dit.

— C'est dangereux ?

Elle se retourne enfin.

Ses mandibules sont petites, usées, couvertes de résidus sombres.

— Tout ce qui n'a pas de nom est dangereux jusqu'à ce que les gardes lui en donnent un.

Puis elle disparaît dans la chambre des déchets.

Je reste là.

Le fleuve de fourmis me contourne.

Une minime tire mon antenne.

— *Oc-1273*, la piste.

— Oui.

— Tu penses encore au fond.

— Non.

— Tu mens mal.

— Les minimas ne devraient pas juger les coupeuses.

— Les coupeuses ne devraient pas mentir aux minimas.

Je reprends la marche.

La dernière sortie de la journée est la plus lourde.

Le ciel extérieur baisse derrière le feuillage. La jungle devient plus sombre, mais pas plus silencieuse. Des

stridulations, des gouttes, des ailes, des cris d'oiseaux lointains traversent l'air. Les feuilles brillent d'eau. Les troncs sentent le vieux bois et la vie qui pourrit.

Je grimpe sur un jeune ficus.

Mes pattes glissent.

Je recommence.

Je coupe.

Mes mandibules sont douloureuses. Mes muscles tirent. Mon abdomen bat au rythme de l'effort.

Je coupe encore.

La feuille se détache mal.

Je force.

Elle cède enfin.

Le fragment est trop lourd.

Je le prends quand même.

— Il est grand, dit une minime.

— Je sais.

— Tu veux prouver quelque chose ?

— Je veux finir.

— Finir quoi ?

Je ne réponds pas.

Parce que la réponse serait trop grande pour ma bouche.

Finir cette journée. Finir ce cycle. Finir cette sensation d'être née pour recommencer. Finir cette faim d'autre chose qui me ronge plus sûrement qu'une larve de mouche.

Sur le retour, une phoride nous suit longtemps.

Les minimales deviennent folles.

— À droite !

— Elle revient !

— Baisse l'angle !

— Non, garde haut !

— Elle vise la base du cou !

— Je la vois !

Je continue d'avancer, fragment dressé, pattes plantées dans la boue, corps plié sous la charge.

La mouche pique.

Une minime saute.

Cette fois, elle la touche.

Pas assez pour la tuer, mais assez pour l'envoyer contre une feuille mouillée. La phoride disparaît dans la végétation.

— Le *Roi* nous a aidées ! crie la minime.

— Tes pattes t'ont aidée.

— Qui a fait mes pattes ?

— Tu vas recommencer.

— Jusqu'à ce que tu comprennes.

— Alors tu parleras longtemps.

— Je peux parler longtemps. Je suis petite, j'économise l'énergie.

Malgré moi, un frémissement traverse mon corps.

Pas une vraie joie.

Mais quelque chose de moins dur.

Une fissure.

Une respiration.

Puis l'entrée de la colonie nous reprend.

Nous déposons la dernière charge.

Les jardinières l'acceptent.

Les minimes descendent de mon dos, une à une, épuisées mais vibrantes.

— Demain, on revient avec toi ?

— Si vous survivez à votre propre enthousiasme.

— C'est oui ?

— C'est peut-être.

— C'est presque oui !

— On priera le *Roi* pour que ce soit oui.

— Faites donc.

Elles partent en courant vers les chambres hautes, encore pleines d'énergie, encore pleines de foi, encore pleines de ce feu étrange qui les rend agaçantes et presque enviables.

Moi, je descends vers les zones de repos.

Le cycle extérieur se termine, mais la colonie ne dort jamais vraiment. Elle ralentit par endroits. Elle s'accélère ailleurs. Dans les chambres de couvain, des nourrices restent penchées sur les larves. Dans les jardins, les minimes continuent de nettoyer le blanc vivant. Dans les galeries d'entrée, les soldates prennent leurs positions de nuit.

Elles sont immenses dans la pénombre.

Têtes larges.

Corps solides.

Mandibules ouvertes.

Elles se placent aux carrefours comme des portes vivantes.

Une garde passe près de moi avec une trace plus forte que les autres.

Je la sens.

Je m'arrête.

Ce n'est plus une rumeur.

C'est net.

Une odeur sucrée, inconnue, presque douce, mêlée à quelque chose de froid, de profond, de confiné.

Je lève les antennes.

La garde me regarde.

— Circule.

— Tu viens du bas.

— Circule.

— Qu'est-ce qu'il y a au *Niveau 40* ?

Ses mandibules s'ouvrent légèrement.

— Tu n'as pas besoin de le savoir.

— Donc il y a quelque chose.

— Il y a toujours quelque chose dans une colonie d'un million d'individus.

— Pas cette odeur.

La garde avance vers moi.

Je ne recule pas tout de suite.

Puis une vibration traverse le sol.

Pas un bruit.

Pas vraiment.

Un choc chimique.

Une vague.

Une phéromone d'alarme frappe les galeries comme une lumière noire.

Mon corps réagit avant ma pensée.

Mes pattes se crispent.

Mes antennes se dressent.

Autour de moi, les fourmis s'arrêtent, pivotent, cherchent la source. Des ouvrières lâchent des fragments. Des nourrices se replient vers les chambres à couvain. Des soldates claquent des mandibules. Les couloirs se remplissent d'une odeur urgente, tranchante, brûlée.

Alarme.

Alarme profonde.

Alarme du bas.

Une soldate gigantesque surgit d'un tunnel descendant.

— Quarantaine du dernier niveau !

Une autre répond :

— Quel secteur ?

— Partie ouest du *Niveau 40* ! Près des prisons !

Les odeurs explosent.

Prisons.

Niveau 40.

Fond du fond.

La garde devant moi se retourne brutalement.

— Barrage immédiat ! Aucun passage sans autorisation !

Des soldates courent vers les descentes. Les plus grandes prennent les carrefours. Des ouvrières de nettoyage sont appelées mais tenues à distance. Des phéromones de blocage sont déposées en traits violents sur le sol. Les pistes ordinaires se brisent. La colonie entière semble se contracter autour d'une blessure invisible.

Je m'approche malgré le flot.

Une ouvrière me percute.

— Ne va pas là-bas !

— Qu'est-ce qui a été vu ?

— Une substance.

— Quelle substance ?

— Je ne sais pas !

Une autre crie depuis la paroi :

— Rosâtre !

Le mot traverse les antennes comme une morsure.

Rosâtre.

Une vieille coupeuse répète :

— Rosâtre ?

Une jardinière venue des chambres blanches s'immobilise.

— Aucun contaminant dangereux pour *Leucoagaricus Gongylophorus* n'a cette couleur.

Une minime, minuscule au milieu du chaos, ajoute d'une voix tremblante :

— Et on dit qu'elle brille.

Je tourne la tête vers elle.

— Brille comment ?

Elle avale sa peur.

— Avec des paillettes.

Pendant un instant, même l'alarme semble devenir silencieuse.

Rosâtre.

Pailletée.

Près des prisons.

Au fond de la fourmilière.

Loin des chambres de champignon.

Là où rien ne pousse.

Là où l'on garde ce qu'on ne veut pas revoir remonter.

Une soldate bloque le tunnel descendant. Elle est énorme, luisante d'odeur d'autorité.

— Zone fermée ! Reculez !

Je m'avance.

— Je suis *Oc-1273*, douzième division de coupeuse. J'ai senti cette odeur toute la journée.

— Recule.

— Est-ce un champignon ?

— Recule.

— Est-ce vivant ?

— Recule.

— Est-ce que les prisons sont touchées ?

La soldate abaisse sa tête jusqu'à la mienne.

Ses mandibules encadrent mon visage.

— Coupeuse, ta fonction est de couper. Pas de comprendre.

Quelque chose se serre dans mon thorax.

Pas de peur.

Pas seulement.

Une colère lente.

Un besoin.

Une certitude sans forme.

— Si la colonie est en danger, je dois savoir.

— La colonie sera protégée par celles qui protègent.

— Et les autres ?

— Les autres obéissent.

Je regarde derrière elle.

Le tunnel descend dans le noir.

De là remonte l'odeur.

Plus faible que l'alarme, mais plus profonde.

Douce.

Interdite.

Impossible.

La substance existe.

Ce n'est plus une rumeur.

Ce n'est plus un contact mal interprété.

Ce n'est plus une peur de jardinière ou une exagération de minime.

C'est là.

Au Niveau 40.

Une partie seulement de l'étage est infectée, j'entends une garde déposer cette information en phéromones rapides. Pas de champignon cultivé dans ce secteur. Pas de jardin blanc. Pas de chambres nourricières. Mais quarantaine absolue. Protection totale. Barrage. Surveillance. Aucun passage.

Je reste jusqu'à ce qu'une patrouille me repousse.

— Repos, coupeuse.

— Je veux juste comprendre.

— Repos.

— Vous avez vu la substance ?

Silence.

— Elle vient d'où ?

Silence.

— Pourquoi près des prisons ?

Silence.

La garde ne me donne même plus son odeur personnelle. Elle se ferme. Un mur vivant.

Alors je recule.

Lentement.

Les couloirs se vident peu à peu. Les ouvrières retournent à leurs tâches, mais plus rien n'a le même goût. Même les odeurs normales semblent posées sur une faille. La terre paraît plus mince. La profondeur plus proche.

Je rejoins ma chambre de repos.

Autour de moi, des corps s'immobilisent par petits groupes. Des antennes continuent de s'agiter dans l'obscurité. On ne parle presque plus. On échange des traces brèves, coupées, inquiètes.

Rosâtre.

Pailletée.

Prisons.

Quarantaine.

Niveau 40.

Je replie mes pattes sous moi.

Mon corps réclame le repos.

Mes mandibules pulsent encore de toutes les feuilles coupées. Mes muscles tremblent par vagues. Mon thorax sent la sève, la terre, la piste, les minimes, la pluie, la phoride, le champignon.

Et sous tout cela, très loin, presque tendre, l'odeur inconnue demeure.

Demain, je devrais me lever. Couper. Porter. Revenir. Recommencer.

Je ferme les antennes.

Demain, les minimes parleront du Roi. Les jardinières parleront du champignon. Les soldates diront de reculer. La piste dira d'avancer.

Le noir de la chambre devient plus épais.

Mais je ne tombe pas dedans.

Je pense à la substance.

À sa couleur impossible.

À ses paillettes.

À cette douceur qui ne ressemble à aucun danger connu.

À la façon dont les gardes se taisent.

À la façon dont mon corps, malgré la fatigue, ne veut plus se soumettre au rythme ordinaire.

Je veux la joie. Je veux le vrai bonheur. Je veux autre chose que porter des morceaux de feuilles jusqu'à ce que mes pattes ne sentent plus le sol.

Mes antennes frémissent une dernière fois.

L'alarme s'estompe.

La quarantaine tient.

La colonie respire encore.

Mais moi, je sais.

Quelque chose se trame au fond du fond.

Et cette fois, je ne couperai pas seulement des feuilles.

Je mènerai l'enquête.

Le fond du fond

Je ne dors pas.

Mon corps reste couché dans l'alvéole de repos, serré contre la paroi tiède, mais à l'intérieur de moi, tout remue. Mes pattes sont immobiles. Mes mandibules ne bougent presque pas. Mes antennes se replient parfois contre ma tête, puis se redressent d'un seul coup.

Le niveau 40.

La substance rosâtre.

Les paillettes.

Pourquoi près des prisons ?

Autour de moi, la fourmilière respire lentement. Des milliers de corps dorment dans les chambres voisines. Des odeurs épaisses de terre humide, de feuilles mâchées, de champignon nourricier et de cuticules familières remplissent les tunnels. Tout est normal. Trop normal.

Puis le sommeil finit par me prendre.

Je vole.

Je ne marche plus.

Je ne porte plus rien.

Je ne coupe plus de feuilles.

Je vole dans un ciel bleu immense, si bleu que mon cœur semble devenir léger. Sous moi, *La Vallée De La Gloire* s'étend comme une mer verte. Les arbres sont des colonnes vivantes. Les fleurs sont des soleils ouverts. L'air est sucré, chaud, lumineux.

Autour de moi, des insectes rient.

Des scarabées dorés tournent dans la lumière. Des abeilles chantent en battant des ailes. Des libellules traversent l'air comme des éclairs transparents. Des papillons aux ailes larges flottent sans effort, et moi... moi aussi, je flotte.

Je ris.

Je ne savais même pas que je pouvais rire ainsi.

Voilà. Voilà le bonheur. C'est donc ça. C'est ça que je cherche depuis toujours.

Une joie brûlante monte en moi. Pas une petite satisfaction de travail accompli. Pas l'odeur rassurante du champignon bien entretenu. Pas l'approbation d'une colonie bien ordonnée.

Non.

Une joie immense.

Libre.

Sans galerie. Sans ordre. Sans charge. Sans fatigue.

Je monte plus haut. Le ciel s'ouvre encore. Une lumière traverse mes ailes.

Mes ailes.

J'ai des ailes.

Je veux crier.

Je veux remercier le ciel, la chaleur, les fleurs, le nectar, tout ce qui existe.

Et soudain—

Je me réveille.

Mon corps se redresse violemment dans la cellule de sommeil. Mes pattes raclent la terre sèche. Mon abdomen cogne contre la paroi. Mes antennes fouettent l'air.

Non.

Non, non, non.

Le ciel disparaît.

Les fleurs disparaissent.

Les insectes joyeux disparaissent.

Il ne reste que la terre. La paroi. L'obscurité. L'odeur de la colonie.

Je reste figée dans le silence, le thorax secoué par une colère molle, honteuse, presque triste.

Pourquoi est-ce que je me réveille toujours avant d'être vraiment heureuse ?

Je baisse la tête.

Puis mes antennes se dressent.

Une odeur.

Fine.

Délicieuse.

Presque impossible.

Elle ne vient pas de la chambre de repos. Elle ne vient pas des jardins de champignons. Elle ne vient pas des feuilles fraîches ni des déchets évacués vers les chambres basses.

Elle glisse dans l'air en filament mince.

Sucrée.

Rosée, même si une odeur n'a pas de couleur.

Mes antennes la lisent par milliers de touches invisibles. Les soies sensorielles tremblent. Les minuscules récepteurs qui couvrent mes antennes attrapent les molécules une par une, comme si l'air lui-même me parlait.

Je tourne la tête.

L'odeur descend.

Elle vient d'en bas.

Très bas.

Mon corps se tend.

La substance.

Je sors de l'alvéole.

La fourmilière dort presque. Ce n'est pas le vrai silence, car une colonie ne se tait jamais complètement. Il y a toujours un grattement quelque part, une patte contre un grain, une antenne contre une autre, un garde qui passe, une larve qui remue, une ouvrière qui change de position. Mais cette nuit-là, tout paraît étouffé, comme si la terre retenait son souffle.

Je m'avance.

Dans le couloir, deux gardes passent lentement. Leur tête est plus massive que la mienne. Leurs mandibules sont

épaisses, capables de couper, de tenir, d'écraser. Elles me reconnaissent à l'odeur et ne s'arrêtent pas.

— Tu ne dors pas, *Oc-1273* ?

Je baisse légèrement mes antennes.

— Je vais marcher un peu. Trop de fatigue dans les pattes.

— Marcher quand on est fatiguée, c'est étrange.

— Dormir quand on pense trop, c'est impossible.

L'une des gardes claque doucement ses mandibules.
L'autre laisse passer un souffle phéromonal amusé.

— Ne descends pas vers la zone confinée.

Mon cœur fait un mouvement brusque.

— Je sais.

— Les consignes viennent de la reine.

— Je sais.

— Et du protocole sanitaire.

— Je sais aussi.

Elles repartent.

Je ne bouge pas pendant plusieurs battements.

Puis je descends.

L'odeur sucrée me tire comme une piste vivante.

Je traverse les galeries moyennes. Là où les ouvrières ont l'habitude de circuler en files serrées, il n'y a plus que des corps immobiles sur les côtés, des antennes repliées, des mandibules au repos. Plus loin, dans certaines chambres, le champignon cultivé repose en masses pâles, spongieuses, vivantes. Des jardinières minuscules veillent encore dessus, découpant d'infimes fragments de feuilles, retirant les débris, léchant les zones suspectes, protégeant notre nourriture comme on protège un trésor.

Une petite jardinière me voit passer.

— Tu vas où ?

— Vérifier une piste.

— Une piste de feuille ?

— Pas exactement.

— Alors ce n'est pas important.

Je manque de répondre. Je ne réponds pas.

Pour toi, tout ce qui n'est pas champignon n'est pas important.

Je continue.

Plus je descends, plus la terre devient froide. L'humidité s'accroche à mes pattes. Les parois suintent une eau fine. La fourmilière profonde n'a pas le même goût que les étages de travail. Ici, l'air est plus lourd, plus minéral, plus ancien. Chaque vibration se propage loin. Chaque pas paraît trop fort.

Niveau après niveau.

Galerie après galerie.

L'odeur augmente.

Sucrée.

Pailletée dans mon esprit.

Je frémis.

Je ne suis pas folle. C'est bien ça. C'est elle.

Au détour d'un couloir, la piste devient plus nette. Là, des phéromones de défense barrent l'accès. Interdiction. Danger. Quarantaine. Demi-tour. Ordre absolu.

Je m'arrête devant cette frontière invisible.

Plus loin, au bout d'une galerie élargie, plusieurs soldats gardent l'entrée. Leurs silhouettes bouchent presque le passage. Je distingue leurs têtes énormes, leurs mandibules ouvertes, leurs antennes basses. Elles ne dorment pas. Elles ne plaisantent pas. Elles surveillent.

Je recule dans un renforcement.

Mon corps tremble.

Je pourrais repartir.

Je pourrais.

Je devrais.

Je pense au rêve. Au ciel. Aux ailes.

Je pense à la substance.

Je pense à la monotonie du matin, aux feuilles à couper, aux charges à porter, au champignon à nourrir, aux mêmes chemins, aux mêmes ordres, à cette vie de terre et d'effort qui recommence sans fin.

Je baisse les antennes vers le sol.

La terre est humide.

Je gratte.

Je prends de la boue.

Je l'étale sur mon thorax, sur ma tête, sur mes pattes. La sensation est répugnante. La boue colle entre les segments. Elle alourdit mes articulations. Elle refroidit ma cuticule. Je façonne surtout les contours autour de ma tête, épaississant ma silhouette, cassant la finesse de mon profil d'ouvrière coupeuse.

Je ne peux pas devenir un vrai soldat.

Mais dans la pénombre, avec l'odeur de la colonie sur moi, avec la boue sèche qui déforme mon corps, je peux devenir assez vague pour passer vite.

J'attends.

La boue sèche.

Elle tire sur mon corps comme une seconde peau.

Plus loin, les soldats commencent à échanger.

— Tu as vu la tête de la prisonnière à grandes mandibules quand on lui a dit que la substance ne se mangeait pas ?

— J'ai surtout vu ta tête quand tu as cru que ça allait exploser.

— Je n'ai jamais cru ça.

— Tes antennes tremblaient.

— Mes antennes ne tremblent jamais.

— Elles tremblent encore.

Un souffle amusé passe entre elles.

C'est maintenant.

Je sors du renforcement.

Je marche droit.

Pas trop vite.

Pas trop lentement.

Comme une garde qui fait sa ronde.

Une soldate me voit.

— Ronde basse ?

Je ne m'arrête pas.

— Ronde basse.

— Tu étais déjà passée ?

— Changement de couloir. Odeur suspecte côté humide.

Elle hésite.

Mes pattes avancent.

Mon ventre se serre si fort que j'ai l'impression que mon abdomen va imploser.

Puis elle détourne les antennes.

— Vérifie vite. Et ne touche pas la substance.

— Ordre reçu.

Je passe.

Je passe vraiment.

Derrière moi, les voix reprennent.

— Je te dis que tes antennes tremblaient.

— Je vais te montrer ce qui tremble si tu continues.

Je m'éloigne.

Une joie brutale monte dans mon corps.

Je les ai trompées.

Je dois retenir un mouvement d'antennes trop vif.

J'ai trompé des soldats. Moi. Une simple coupeuse. Je suis passée sous leurs mandibules.

La zone confinée s'ouvre devant moi.

Immense.

Le niveau 40 n'est pas une simple chambre. C'est un monde enterré. Une cavité profonde, renforcée par des piliers de terre compacte, des renforts naturels, des galeries secondaires qui partent dans l'obscurité comme des veines. L'air y est plus froid. Plus humide. Plus dangereux.

Il n'y a pas de jardin de champignons ici.

Pas de nourriture cultivée.

Pas de couvain.

Seulement de la terre, des gardes, des odeurs de défense, et la prison.

Elle occupe une partie du niveau, enfermée dans un réseau de chambres séparées par des passages étroits, gardés, mordus, réparés, surveillés. Les prisonniers ennemis sont là, par centaines. Peu à l'échelle d'un million d'individus. Beaucoup quand on les voit tous respirer dans l'ombre.

Je passe devant une première cellule.

Une énorme fourmi sombre se tient immobile, presque noire, brillante, avec un corps robuste et une présence lourde. Ses pattes sont longues. Son aiguillon reste caché, mais tout dans son corps dit qu'elle peut infliger une douleur terrible. Une fourmi balle de fusil. Même enfermée, elle donne l'impression d'attendre le bon moment pour frapper.

Elle tourne la tête vers moi.

— Encore une ronde ?

Je garde ma voix basse.

— Encore.

— Vous avez peur de nous ?

— Non.

— Alors pourquoi autant de gardes ?

Je continue sans répondre.

Dans une autre cellule, plusieurs prisonnières légionnaires s'agrippent les unes aux autres. Elles ont des corps plus nerveux, plus mobiles, des têtes puissantes, des mandibules faites pour saisir et découper. Certaines sont petites. D'autres plus grandes. Elles ne ressemblent pas aux coupeuses. Leur manière de bouger n'a rien d'agricole. Elles semblent faites pour avancer, envahir, dévorer, repartir. Même prisonnières, elles gardent quelque chose d'une colonie en marche.

Une garde discute avec l'une d'elles.

— Tu mangerais encore notre couvain si on ouvrait ?

— Oui.

— Au moins tu es honnête.

— Et toi, tu couperais encore tes feuilles si personne ne te commandait ?

La garde ne répond pas.

Je ralentis.

La reine a permis cela. Des échanges. Des paroles. Un contact minimal, même avec les ennemis. Par bonté,

disent certaines. Par stratégie, disent d'autres. Pour éviter que les prisonniers deviennent fous et incontrôlables.

Moi, je pense seulement que cette zone sent la peur ancienne.

Puis je la vois.

La substance.

Elle repose près d'un creux de terre, non loin des cellules basses, comme si elle avait suinté d'une fissure minuscule. Une flaque rosâtre, presque transparente par endroits, épaisse ailleurs, traversée de poussières lumineuses. Les paillettes ne ressemblent pas à du sable. Elles semblent suspendues dans le liquide, vivantes, lentes, comme des étoiles prises dans du nectar.

L'odeur vient d'elle.

Délicieuse.

Légèrement sucrée.

Plus douce que la sève fraîche.

Plus troublante que le nectar volé aux fleurs.

Je m'approche malgré moi.

Mon corps oublie la prudence.

Mes antennes se tendent vers la flaque.

Si je goûte...

Je recule d'un coup.

Non.

Pas ici.

Pas maintenant.

Pas sans savoir.

— Garde.

La voix est minuscule.

Je tourne la tête.

Dans une cellule étroite, une toute petite ouvrière ennemie me fixe.

Elle ne mesure presque rien. Trois millimètres, peut-être. À côté de moi, elle paraît fragile, mais son corps dit l'inverse. Elle est fine, nerveuse, avec une tête allongée, des mandibules courbes, prêtes à mordre plus vite que la pensée. Ses yeux sont réduits, presque absents, deux points obscurs noyés dans la cuticule. Pourtant, j'ai l'impression qu'elle me regarde vraiment. Pas seulement avec ses yeux. Avec ses antennes. Avec tout son corps.

Elle porte de la terre noire sur le haut du thorax, comme un camouflage.

— Garde, répète-t-elle.

Je m'approche.

— Je fais une ronde.

Elle incline lentement les antennes.

— Non. Tu fais semblant.

Mon sang devient froid.

— Tais-toi.

— Tu n'as pas l'odeur d'une garde de prison. Tu as l'odeur des feuilles. L'odeur de coupe. L'odeur de lassitude.

Je reste immobile.

— Qui es-tu ?

— *Efficace 47002.*

Son nom me traverse.

— C'est un nom étrange.

— Dans ma colonie, nous sommes classées par efficacité. Plus le chiffre est petit, plus l'ouvrière est efficace.

— Et 47002, c'est petit ?

Ses mandibules s'écartent légèrement.

Je crois qu'elle sourit.

— Nous sommes un demi-million.

Je comprends.

— Alors tu es très efficace.

— Assez pour avoir été envoyée ici.

— Pour quoi faire ?

— Observer votre colonie. Comprendre vos entrées. Vos défenses. Vos étages. Vos habitudes de récolte. Vos faiblesses.

Je recule d'un demi-pas.

— Tu es une espionne.

— Oui.

— Et tu me le dis ?

— Je suis déjà capturée.

— Tu pourrais mentir.

— Je pourrais. Mais tu n'es pas venue pour moi. Tu es venue pour ça.

Ses antennes pointent vers la flaque rosâtre.

Mon corps se fige.

— Tu sais ce que c'est ?

Elle ne répond pas tout de suite.

Plus loin, des gouttes tombent de la paroi. Une prisonnière gratte doucement le sol. Des gardes parlent à voix basse. Le monde entier semble se resserrer autour de cette petite ouvrière ennemie.

— Ça ne vient pas de votre fourmilière, dit enfin *Efficace 47002*. Ça ne vient pas non plus de la nôtre.

— Alors d'où ?

— D'une zone excentrée de *La Vallée De La Gloire*. Un territoire que presque personne ne trouve. Le territoire des *Papillons-feuilles*.

Mes antennes se dressent si violemment que la boue sèche craque sur ma tête.

— Les *Papillons-feuilles* n'existent pas. Ce sont des histoires pour larves nerveuses.

— Les histoires qui durent longtemps survivent parfois parce qu'elles ont des racines.

— Tu parles comme une vieille reine.

— J'ai observé beaucoup de choses.

Je m'approche encore.

— Dis-moi.

Elle baisse la voix.

— Dans leur zone, il existe un liquide pailleté. Rosâtre. Sucré. Pur, quand il sort du centre de leur territoire.

Je ne respire presque plus.

— Et ?

— Sous sa forme pure, il transforme n'importe quel insecte en papillon.

Le monde bascule.

Je revois le ciel bleu.

Les ailes.

Les insectes joyeux.

La joie brûlante.

Je dois poser une patte contre la terre pour ne pas chanceler.

Non.

Si.

Non.

Mais le rêve...

Je murmure :

— N'importe quel insecte ?

— C'est ce qu'on dit.

— Une fourmi ?

— Oui.

— Une ouvrière coupeuse ?

— Oui.

— Une légionnaire ?

Ses antennes se replient un instant.

— Oui.

Je la fixe.

— Tu l'as vu ?

— J'ai vu assez.

— Comment vivent-ils ?

Ma voix sort trop vite. Trop affamée.

— Les *Papillons-feuilles* ?

— Oui. Comment vivent-ils ? Est-ce qu'ils travaillent ? Est-ce qu'ils ont une colonie ? Est-ce qu'ils coupent ? Est-ce

qu'ils portent ? Est-ce qu'ils obéissent à des pistes toute leur vie ?

Efficace 47002 me regarde longtemps.

— Ils vivent dans la joie du *Roi*.

Le mot me gêne.

Je ne sais pas pourquoi.

— La joie du *Roi* ?

— Oui. Ils sont libres de toute contrainte comme vous l'entendez, mais pas vides. Ils vivent de ce que la terre donne. Des nectars naturels. Des fruits tombés. Des fleurs ouvertes. Leur jardin n'a pas besoin d'être forcé comme vos cultures. Il produit. Ils reçoivent. Ils volent. Ils chantent parfois avec leurs ailes.

Mes mandibules s'entrouvrent.

Je ne peux plus cacher mon trouble.

— Ils ne travaillent jamais ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Mais ils sont libres.

— Oui.

— Et heureux ?

— C'est ce que racontent celles qui ont approché la frontière.

— Tu y es allée ?

Elle détourne légèrement la tête.

— Presque.

Le mot presque me frappe.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle ne répond pas.

Je m'avance jusqu'à la paroi de sa cellule.

— Dis-moi.

— Tu veux une preuve.

— Oui.

— Tu ne croiras pas seulement mes paroles.

— Non.

— C'est raisonnable.

Elle bouge lentement.

Ses petites pattes grattent la terre. Elle se tourne de profil. Puis elle frotte son thorax contre la paroi sèche. La

couche de terre noire qui le recouvre se fissure. Elle insiste.
Des grains tombent.

Je vois alors deux excroissances.

Minuscules.

Pâles.

Fragiles.

Deux renflements symétriques sur le haut de son
thorax.

Mon corps entier devient froid, puis brûlant.

— Qu'est-ce que...

Je n'arrive pas à finir.

Efficace 47002 remet un peu de terre autour, comme
si elle avait honte de les montrer.

— Je n'ai pas goûté la forme pure.

— Mais tu as goûté la substance.

— Une trace diluée. Mélangée à l'eau souterraine. Perdue
loin de la source.

Je regarde les deux débuts d'ailes.

Je n'ai plus besoin d'explication.

Tout se rejoint.

Le rêve.

L'odeur.

La flaque.

Les légendes.

Les Papillons-feuilles.

Le bonheur.

La liberté.

Je recule, étourdie.

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Parce que tu n'es pas une garde.

— Tu vas me dénoncer ?

— Non.

— Pourquoi ?

Elle approche ses antennes des barreaux de terre durcie.

— Parce que tu portes l'odeur de celles qui veulent partir avant même d'avoir décidé de partir.

Je ne réponds pas.

Ces mots entrent trop profond.

— Où est ce territoire ?

Silence.

— *Efficace 47002*. Où est-il ?

— Je n'ai pas dit que je le savais.

— Mais tu sais quelque chose.

— Je sais qu'on ne le trouve pas en courant après une odeur faible au fond d'une prison.

— Alors comment ?

Elle incline la tête.

— Il faut chercher la source, pas la fuite.

— Ça ne m'aide pas.

— Pour l'instant, si.

Des bruits de pas résonnent derrière moi.

Je me redresse aussitôt, reprenant ma posture de ronde.

Deux gardes passent au loin.

— Rien à signaler ?

Je réponds sans réfléchir :

— Rien. Les prisonniers parlent trop.

Une des gardes claque des mandibules.

— Ça, ce n'est pas nouveau.

Elles s'éloignent.

Je sens ma boue craquer sur mes articulations.

Je dois partir.

Maintenant.

Je regarde une dernière fois *Efficace 47002*.

— Est-ce que c'est dangereux ?

— Oui.

— Mortel ?

— Souvent.

— Est-ce que ça vaut le risque ?

Elle me fixe avec ses yeux presque inexistants, mais je sens tout son corps répondre avant sa voix.

— Pour une fourmi heureuse, non.

Mon cœur se serre.

— Et pour une fourmi qui ne l'est pas ?

Elle reste immobile.

— Alors la question est déjà en train de la dévorer.

Je ne sais pas quoi dire.

Elle relève doucement ses antennes.

— Salut, fausse garde.

— Salut, vraie espionne.

— Ne goûte pas la fuite.

— Quoi ?

— La flaque. Ce n'est pas la source.

Je baisse les yeux vers la substance rosâtre. Les paillettes tournent lentement. Elles semblent m'appeler, chacune comme une petite promesse.

Juste une goutte.

Je serre les mandibules.

Non.

Je tourne le dos.

Le chemin inverse paraît plus long. Les prisonniers me regardent passer. La fourmi balle de fusil ne parle pas, mais son corps massif semble avoir tout compris. Les légionnaires enfermées frottent leurs antennes entre elles. Peut-être qu'elles savent. Peut-être que les rumeurs naissent déjà ici, dans cette zone interdite.

Je passe devant les soldats de l'entrée.

— Déjà fini ? demande l'une.

— Odeur stable. Rien de fongique.

— Pas d'attaque contre le champignon ?

— Aucune.

— Alors tant mieux.

Je franchis la limite.

Seulement quand la galerie tourne, quand les phéromones de quarantaine deviennent moins fortes, quand les gardes ne peuvent plus me voir, je m'autorise enfin à trembler.

Je remonte.

Niveau après niveau.

La boue tombe par plaques minuscules derrière moi. Chaque morceau qui se détache ressemble à une preuve

abandonnée dans l'ombre. Mon corps fatigue. Mes pattes sont lourdes. Mais ma tête va trop vite.

Un liquide pur.

Un territoire réel.

Des papillons qui vivent dans la joie du Roi.

Des ailes sur une légionnaire.

Je retrouve ma cellule de sommeil avant le réveil général.

Je gratte mon corps avec mes pattes, retire la boue, la pousse dans une fissure. Je nettoie mes antennes longtemps, très longtemps, jusqu'à ne presque plus sentir la terre noire. Mais l'odeur sucrée reste en moi.

Elle ne part pas.

Je me couche.

Je ne dors presque pas.

Quand le matin arrive, il n'arrive pas doucement.

Il explose.

Les premières pistes de travail se remplissent. Les coupeuses sortent. Les jardinières s'activent. Les minimex courent sur les charges. Les soldats prennent leurs postes. Mais quelque chose est différent.

Les antennes parlent trop.

Les phéromones circulent trop vite.

Une ouvrière passe près de ma cellule.

— Tu as entendu ?

Je fais semblant de sortir du sommeil.

— Entendu quoi ?

— Le liquide.

Mon ventre se contracte.

— Quelle rumeur encore ?

— Ce n'est pas une rumeur. Il paraît que ça transforme en papillon.

Une autre ouvrière surgit derrière elle.

— Pas n'importe lequel. En papillon-feuille.

— Qui t'a dit ça ?

— Une porteuse du niveau 12.

— Moi, c'est une jardinière qui l'a senti dans une piste.

— Moi, c'est une garde qui a parlé sans faire exprès.

Je reste immobile.

Impossible.

Une troisième arrive.

— On dit que ça vient d'un jardin secret.

— On dit que c'est interdit.

— On dit que la reine sait.

— On dit que les prisonnières ennemies savent.

Mes antennes deviennent raides.

*Comment ? Comment toute la fourmilière peut déjà
savoir ?*

Je sors dans le couloir.

Partout, les corps se croisent, mais le travail n'a plus le même rythme. Les feuilles circulent moins vite. Les ouvrières s'arrêtent au milieu des pistes. Les minimes parlent au lieu de grimper. Même certaines soldats restent trop longtemps antennes contre antennes.

Une grande coupeuse me bouscule.

— Avance.

— Je vais où je peux.

— Tout le monde bloque les pistes avec cette histoire.

— Tu y crois ?

Elle me regarde.

— Au liquide ?

— Oui.

— Je crois au travail. Le reste, c'est du bruit.

Elle repart.

Une minime grimpe sur une charge de feuille et crie presque :

— Mais si c'est vrai ? Si le *Roi* a mis quelque part un moyen de voler ?

Une autre lui répond :

— Le *Roi* nous a donné un travail ici.

— Peut-être qu'il a donné des ailes ailleurs !

— Tu dis n'importe quoi.

— Et toi, tu as peur.

Je passe entre elles.

Je devrais être heureuse d'avoir su avant les autres. Je devrais me sentir choisie, privilégiée, secrète.

Mais non.

Tout est déjà contaminé.

Pas par un champignon.

Par une idée.

L'idée circule mieux que les phéromones.

Elle glisse dans les tunnels, monte les parois, traverse les chambres, se colle aux antennes, gonfle dans les têtes.

Vers le milieu de la matinée, une onde royale traverse la colonie.

Pas une odeur de panique.

Pas une odeur d'attaque.

Une convocation.

Conseil général.

Grande salle de conférence.

Toutes celles qui peuvent venir doivent venir. Les autres recevront la transmission par relais phéromonaux.

Un frisson parcourt la fourmilière.

Je pars tout de suite.

Je veux être devant.

Je ne sais pas pourquoi.

Peut-être pour entendre.

Peut-être pour vérifier ce que la reine sait.

Peut-être pour voir si *Efficace 47002* a dit vrai.

Peut-être parce que, au fond, j'ai peur qu'on m'arrache mon rêve avant même que j'aie pu le toucher.

La grande salle de conférence se trouve au milieu de la fourmilière. Elle est gigantesque. Une caverne creusée par des générations de mandibules, consolidée par la salive, la terre tassée, les passages sans cesse réparés. Le plafond monte haut, soutenu par de larges colonnes. Les parois vibrent déjà sous les milliers de pattes.

Je me faufile parmi les premières.

L'espace se remplit.

D'abord quelques centaines.

Puis des milliers.

Puis des dizaines de milliers.

Le bruit devient une mer.

Cent mille fourmis peuvent tenir ici, un dixième de la colonie. Et quand la salle devient pleine, les couloirs extérieurs se chargent de relais. Des ouvrières spécialisées se placent antennes contre antennes, prêtes à retranscrire chaque information en signaux chimiques, pour que même

celles qui restent aux jardins de champignons, aux couloirs de récolte, aux déchets, aux chambres de couvain, reçoivent les paroles de la reine.

Je me retrouve tout devant.

À quelques mètres seulement du centre.

Mon corps est minuscule face à l'immensité de la salle.

La reine est là.

Énorme.

Entourée de princesses et de gardes royaux.

Son abdomen royal repose lourdement contre le sol, vivant, puissant, source de la colonie. Autour d'elle, les princesses gardent une immobilité tendue. Les gardes royaux forment un cercle de mandibules et de têtes massives. Plus loin, les soldats, les majors, les ouvrières, les jardinières, les porteuses, les nettoyeuses, toutes les fonctions du corps immense de la colonie attendent.

Personne ne parle plus.

Même les rumeurs se taisent.

Je sens encore l'odeur sucrée dans ma mémoire.

Je vois encore les deux excroissances sur le thorax de *Efficace 47002*.

Je revois le ciel bleu.

La reine redresse lentement la tête.

Ses antennes s'ouvrent.

Toute la salle se tend.

Une première phéromone royale tombe dans l'air
comme une goutte lourde.

Puis la reine s'apprête à parler.

Et, à cet instant précis, je comprends que ce qu'elle
va dire peut soit enterrer mon rêve...

soit ouvrir la sortie de toute ma vie.

Le Discours

Je suis tout devant.

Vraiment tout devant.

Mes tarses touchent presque la limite de la zone royale, cette ligne invisible que personne n'ose franchir, tracée par des odeurs fortes, lourdes, anciennes, des odeurs de garde, de discipline, de ponte, d'autorité. À quelques longueurs de pattes seulement, la reine se tient au centre de la grande salle de conférence.

Je sens sa présence avant même de la regarder.

Elle est immense.

Son abdomen royal pulse lentement, comme une chambre vivante remplie de générations futures. Autour d'elle, les princesses restent immobiles, fines, ailées, brillantes, prêtes sans l'être, comme des promesses enfermées dans une carapace. Plus loin, les gardes royaux forment un cercle de mandibules. Derrière eux, les majors. Derrière les majors, la masse.

Cent mille corps.

Cent mille antennes.

Cent mille respirations minuscules qui grattent l'air.

Et moi, Oc-1273, ouvrière coupeuse, douzième division, septième régiment, troisième pondue du régiment, je suis là, devant, avec le thorax serré.

Tout le monde sait.

Cette pensée me ronge plus fort qu'un acarien entre deux plaques de cuticule.

Tout le monde sait pour le liquide. Tout le monde parle de ce que je croyais avoir découvert seule.

À ma droite, une ouvrière moyenne frotte ses antennes contre les miennes.

— Tu as senti ? On dit que ça vient du fond, tout près des prisons.

Je retire légèrement mes antennes.

— Tout le monde le dit.

— On dit aussi que ça brille.

À ma gauche, une autre chuchote :

— On dit que ça transforme.

Mes pattes se crispent.

Je ne réponds pas.

Ne réagis pas. Ne montre rien. Ne donne pas l'impression que ça t'intéresse. Elles vont te sentir. Elles vont comprendre.

L'air est saturé de messages chimiques. La parole ne suffit plus. Tout se répète par nappes invisibles dans la salle, monte vers les plafonds, redescend sur les corps, glisse le long des parois de terre tassée, court dans les galeries latérales où d'autres fourmis attendent dehors, trop nombreuses pour entrer. Les phéromones retranscrivent tout. Le moindre frémissement devient presque une annonce.

La reine lève lentement la tête.

Le silence tombe.

Pas un vrai silence.

Jamais un vrai silence dans une fourmilière.

Il reste les frottements. Les mandibules qui se referment. Les griffes sur la terre. Les antennes qui tremblent. Le battement faible des princesses. Le grésillement profond de la colonie vivante.

Mais quelque chose s'arrête.

La dispersion.

La reine parle.

— Peuple de la colonie.

Sa voix n'est pas seulement une voix. Elle passe par vibrations, par odeur, par pression dans le sol. Je la sens sous mon ventre. Elle me remonte dans les pattes. Elle atteint mon thorax avant même que mes antennes l'aient comprise.

— Nous ne sommes pas un tas d'individus courant dans des tunnels. Nous ne sommes pas un désordre de pattes, de ventres et de mandibules. Nous sommes un corps.

Des phéromones d'approbation montent aussitôt.

Je baisse un peu la tête.

Encore le corps. Encore le travail. Encore l'unité. Encore les discours qui sentent la terre chaude et la fatigue.

— Un corps agricole, continue la reine. Les coupeuses sortent sous les feuilles géantes de *La Vallée De La Gloire*. Elles montent sur les tiges. Elles découpent. Elles portent. Elles reviennent. Les transporteuses avancent sous des ombrages verts plus grands qu'elles. Les minimas montent sur ces feuilles, les nettoient, les inspectent, repoussent les mouches pondeuses, empêchent l'ennemi de déposer la mort sur celles qui portent la nourriture de la colonie.

Une minime, quelque part derrière moi, laisse échapper un petit signal de fierté.

Je pense à celles qui m'accompagnent d'habitude. Toujours excitées. Toujours persuadées que nettoyer une feuille est une mission magnifique.

Magnifique... gratter des spores, surveiller des mouches, marcher, porter, couper, recommencer.

La reine poursuit :

— Les jardinières réduisent les feuilles en pulpe. Elles les mâchent. Elles les préparent. Elles nourrissent notre champignon. Le champignon nous nourrit. Le champignon reçoit notre travail, et nous recevons de lui notre force. Sans lui, famine. Sans les feuilles, famine. Sans les coupeuses, famine. Sans les jardinières, famine.

Le mot famine traverse la salle comme une vague froide.

Personne ne bouge.

Même moi, je sens mon abdomen se resserrer.

— Nous sommes aussi un corps militaire, dit la reine. Les gardes veillent. Les soldats bloquent les entrées. Les majors écrasent les intrus, referment les brèches, gardent les pistes. Les super-majors, ces murailles vivantes, se tiennent là où les petits corps ne suffisent plus. Quand la mandibule ennemie approche, quand la menace étrangère rôde, quand l'ombre d'une fourmi balle de fusil apparaît, quand la jungle veut nous avaler, elles se dressent.

Un grondement sourd part du milieu de la salle. Les soldats frappent le sol de leurs pattes épaisses.

Je tourne légèrement la tête.

Au loin, je distingue des têtes énormes, des mandibules comme des crochets de bois sombre, des thorax massifs. Certaines sont tellement grandes qu'elles ressemblent à des morceaux de tunnel qui se seraient détachés pour marcher.

Au moins, elles, elles font quelque chose d'impressionnant.

La reine ne hausse pas le ton. Elle n'en a pas besoin.

— Mais nous sommes aussi un corps sanitaire. Ne l'oubliez jamais. Chaque jour, nous repoussons l'invasion invisible. Les spores ennemies. Les moisissures. Les parasites. Les déchets. Les cadavres. Les fragments contaminés. La fourmilière vit parce que certaines nettoient, parce que certaines transportent les immondices loin des jardins, parce que certaines inspectent les larves, parce que certaines se sacrifient loin du champignon quand leur corps devient dangereux.

Je déglutis.

À ma droite, l'ouvrière chuchote :

— C'est vrai. Sans les nettoyeuses, nous mourrons.

Je réponds trop bas :

— Sans les coupeuses aussi, apparemment.

Elle tourne ses antennes vers moi.

— Tu dis ça comme si ça t'ennuyait.

Mes pattes se figent.

— Non. Je dis ça comme une coupeuse.

Idiote. Tais-toi. Tu ne sais jamais te taire au bon moment.

La reine continue, et j'ai l'impression qu'elle me regarde, même si c'est impossible au milieu de tant de corps.

— Chacune a son poste. Chacune a sa place. Chacune a reçu une fonction. Une fourmi qui abandonne sa fonction n'abandonne pas seulement une tâche : elle blesse le corps.

La salle respire plus fort.

— Et pourquoi travaillons-nous ? Pour survivre seulement ? Non. Pour remplir nos ventres seulement ? Non. Pour agrandir nos galeries seulement ? Non. Nous travaillons pour la gloire du *Roi*.

À ce nom, une vague traverse l'assemblée.

Des antennes se lèvent. Des têtes s'inclinent. Des phéromones chaudes se diffusent. Beaucoup croient vraiment. Profondément. Je le sens. C'est presque une odeur en soi. Une confiance stable. Une soumission calme.

Moi, je reste immobile.

Le *Roi*... oui... bien sûr... le *Roi*. Toujours le *Roi*. Il est là, quelque part, au-dessus de tout, dans les histoires, dans les discours, dans les réponses des minimes. Mais moi, quand mes mandibules chauffent sur une feuille dure, quand mon dos ploie sous un morceau trop lourd, quand je rentre épuisée dans ma cellule, je ne ressens pas la gloire. Je ressens la fatigue.

La reine abaisse légèrement ses antennes.

— Celles et ceux qui croient au *Roi* ne travaillent pas comme des esclaves du hasard. Elles travaillent comme des servantes vivantes. Chaque feuille coupée peut devenir louange. Chaque larve nourrie peut devenir louange. Chaque tunnel réparé peut devenir louange. Chaque garde immobile pendant des heures peut devenir louange. Chaque effort caché, que personne n'applaudit, est vu par le *Roi*.

Une ouvrière derrière moi murmure :

— Gloire au *Roi* !

Une autre répond :

— Gloire au *Roi*.

Le signal se propage.

Je sens un malaise me parcourir.

Pourquoi elles ont l'air heureuses en entendant ça ?
Pourquoi moi, ça m'écrase ?

La reine reprend :

— Je sais que le travail est dur. Je sais que les feuilles ne se coupent pas seules. Je sais que la mandibule fatigue, que le couloir paraît interminable, que la pluie écrase les pistes, que les oiseaux frappent, que les araignées attendent, que les phorides tournent, que les champignons ennemis cherchent une faille. Je sais que certaines reviennent blessées. Je sais que certaines ne reviennent pas.

Un silence plus lourd tombe.

Je revois la piste extérieure. La feuille humide sous mes pattes. L'odeur verte. Les ombres au-dessus. Les petites minimales accrochées à mon fardeau.

— Mais persévérez, dit la reine. Ne vous dispersez pas. Ne courez pas derrière chaque odeur nouvelle. Ne bâtissez pas votre vie sur des on-dit. Ne laissez pas les légendes endormir vos sens. Une colonie qui s'abandonne aux rumeurs cesse de travailler. Une colonie qui cesse de travailler cesse de vivre.

Je serre mes mandibules.

Les légendes... elle va y venir.

Autour de moi, les fourmis bougent à peine. Pourtant je sens la tension augmenter. Elle est acide, métallique, nerveuse. Tout le monde attend le même sujet. Personne n'ose le nommer avant elle.

La substance.

Le rose.

Les paillettes.

Le parfum sucré.

Devenir un papillon.

La reine laisse passer un long moment. Elle tourne sur elle-même avec une lenteur royale, afin que chaque portion de l'assemblée reçoive sa présence.

Puis elle dit :

— Maintenant, je vais parler clairement de ce qui trouble la colonie.

Plus aucun frottement.

Même les princesses semblent retenir leur souffle.

— Oui, une substance rosâtre et pailletée a été découverte au dernier niveau, près des prisons.

La salle explose sans exploser.

Des antennes claquent. Des phéromones jaillissent.
Des murmures se heurtent.

— C'est vrai !

— Elle l'a dit !

— Rosâtre !

— Pailletée !

— Près des prisonniers !

— Ça vient d'où ?

— Est-ce dangereux ?

— Est-ce un trésor ?

Un garde libère une phéromone d'ordre si forte que mes antennes se replient presque toutes seules.

La reine attend.

Le calme revient par secousses.

— Cette substance est remontée de la nappe phréatique, dit-elle. Elle a suinté par une fracture basse du sol, dans une zone sans jardin de champignon. Nous ne savons pas encore ce que c'est.

Elle ne sait pas.

Cette pensée me traverse avec une violence délicate.

Elle ne sait pas. Donc il y a vraiment quelque chose. Quelque chose qui dépasse même la reine.

— Les zones proches restent surveillées, continue-t-elle. Les gardes maintiennent le confinement. Les ouvrières sanitaires poursuivent l'inspection. Aucun jardin de champignon n'est atteint. Aucune larve n'est exposée. La colonie n'est pas en danger immédiat.

Une ouvrière à ma gauche respire trop vite.

— Pas en danger immédiat, ça veut dire en danger quand même.

Je chuchote :

— Ça veut dire qu'elle n'en sait rien.

Elle me regarde.

— Tu as peur ?

— Non.

J'ai envie.

Cette vérité me fait presque trembler.

La reine redresse son thorax.

— J'entends aussi les rumeurs. Je les entends toutes. La substance serait un chemin. La substance serait un appel. La substance serait une nourriture ancienne. La substance, sous sa forme pure, transformerait une fourmi en papillon.

Des cris éclatent.

Cette fois, les gardes n'arrivent pas tout de suite à les contenir.

— Papillon !

— Elle l'a dit !

— Elle sait !

— Forme pure !

— Où est la forme pure ?

— Qui a parlé de ça ?

Je reste immobile, mais mon être intérieur court dans tous les sens.

Papillon.

Le mot m'ouvre un ciel dans la tête.

Je vois du bleu. De la lumière. Des ailes. Je sens encore mon rêve impossible, cette joie fluide, ce vol sans charge, sans tunnel, sans feuille, sans champignon à nourrir. Rien qu'un corps léger, porté par le vent.

La reine frappe le sol.

Une seule fois.

Le choc se propage dans la terre.

Le désordre se casse.

— Ces rumeurs sont ridicules, dit-elle.

Le mot me tombe dessus.

Ridicules.

— Une fourmi ne devient pas papillon parce qu'elle désire fuir son poste. Une fourmi ne devient pas libre parce qu'elle boit une chose inconnue. Une fourmi ne trouve pas la joie en abandonnant le corps qui l'a nourrie, protégée et portée depuis sa larve.

Je sens quelque chose se fermer en moi.

Elle ne comprend pas. Elle a toujours été reine. Elle n'a jamais porté une feuille jusqu'à l'épuisement. Elle n'a jamais eu l'impression de mourir d'ennui dans son propre rôle.

— Le précieux trésor d'une fourmi, continue la reine, ce n'est pas la narration d'histoires qui endorment les sens. Ce n'est pas le frisson d'une légende. Ce n'est pas l'idée fumeuse d'une transformation sans obéissance. Le précieux trésor d'une fourmi, c'est l'activité fidèle. C'est la persévérance. C'est la place tenue. C'est le service rendu pour la gloire du *Roi*.

Je baisse la tête.

À droite, l'ouvrière murmure :

— C'est beau.

Je murmure sans réfléchir :

— C'est long.

Elle tourne brusquement ses antennes vers moi.

— Quoi ?

Mon ventre se glace.

— J'ai dit... c'est bon. C'est bon pour la colonie.

Elle ne répond pas.

Elle m'a entendue. Elle va le répéter. Elle va dire que je méprise la reine. Elle va dire que je ne veux pas servir le *Roi*. Elle va dire que je suis contaminée par les rumeurs.

Mon cœur d'insecte bat vite, sec, nerveux. Mon corps veut fuir, mais mes pattes restent fixées au sol.

La reine n'a pas terminé.

— Peuple de la colonie, ne vous laissez pas voler votre journée. Ne vous laissez pas voler votre poste. Ne vous laissez pas voler votre force. Les feuilles attendent. Le champignon attend. Les larves attendent. Les pistes doivent être entretenues. Les déchets doivent sortir. Les entrées doivent être gardées. Les prisonniers doivent rester surveillés. La famine doit être repoussée. L'ennemi doit être repoussé. Les

spores doivent être repoussées. Le désordre doit être repoussé.

Elle s'avance d'un pas.

Les princesses s'écartent à peine.

— Nous ne serons pas une colonie de rêveuses affamées.
Nous ne serons pas une armée dispersée par des parfums.
Nous ne serons pas un champignon abandonné dans le noir.
Nous serons une colonie pour la gloire du *Roi*.

La salle répond comme une seule fourmi.

— Pour la gloire du *Roi* !

La vibration me traverse.

Je la répète à peine.

— Pour la gloire du *Roi*.

Mais ma voix est sèche.

Creuse.

Comme une galerie abandonnée.

Alors, au milieu de la salle, une masse se lève.

Les fourmis s'écartent instinctivement. Même les majors lui laissent de la place.

C'est une super-soldate. Une démesure vivante. Sa tête est large comme une pierre. Ses mandibules épaisses se croisent devant sa bouche comme deux arcs noirs. Son corps dépasse les autres de si haut que les phéromones semblent se casser contre elle. Trois fois ma longueur, peut-être plus. Une forteresse articulée. Un être fait pour bloquer une galerie à lui seul.

Sa voix gronde :

— Reine !

Les gardes se tendent.

La reine ne bouge pas.

— Parle.

La super-soldate avance d'un pas. Le sol tremble sous elle.

— Est-ce que tu interdis aux fourmis de quitter la colonie pour chercher ce liquide rosâtre et pailleté sous sa forme pure ?

Un choc traverse l'assemblée.

Voilà.

La vraie question.

Celle que personne n'osait poser.

Celle qui brûle dans mon ventre.

La super-soldate continue :

— Si certaines veulent partir vers la terre secrète des papillons, si certaines veulent trouver ce liquide, si certaines veulent devenir papillons... leur ordonnes-tu de rester ?

Le silence devient presque douloureux.

Je fixe la reine.

Dis non. Dis que tu n'interdis pas. Dis-le. Dis-le.

Je ne sais pas pourquoi cette réponse compte autant. Mais je sens que toute ma journée, toute ma fatigue, toute ma vie de feuilles vertes suspendues à mes mandibules se rassemble dans cet instant.

La reine regarde la super-soldate.

Longtemps.

Puis elle répond.

Calmement.

— Je n'interdis à aucune fourmi de quitter la colonie pour partir en quête de ce qu'elle désire.

La salle se fissure.

Un souffle immense sort des corps.

Mes pattes tremblent.

— Mais, ajoute la reine, je ne le recommande pas.

Elle laisse les deux phrases s'affronter dans l'air.

Liberté.

Avertissement.

Désir.

Danger.

— Celles qui partiront quitteront les pistes connues, les odeurs sûres, la protection du corps, la nourriture régulière, les jardins, les gardes, les signaux, les soins. Elles partiront vers la jungle, vers la pluie, vers les prédateurs, vers les mouches, vers les araignées, vers les colonies ennemies, vers la faim, vers l'inconnu. Je ne les enchaînerai pas. Mais je n'approuverais pas leur folie comme si elle était sagesse.

Elle tourne la tête vers toute l'assemblée.

— Et vous qui resterez, ne perdez pas votre journée à les envier. Travaillez. Servez. Persévérez. Que chacune soit à son poste. Que la colonie vive pour la gloire du *Roi*.

Cette fois, le brouhaha éclate pour de bon.

Il ne reste pas dans la salle.

Il part dans les galeries.

Il monte, descend, se divise, se multiplie. Les phéromones l'emportent plus vite que les pattes. La fourmilière entière frémit. Dans les couloirs supérieurs, on doit déjà savoir que la reine n'interdit pas. Dans les jardins, les jardinières doivent lever la tête. Sur les pistes extérieures, peut-être que les coupeuses arrêtent un instant leurs mandibules au milieu d'une feuille.

— Elle n'interdit pas !

— Elle ne recommande pas !

— On peut partir !

— C'est dangereux !

— Le liquide existe !

— La forme pure existe peut-être !

— Papillons !

— Folie !

— Liberté !

Je reste là, au milieu du vacarme chimique.

À ma droite, l'ouvrière me touche l'antenne.

— Tu ne vas pas penser à partir, quand même ?

Je réponds trop vite :

— Non.

À gauche, l'autre ajoute :

— Celles qui partiront sont folles. On ne quitte pas le champignon. On ne quitte pas la reine. On ne quitte pas le travail.

Je fixe le sol.

— Oui.

Je vais partir.

La pensée est nette.

Terrible.

Douce.

Elle ne tremble pas.

Je vais partir.

La séance se termine dans un désordre que les gardes n'arrivent qu'à canaliser, pas à éteindre. La reine quitte lentement le centre, entourée des princesses et des soldats royaux. Les messages officiels continuent de se diffuser : reprise du travail, maintien du confinement, surveillance du niveau quarante, interdiction d'approcher la zone sans autorisation, retour aux postes.

Retour aux postes.

Les mots tombent sur nous comme de la terre.

Autour de moi, certaines fourmis obéissent immédiatement. Elles repartent vers les tunnels de sortie, vers les jardins, vers les chambres à larves, vers les salles de déchets. D'autres restent. Elles se regardent. Elles se sentent. Elles se reconnaissent sans s'être jamais parlé.

Je vois dans leurs antennes la même vibration que dans les miennes.

Le désir.

L'ennui.

La fatigue du rôle.

La promesse d'ailes.

Une princesse s'approche d'un groupe de soldats. Elle est fine, sombre, ses ailes encore repliées sur son dos comme deux lames translucides. Elle porte l'odeur royale, mais pas la lourdeur de la reine. Elle est jeune, nerveuse, presque lumineuse.

— Je pars, dit-elle.

Un major la regarde.

— Princesse, tu as une fonction.

— Justement, répond-elle. On m'a toujours dit que j'étais faite pour partir un jour. Je choisis seulement la direction.

Je m'approche sans savoir pourquoi.

Elle me voit.

— Toi. Tu étais devant.

— Oui.

— Tu as entendu comme moi.

— Oui.

— Tu veux partir ?

Je veux mentir.

Je veux dire non.

Je veux rester assez prudente pour ne pas me faire remarquer.

Mais mon corps parle avant ma peur.

— Oui.

La princesse incline la tête.

— Je suis P12.

— Oc-1273.

— Coupeuse ?

— Coupeuse.

— Tu connais les pistes ?

— Les pistes de feuilles, oui.

— Alors tu nous serviras.

Je n'aime pas ce mot.

Serviras.

Il sent encore le travail.

Mais il y a dans ses ailes un reflet qui me retient.

— Nous ? je demande.

Un choc sourd me fait tourner la tête.

Deux masses approchent.

Deux super-majors.

Elles avancent côte à côte, si semblables que mon cerveau insecte peine à les distinguer. Même tête énorme. Même thorax cuirassé. Même abdomen lourd. Même odeur de garde profonde, mêlée à une excitation inhabituelle. À chacune de leurs pattes, la terre semble céder un peu.

La première dit :

— Sm 1975.

La seconde ajoute :

— Sm 1976.

Leurs voix sont presque identiques.

La princesse les désigne.

— Elles viennent avec moi.

Je lève la tête vers elles.

Trois centimètres de long chacune. Peut-être davantage quand elles déploient toute leur posture. Je suis minuscule devant elles. Une coupeuse ordinaire. Une chose transportable. Une poussière avec des mandibules.

Avec elles, personne n'osera nous attaquer.

Puis je pense aussitôt :

Ou alors ce qui osera sera vraiment terrifiant.

De petites minimes surgissent sur les pattes des super-majors, rapides, nerveuses, surexcitées. Elles grimpent déjà sur leurs tibias comme si les deux géantes étaient des troncs mobiles.

— Nous venons aussi !

— Nous serons les nettoyeuses de voyage !

— Nous surveillerons les mouches !

— Nous inspecterons les articulations !

— Nous monterons sur les grandes pour aller plus vite !

L'une d'elles me reconnaît peut-être. Elle grimpe sur une aspérité de Sm 1975 et agite les antennes.

— Oc-1273 ! Tu pars aussi ? C'est merveilleux ! Peut-être que le *Roi* va nous montrer quelque chose !

Je serre mes mandibules.

— Peut-être.

Pourquoi faut-il toujours qu'elles mettent le *Roi* partout ? Même dans une fuite ?

Une autre minime répond :

— Bien sûr ! Même dehors, le *Roi* voit tout.

Je détourne la tête.

La princesse compte rapidement.

— Dix minimes. Deux super-majors. Une coupeuse. Moi.

— Et peut-être d'autres, dit Sm 1976.

Autour de nous, plusieurs groupes se forment déjà.

Certaines ouvrières partent seules, presque honteuses, en longeant les parois. D'autres s'organisent en petites colonnes, avec des soldats, des porteuses, des nettoyeuses. Une princesse rejoint trois majors. Une autre

discute avec des ouvrières jardinières qui tremblent à l'idée de quitter le champignon mais rêvent de goûter autre chose que les *gongylidies*. Plus loin, une vieille soldate refuse de partir mais donne des indications à une jeune.

— Ne prenez pas la piste humide après la racine rouge. Araignées.

— Et la piste haute ?

— Oiseaux.

— Et la piste basse ?

— Crues.

— Alors laquelle ?

— Aucune. Restez.

Elles partent quand même.

Le reste de la matinée devient irréel.

La colonie essaie de reprendre son ordre. Les coupeuses sortent. Les jardinières retournent au champignon. Les nourrices s'occupent des larves. Les sanitaires tirent des déchets vers les dépotoirs. Les gardes renforcent les entrées. Mais partout, entre deux gestes, les yeux noirs suivent les groupes qui se préparent.

Je vois dans leurs antennes la même vibration que dans les miennes.

Le désir.

L'ennui.

La fatigue du rôle.

La promesse d'ailes.

Je lève la tête vers elles.

Vers le milieu de la journée, la lumière extérieure est blanche et lourde. La jungle transpire. L'entrée principale de la colonie ouvre sur un monde immense, saturé d'humidité, de feuilles larges, de troncs sombres, de lianes, de moisissures, de fleurs trop colorées, de dangers qui respirent derrière chaque nervure.

Notre petit groupe se rassemble dans une galerie latérale.

P12 avance en premier, ailes serrées.

Sm 1975 se place à gauche.

Sm 1976 à droite.

Les dix minimas sont déjà installées sur elles, accrochées aux poils, aux articulations, aux reliefs de cuticule. Elles se disputent les meilleurs postes d'observation.

— Je prends la tête !

— Non, moi je surveille les mouches !

— Tu surveilles toujours mal !

— C'est faux, j'ai vu trois spores ce matin !

— Ce n'étaient pas des spores, c'étaient des grains de terre !

— Les grains de terre aussi doivent être inspectés !

Je passe entre les deux géantes.

Je me sens ridicule.

Et vivante.

Je quitte la colonie. Je quitte les feuilles. Je quitte les tunnels. Je quitte les odeurs qui décident pour moi.

Une garde se poste devant nous.

— Dernière demande : restez.

P12 répond :

— Dernière réponse : nous partons.

La garde regarde les super-majors.

— Vous étiez faites pour défendre la colonie.

Sm 1975 répond :

— Nous allons défendre le groupe.

— Ce groupe n'est pas la colonie.

Sm 1976 baisse la tête.

— Peut-être pas.

La garde se tourne vers moi.

— Coupeuse, tu sais ce qu'il y a dehors.

Je réponds :

— Oui.

— Alors tu sais que tu pourrais mourir avant la première nuit.

— Oui.

— Et tu pars quand même ?

Je sens l'odeur de la substance dans mon souvenir.
Sucrée. Rose. Impossible. Je vois des ailes dans ma tête.

— Oui.

La garde s'écarte.

Pas avec approbation.

Avec tristesse.

Dehors, les autres travaillent.

C'est ce qui me frappe le plus.

La colonie ne s'arrête pas pour nous.

Des colonnes entières continuent d'avancer. Des coupeuses reviennent sous leurs morceaux de feuilles. Des minimes voyagent sur les charges vertes. Des soldats inspectent les bordures. Des jardinières reçoivent la matière végétale plus bas. Tout continue. Le corps continue.

Mais les regards nous suivent.

Désapprobateurs.

Inquiets.

Parfois méprisants.

Parfois envieux.

Une vieille ouvrière, courbée par des jours de piste, murmure en nous voyant passer :

— Elles vont courir après une histoire et perdre leur poste.

Une autre répond :

— Laisse-les. La reine a parlé.

Une minime sur une feuille crie vers nous :

— Revenez avant les mouches !

Une autre ajoute :

— Et ne mangez rien de brillant !

Je lève les antennes malgré moi.

Ne rien manger de brillant.

Trop tard.

Dans mon cœur, j'ai déjà goûté l'idée.

Nous franchissons la limite de l'entrée.

La terre de la colonie passe sous mes pattes une dernière fois, compacte, familière, saturée de nous. Puis vient le sol extérieur, plus chaud, plus irrégulier, vivant d'odeurs étrangères.

La jungle s'ouvre.

Immense.

Verte.

Humide.

Hostile.

Magnifique.

P12 s'arrête devant nous et regarde la profondeur des herbes.

— Nous trouverons la terre secrète des papillons, dit-elle.
Nous trouverons le liquide sous sa forme pure. Nous
trouverons ce que la colonie n'ose même pas chercher.

Les minimes vibrent.

— Et nous deviendrons papillons ?

Sm 1975 gronde :

— Nous deviendrons libres.

Sm 1976 ajoute :

— Sans postes.

Je ferme les yeux un instant.

Sans postes.

Sans feuilles.

Sans galeries.

Sans discours.

Une bouffée d'air sucré semble surgir de quelque
part, très loin, si faible que je me demande si elle existe
vraiment. Mes antennes se tendent d'un coup.

Je ne suis pas la seule à l'avoir sentie.

P12 tourne la tête.

Les deux super-majors se figent.

Les minimes se taisent.

Dans la jungle, quelque chose frémit entre deux feuilles.

Pas assez fort pour être un oiseau.

Pas assez lourd pour être une branche.

Juste un battement minuscule.

Rapide.

Invisible.

Et devant nous, au-delà des pistes connues, une odeur rosâtre que personne ne devrait sentir en plein jour commence à nous appeler.

Je fais mon premier pas hors du monde que je connais.

Et derrière moi, la fourmilière continue de travailler pour la gloire du *Roi*, pendant que moi, Oc-1273, je pars chercher des ailes.

L'aventure

La fourmilière reste derrière moi comme une masse chaude qui respire encore dans mes antennes.

Au début, je sens toujours son odeur.

Le champignon.

La terre profonde.

Les larves.

Les galeries.

La reine.

Les couloirs saturés de travail.

Le travail.

Encore le travail.

Puis, pas après pas, cette odeur immense se déchire dans l'air humide de la jungle. Elle devient plus mince. Plus lointaine. Presque étrangère.

Devant nous, *La Vallée De La Gloire* ouvre sa gueule verte.

Les troncs montent si haut que je n'en vois pas la fin.
Les feuilles se superposent comme des plaques de ciel mouillé. Des gouttes tombent de partout, rondes, lourdes, énormes. Quand l'une d'elles explose près de mes pattes, la terre tremble sous mon ventre.

P12 marche devant.

Elle ne marche pas comme une fourmi qui fuit.

Elle marche comme une fourmi qui conduit.

Ses antennes fouettent l'air avec précision. À chaque bifurcation, elle s'arrête, analyse, sent le sol, regarde les hauteurs, puis décide. Pas d'agitation. Pas de panique inutile. Une autorité calme. Une présence qui oblige les autres à tenir debout.

— Formation serrée, ordonne-t-elle. Personne ne dépasse. Personne ne traîne. Les minimales, restez réparties. Deux sur moi. Trois sur *Oc-1273*. Deux sur *Sm 1975*. Trois sur *Sm 1976*. Surveillance aérienne continue. *Sm 1975*, flanc gauche. *Sm 1976*, flanc droit. *Oc-1273*, tu restes au centre avec moi.

Les dix *Hitch hikers* s'ajustent aussitôt.

La joyeuse grimpe sur mon pronotum.

— Quelle aventure ! Quelle journée ! Si on survit, ce sera magnifique !

L'excitée reste sur ma tête, incapable de tenir une seule position plus d'un souffle.

— Mouche à gauche ? Non. Poussière. Mouche à droite ? Non. Ombre. Attention quand même. Tout est suspect.

La paisible s'installe entre deux plaques de mon thorax.

— Respire lentement, *Oc-1273*. Les grandes peurs font perdre les petites odeurs.

Sur *P12*, l'ultra méthodique inspecte chaque articulation de la princesse avec une rigueur presque militaire.

— Thorax propre. Antenne droite fonctionnelle. Antenne gauche humide. Pas de ponte. Pas de spore. Princesse opérationnelle.

La méfiante reste aussi sur *P12*, près du cou.

— Je n'aime pas cette jungle. Je n'aime pas cette mission. Je n'aime pas les odeurs qui sourient trop.

Sur *Sm 1975*, la courageuse se dresse entre les plaques épaisses de son thorax, minuscule sur cette montagne de guerre.

— Qu'une mouche essaye seulement d'approcher ce géant.

La moqueuse, elle, s'accroche à la tête énorme de *Sm 1975*.

— Je n'ai jamais vu une tête aussi grande. On pourrait y faire une salle de repos.

Sm 1975 claque ses mandibules.

— Ma tête sert à briser.

— Justement. Très grand espace de brisement.

Sur *Sm 1976*, la protectrice s'installe à la base du cou, sérieuse, déjà prête à se sacrifier pour empêcher une ponte.

— Aucun parasite ne touchera cette zone.

La silencieuse observatrice reste sur son abdomen, presque invisible, antennes levées, attentive aux vibrations longues.

Et la dernière, obsédée par la propreté, court sur la patte antérieure de *Sm 1976*.

— Boue étrangère. Retirée. Fragment végétal inutile. Retiré. Dépôt suspect sur griffe gauche. Catastrophe évitée.

Sm 1976 baisse sa tête massive.

— Petite, si tu tombes, je ne te récupère pas.

— Si tu étais propre, je n'aurais pas besoin de courir autant.

Un souffle lourd sort de ses mandibules.

— Elle a du courage.

La moqueuse crie depuis *Sm 1975* :

— Ou de l'inconscience !

P12 tourne la tête.

— Assez. Gardez vos voix pour les signaux utiles. Les prédateurs n'ont pas besoin de nous chercher si nous nous annonçons.

Aussitôt, les minimes se tassent contre les corps qu'elles protègent.

Même l'excitée baisse le ton.

— Signal utile : je suis silencieuse.

La moqueuse murmure :

— Incroyable mais vrai.

Sm 1975 avance sur la gauche.

Sm 1976 prend la droite.

Ils sont énormes.

Pas énormes comme nos soldats ordinaires.

Énormes comme deux blocs de guerre tombés de la couche profonde. Deux têtes massives. Deux thorax cuirassés. Deux abdomens lourds, noirs, tendus. Leurs mandibules s'ouvrent et se ferment lentement, dans un bruit sec, comme des branches mortes que l'on casse.

Ils sont la force brute.

Ils ne cherchent pas des phrases fines.

Ils cherchent ce qu'il faut frapper.

Sm 1975 baisse sa tête vers une racine, la pousse d'un coup d'épaule, et la racine craque.

— Passage ouvert.

Sm 1976 renifle l'air, mandibules écartées.

— Quelque chose nous suit peut-être.

— Tout nous suit peut-être, répond *P12*. Tu ne frappes que si je donne le signal.

Sm 1976 tourne lentement sa tête vers elle.

Son odeur devient plus lourde.

— Si ça saute, je frappe.

P12 ne recule pas.

— Si ça saute, tu frappes. Si ça observe, tu attends. Si ça contourne, tu me préviens. La force qui part trop vite devient un piège pour les autres.

Un silence.

Puis *Sm 1976* incline légèrement la tête.

— Bien.

P12 reprend aussitôt :

— Nous ne sommes pas une charge de guerre. Nous sommes une mission.

Je l'observe.

Elle parle avec cette fermeté qui ne cherche pas à écraser. Elle rassemble. Elle remet chaque corps à sa place. Elle donne à chacun une raison de tenir.

Je sens malgré moi quelque chose de presque chaud dans mon ventre.

Pas du bonheur.

Pas encore.

Mais autre chose que la fatigue.

Une tension vivante.

Une route dangereuse.

Un but.

*Le pur liquide rosâtre et pailleté existe. Il doit exister.
Il doit nous libérer.*

P12 revient près de moi.

— Maintenant, raconte encore.

Je baisse les antennes.

— J'ai déjà raconté.

— Raconte comme si tu étais devant un conseil. Pas comme si tu étais encore dans ta propre fuite.

Son ton n'est pas dur.

Mais il ne laisse pas de place au désordre.

Je sens toutes les antennes du groupe se tourner vers moi.

Même les deux masses de guerre écoutent.

Alors je raconte.

— *Efficace 47002* était dans les prisons du dernier niveau. Une ennemie. Une légionnaire capturée. Elle m'a parlé d'un territoire secret, un territoire de papillons-feuilles. Elle m'a dit que le liquide rosâtre et pailleté venait de là. Elle m'a dit que, sous sa forme pure, ce liquide pouvait transformer des insectes en papillons.

L'excitée tremble sur ma tête.

— En vrais papillons ? Avec ailes ? Avec tout ?

— C'est ce qu'elle a dit.

Sm 1975 souffle lourdement.

— Donc plus de feuilles à porter.

— Oui.

— Plus de galeries basses.

— Oui.

— Plus de couloirs où il faut baisser la tête.

— Oui.

Il claque ses mandibules.

— Bonne mission.

Sm 1976 ajoute :

— Si quelqu'un garde ce liquide, on l'écrase.

P12 se tourne vers lui.

— Non. On négocie d'abord. On comprend. On survit. Ensuite seulement, si quelqu'un attaque, vous devenez des murs.

Sm 1976 remue ses mandibules.

— Je préfère être un mur qui avance.

— Aujourd'hui, tu seras un mur qui écoute.

Sm 1975 donne un coup de tête brutal dans une feuille morte qui gêne le passage.

— Moi, j'écoute avec les mandibules.

— Tu écouteras avec tes antennes, répond *P12*.

Il la fixe.

Puis il rit, grave, court, presque un grondement.

— Princesse autoritaire.

— Princesse responsable.

Il incline la tête.

— Responsable autoritaire.

— Accepté.

Et elle repart.

Il y a chez elle quelque chose qui empêche la peur de devenir une bousculade. Même quand elle doute, elle donne une direction à son doute.

Mais ses antennes me cherchent encore.

— *Oc-1273*, tu crois une ennemie ?

La question tombe.

La jungle continue de goutter autour de nous.

Je sens une sève blessée, un fruit fermenté, une piste ancienne d'insectes, une odeur de venin sec.

— Je ne dis pas que je la crois entièrement.

— Alors pourquoi allons-nous chez les légionnaires ?

Je revois *Efficace 47002*.

Son corps prisonnier.

Son odeur étrange.

La substance.

Et surtout ces deux petites formes sur son thorax.

— Parce qu'elle avait commencé à changer.

La paisible murmure sur mon dos :

— Le rêve avait touché son corps.

La méfiante, depuis *P12*, répond :

— Ou le mensonge avait appris à pousser.

P12 ne détourne pas son regard.

— Explique.

— Deux excroissances. Là où rien ne devrait pousser. Pas des blessures. Pas des parasites. Pas de la moisissure. Quelque chose d'autre.

L'ultra méthodique, toujours perchée sur *P12*, demande :

— Symétriques ?

— Oui.

— Même taille ?

— Presque.

— Même odeur que le liquide ?

— Faible. Mais oui.

La méthodique reste immobile.

— Information importante.

La joyeuse chuchote contre mon thorax :

— On va vraiment devenir magnifiques.

La méfiante réplique :

— On va peut-être vraiment devenir mortes.

Sm 1975 redresse son énorme tête.

— Tout le monde meurt. Peu deviennent des héros.

Sm 1976 le regarde.

— Tu recommences.

— Je dis vrai.

— Tu parles comme si tu voulais mourir devant un public.

— Je veux vivre grand.

— Tu peux vivre grand sans chercher une mandibule plus grande que toi.

Sm 1975 frappe le sol avec une patte.

La boue éclabousse.

— Une mandibule plus grande que moi n'existe pas.

La moqueuse, installée sur sa tête, murmure :

— Son orgueil est plus grand que sa tête. Et sa tête est déjà énorme.

La courageuse la pousse.

— Tais-toi, tu es assise dessus.

P12 se place entre les deux jumeaux sans hésiter.

— Vous deux. Écoutez-moi. Votre force est notre rempart. Pas notre drapeau. Nous aurons besoin de vous vivants, pas seulement glorieux.

Sm 1975 abaisse ses mandibules.

— Si je dois tomber pour ouvrir le chemin, je tombe.

— Si tu dois tomber, tu tomberas sur mon ordre, pas sur une envie de statue.

Silence.

Même la jungle semble retenir une goutte.

Puis *Sm 1975* incline la tête.

— J'obéirai.

Sm 1976 le regarde longuement.

— Tu as intérêt.

P12 reprend la marche.

— Alors nous continuons.

La jungle se referme.

Plus aucun parfum rassurant de la colonie. Plus aucune piste régulière. Plus aucun ruban de coupeuses portant des fragments verts. Ici, chaque odeur est étrangère.

Chaque feuille peut cacher une bouche. Chaque tige peut porter des yeux.

Nous avançons sous des racines qui ressemblent à des pattes de géants.

La terre est lourde d'eau. Par endroits, elle cède sous mes tarses et aspire mes griffes. Ailleurs, elle se durcit en plaques sèches couvertes de poussière brune. Des acariens traversent le sol comme des grains vivants. Une larve pâle se replie sur elle-même quand notre ombre passe.

La silencieuse, depuis l'abdomen de *Sm 1976*, frappe soudain deux petits coups sur sa plaque.

Sm 1976 s'arrête.

— Quoi ?

Elle ne parle pas.

Elle pointe l'air avec ses antennes.

L'excitée relève la tête sur moi.

— Mouvement aérien ! Petit ! Rapide ! Peut-être mouche !
Peut-être débris ! Peut-être fin de notre cou !

La paisible dit doucement :

— En haut, côté feuille trouée.

Je lève les antennes.

Je ne vois presque rien.

Puis je sens.

Un déplacement précis.

Une odeur acide.

Une pondeuse.

La mouche descend comme une idée noire.

La courageuse se dresse sur *Sm 1975*.

— Qu'elle vienne.

— Personne ne saute sans angle sûr, dit la méthodique depuis *P12*.

— Moi je saute si elle approche.

— Tu sautes à trois longueurs d'antenne, pas avant.

La mouche tourne.

Elle cherche une nuque.

Une articulation.

Une faille.

La protectrice se plaque sur le cou de *Sm 1976*.

L'obsédée par la propreté arrête même de nettoyer sa
patte.

— Aucune ponte sur une cuticule que je viens d'inspecter.
Ce serait insultant.

La mouche pique.

Mais pas vers moi.

Vers *Sm* 1975.

La courageuse bondit.

Un éclair minuscule.

Elle manque l'aile, mais frôle les pattes de la mouche.
La pondeuse remonte brutalement, déséquilibrée.

La moqueuse crie depuis la tête du géant :

— Mauvaise cible ! Ici c'est trop dur pour toi !

La mouche change d'angle.

Elle fonce vers *P12*.

La méfiante se plaque contre le cou de la princesse.

— Je le savais !

La méthodique saute, mais ne cherche pas à tuer.
Elle coupe la trajectoire. Sa précision est parfaite. La mouche évite, hésite, remonte.

Puis elle tente un troisième passage vers moi.

L'excitée court sur ma tête en criant à voix basse :

— Elle vient ! Elle vient ! Elle vient vraiment cette fois !

La paisible ne bouge presque pas.

— Attends.

La mouche descend.

La silencieuse, depuis *Sm 1976*, saute d'un corps à l'autre avec une maîtrise folle. Elle atterrit sur une tige, rebondit, puis surgit dans l'angle mort de la mouche.

Ses mandibules attrapent une patte.

La mouche vibre, remonte, traîne la minime dans l'air sur une distance folle.

Mon ventre se serre.

— Lâche !

La silencieuse lâche au dernier moment et tombe sur une feuille basse. Elle roule, se redresse, revient vers *Sm 1976* avec un calme terrifiant.

La mouche disparaît.

La joyeuse s'exclame :

— Elle a volé ! Elle a presque volé !

La silencieuse remonte sur *Sm 1976* sans répondre.

La méthodique traverse rapidement de *P12* vers elle, l'examine, puis retourne à sa place.

— Pattes intactes. Antenne gauche froissée. Fonctionnelle.

La paisible pose une antenne vers elle depuis mon dos.

— Beau courage.

La courageuse grogne :

— La prochaine est pour moi.

P12 nous observe.

— Excellent travail. Restez réparties. C'est comme ça que nous survivrons. Une protection sur chaque corps, aucune faiblesse isolée.

Je baisse la tête.

La phrase m'entre dans le corps.

Aucune faiblesse isolée.

Pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer le ciel.

Bleu.

Ouvert.

Sans racines.

Sans tunnels.

Sans mandibules au-dessus de moi.

Nous passons sous une racine creuse.

L'intérieur est froid, presque noir. Les parois sentent le bois pourri, les champignons sauvages et la vieille humidité. Les minimes se taisent enfin. Même la joyeuse ne fait plus de remarque.

P12 passe la première.

Elle avance sans vitesse inutile. Elle touche les parois, vérifie le sol, puis donne ses consignes à voix basse.

— Un par un. Distance d'une tête. *Sm 1975*, tu attends l'entrée. *Sm 1976*, tu fermes après *Oc-1273*. Les minimes restent en place. Si quelque chose vient devant, je bloque. Si quelque chose vient derrière, vous écrasez.

Sm 1975 frappe sa mandibule gauche contre la droite.

— Enfin une consigne simple.

Sm 1976 répond :

— Écraser, je comprends.

Nous entrons.

Le tunnel racle mes flancs.

L'odeur est épaisse. Elle s'accroche à mes antennes. Par endroits, des filaments fongiques traversent la paroi, fins, pâles, inconnus. Je les évite. Dans notre colonie, nous savons aimer le bon champignon et craindre les autres. Ici, tout pousse sans ordre, sans soin, sans jardinier.

L'obsédée par la propreté, sur *Sm 1976*, gratte furieusement son articulation.

— Spore étranger. Retiré. Autre spore. Retiré. Encore un. C'est une invasion.

Sm 1976 gronde :

— Je vais arracher la paroi.

— Ne fais pas ça, répond *P12*. Elle est au-dessus de nous.

La moqueuse, sur *Sm 1975*, murmure :

— C'est dommage. Il avait enfin une solution à sa mesure.

Au bout du tunnel, la lumière revient.

Verte.

Trouée.

Nous sortons.

Et le monde est trop calme.

Trop silencieux.

Je m'arrête avant même de comprendre.

P12 lève une patte.

Tout le groupe s'immobilise.

Elle ne panique pas. Elle devient plus froide. Plus précise.

— Personne ne bouge.

Sm 1975 tourne lentement sa tête massive.

— Quelque chose est là.

Sm 1976 ouvre ses mandibules.

— Plusieurs choses.

Le tapis de feuilles mortes devant nous se soulève.

Une feuille.

Deux.

Dix.

Vingt.

Des formes montent du sol.

Volantes, mais posées.

Masquées.

Entièrement recouvertes de morceaux de feuilles mortes, de nervures sèches, de poussière, de petits fragments d'écorce. On ne reconnaît ni leurs yeux, ni leurs thorax, ni leurs ailes. Elles ressemblent à des déchets de jungle animés par une faim.

La méfiante souffle depuis *P12* :

— Je l'avais dit. Les odeurs qui sourient trop mentent.

P12 recule d'un demi-pas, mais sa voix reste ferme.

— Position défensive. Pas de dispersion. Minimales, tenez vos postes. *Sm 1975*, barrage frontal. *Sm 1976*, couverture de retrait.

Sm 1975 avance.

Il ne semble pas avoir peur.

Il semble presque soulagé.

— Enfin.

Sm 1976 gronde :

— Pas seul.

— Je suis le plus proche.

— Tu attends la formation.

Sm 1975 abaisse son énorme tête.

— Trop tard.

Les créatures masquées ouvrent leurs ailes sous les
feuilles mortes.

Le bruit éclate.

Sec.

Rapide.

Un battement de débris.

Elles bondissent.

Sm 1975 se place devant nous.

Il devient un mur.

La courageuse et la moqueuse sont toujours sur lui.

— Accrochez-vous ! rugit-il.

La première chose se jette sur sa tête. Il pivote avec une brutalité parfaite, referme ses mandibules, et le craquement traverse le sol. Un morceau de feuille morte vole. Un corps tombe en se tordant.

Deux autres attaquent son côté gauche.

Il ne recule pas.

Il encaisse.

Puis il frappe.

Une patte écrase.

Une mandibule coupe.

Un thorax masqué éclate sous le choc.

— Repli contrôlé ! ordonne *P12*. Maintenant ! *Sm 1976*, tu ne quittes pas la ligne !

Sm 1976 tremble de rage.

— Il est seul !

— Il nous ouvre la sortie. Tu protèges ce qu'il protège.

Cette phrase le fixe sur place.

Il obéit.

La force brute accepte le commandement parce que le commandement donne un sens à la force.

Je recule avec *P12*.

La joyeuse sur moi ne rit plus. L'excitée répète très vite :

— Pas pondre, pas mourir, pas tomber, pas mourir, pas pondre.

La paisible murmure :

— Une patte après l'autre. Une action après l'autre.

La méthodique, sur *P12*, compte :

— Retrait. Trois longueurs. Deux. Une. Racine à gauche.

Derrière nous, *Sm 1975* combat.

Il ne combat pas comme une ouvrière qui cherche à survivre.

Il combat comme une mâchoire qui aurait décidé de mordre la tempête.

Les assaillants se posent sur lui, glissent sur sa cuirasse, cherchent les membranes, les articulations, les creux. Il en arrache un de son thorax et le projette contre une tige. Il en coupe un autre en deux. Il reçoit un choc sur la tête. Puis un autre. Puis un troisième.

La courageuse, sur son thorax, mord une patte ennemie qui cherche une membrane.

— Pas ici !

La moqueuse, sur sa tête, perd presque prise.

— Je retire ce que j'ai dit ! Ta grosse tête est très utile !

Sm 1975 rit.

Un rire lourd.

Presque joyeux.

— Descendez de moi !

La courageuse refuse.

— Je protège mon poste !

— Ton poste va mourir avec moi !

La moqueuse comprend avant elle.

Son odeur change.

— Il a raison.

Une créature masquée frappe le côté de *Sm 1975*. La courageuse roule sur sa plaque, se rattrape à une fissure de cuticule.

P12 hurle :

— Minimes de *Sm 1975*, transfert immédiat ! Ce n'est pas une demande !

La force de sa voix traverse même le chaos.

La moqueuse saute la première vers une tige basse, puis vers mon abdomen. Elle s'écrase contre moi, s'agrippe, halète.

— Très mauvaise salle de repos ! Très mauvaise !

La courageuse hésite encore.

Sm 1975 secoue violemment son thorax pour la projeter hors de la mêlée.

— Obéis à la princesse !

Elle est arrachée de lui par le mouvement, vole dans les feuilles, tombe près de *P12*. La méthodique descend aussitôt l'aider à monter sur la princesse.

— Poste modifié. Tu vis encore. Ne discute pas.

La courageuse tremble de rage.

— Je devais le protéger.

P12 répond sans cesser de reculer :

— Il nous protège tous.

Sm 1976 fait un pas vers son frère.

P12 se jette devant sa trajectoire.

Elle est beaucoup plus petite.

Mais elle ne cède pas.

— Non.

— Il va mourir !

— Il est en train de nous sauver.

— C'est mon double !

— Alors honore son choix en ne le rendant pas inutile.

La phrase frappe plus fort qu'une morsure.

Sm 1976 reste immobile.

Son corps entier vibre.

— Je devrais être avec lui.

— Tu es avec nous parce qu'il est là-bas.

Un instant, je sens la guerre dans son odeur.

Puis il recule d'un pas.

— Avancez, gronde-t-il. Avancez vite.

Nous fuyons.

Pas dans le désordre.

Grâce à *P12*, notre fuite devient une ligne.

Elle choisit le passage entre deux racines, repousse une minime du bord, me pousse vers l'ombre, donne des ordres secs.

— À gauche. Sous la tige. Pas sur la mousse claire. *Oc-1273*, baisse-toi. *Sm 1976*, ferme.

Derrière, le combat continue.

Les assaillants se rabattent sur *Sm 1975*.

Ils oublient le reste du groupe.

C'est cela qui nous sauve.

Je cours.

La jungle devient un torrent.

Boue.

Racines.

Ombres.

Tiges.

Gouttes.

Battements.

Craquements.

Puis la voix de *Sm 1975* traverse tout.

— Allez chercher vos ailes !

Je me retourne.

Juste une fois.

À travers les herbes, je le vois.

Il est couvert de feuilles vivantes. Les créatures l'encerclent, l'escaladent, frappent ses articulations. Une de ses pattes glisse. Son thorax descend. Puis il se redresse encore.

Sa tête massive est levée.

Ses mandibules brillent.

Et son visage sourit.

Un sourire de force pure.

Un sourire terrible.

Un sourire d'accomplissement.

Il comprend qu'il va mourir.

Et cette certitude ne l'écrase pas.

Elle l'illumine.

Pas d'une lumière douce.

D'une lumière de combat.

Je suis devenu le mur.

Je ne sais pas si cette pensée vient de lui ou de moi.

Puis une grande feuille tombe entre nous.

Je ne le vois plus.

Nous courons longtemps.

Trop longtemps.

Quand *P12* ordonne enfin l'arrêt, ce n'est pas parce qu'elle n'a plus peur. C'est parce qu'elle comprend que continuer sans respirer nous tuera autrement.

— Sous l'écorce, dit-elle. Tous. Maintenant. Silence total.

Nous nous glissons dans une cavité au pied d'un arbre pourri. L'intérieur sent le bois mouillé, les cloportes, les filaments blancs et la peur.

Les minimes se redistribuent dans l'urgence.

La joyeuse, l'excitée, la paisible et la moqueuse restent sur moi.

La méthodique, la méfiante et la courageuse se placent sur *P12*.

La protectrice, la silencieuse et l'obsédée par la propreté restent sur *Sm 1976*.

Sm 1976 bloque presque toute l'ouverture.

Il regarde la jungle derrière nous.

Ses mandibules ne bougent plus.

— On y retourne.

P12 avance vers lui.

— Non.

— On retourne.

— Non.

Sa voix ne monte pas.

Elle devient plus grave.

— Regarde-moi, *Sm 1976*.

Il ne regarde pas.

— Regarde-moi.

Lentement, il tourne son énorme tête vers elle.

— Il est tombé pour que nous avancions, dit-elle. Si nous y retournons maintenant, nous donnons sa mort à la jungle. Si nous continuons, nous la portons jusqu'au but.

— Tu parles bien.

— Je commande parce que quelqu'un doit garder notre route droite quand la douleur veut nous faire tourner.

Il ne répond pas.

Sa respiration est lourde.

Je sens sa tristesse comme une odeur chaude, brutale, presque métallique.

— Je suis né avec lui, dit-il enfin.

Le silence devient immense.

Même les minimes ne parlent plus.

Pas une plaisanterie.

Pas une inspection.

Pas un souffle.

Je m'approche.

— Il voulait devenir un héros.

Sm 1976 me fixe.

— Il disait ça trop souvent.

— Il l'est devenu.

— Il souriait ?

La question me perce.

Je revois l'image.

La tête levée.

Les feuilles mortes.

Les mandibules.

Le sourire.

— Oui.

Sm 1976 baisse la tête.

— Bien.

Ce seul mot contient tout.

La douleur.

La fierté.

La rage.

La solitude.

P12 pose une antenne contre son thorax blindé.

Le geste est presque impossible, tant leurs tailles sont différentes.

— Tu vas continuer pour lui. Pas en cherchant à mourir comme lui. En portant sa force plus loin.

— Je ne suis pas fait pour porter. Je suis fait pour briser.

— Alors brise ce qui nous empêche d’atteindre le liquide.

La phrase change quelque chose.

Sm 1976 relève la tête.

— Oui.

Sa voix devient basse.

Massive.

— Je briserai.

La joyeuse sort timidement de sous ma plaque.

— Et après, on volera.

La paisible ajoute :

— Au-dessus du travail.

L’excitée murmure :

— Au-dessus des mouches aussi, peut-être.

La méfiante souffle :

— Sauf s’il y a des mouches dans le ciel.

La moqueuse répond :

— Toi, tu trouverais une menace dans un rayon de soleil.

La protectrice, sur *Sm 1976*, dit simplement :

— Il n'est pas tombé seul. On l'a vu. On le gardera.

L'ultra méthodique conclut :

— Objectif inchangé. Groupe réduit d'une unité majeure. Répartition minimales ajustée. Niveau de danger augmenté. Motivation maintenue.

L'obsédée par la propreté nettoie une trace de boue sur la patte de *Sm 1976*.

— Et tout le monde est encore beaucoup trop sale.

Cette fois, la joyeuse laisse échapper un petit rire.

Faible.

Mais réel.

Sm 1976 ne rit pas.

Mais son odeur se stabilise.

P12 reprend sa position.

— Repos court. Ensuite, marche rapide jusqu'au changement d'odeur. Les légionnaires ne seront pas proches

des zones trop découvertes. Nous suivrons les couverts, pas les pistes faciles.

Je la regarde.

Elle a peur.

Je le sens.

Mais sa peur ne dirige pas.

Elle informe.

Elle calcule.

Elle protège.

Voilà pourquoi elle avance devant.

Nous repartons.

L'après-midi s'étire sous les feuilles.

La lumière descend en plaques dorées entre les branches, mais au ras du sol elle arrive verte, brisée, presque malade. La chaleur monte de la terre. Chaque pas libère une odeur différente. Fruit tombé. Larve cachée. Fourmi inconnue. Venin sec. Eau stagnante. Sève ouverte. Moisissure.

Nous suivons une ancienne piste d'insectes, faible, presque effacée.

P12 dirige sans cesser de vérifier le groupe.

— *Oc-1273*, ton allure baisse.

— Je peux continuer.

— Je n'ai pas demandé si tu pouvais souffrir. J'ai constaté que ton allure baisse. Ralentissement collectif. On garde la cohésion.

Sm 1976 grogne.

— Je peux porter quelqu'un.

— Tu portes déjà le flanc droit.

— Je peux porter le flanc droit et quelqu'un.

— Tu porteras seulement si je le demande.

Il claque les mandibules, mais obéit.

La force en lui cherche toujours une charge. *P12* lui donne une digue.

La méthodique réorganise les minimex à distance, comme si le groupe entier était devenu un seul corps à entretenir.

— Joyeuse, surveillance haute gauche depuis *Oc-1273*. Excitée, haute droite, mais sans crier pour chaque poussière. Paisible, état général de *Oc-1273*. Moqueuse, maîtrise-toi. Méfiante, odeurs anormales depuis *P12*. Courageuse,

interception proche princesse. Protectrice, cou de *Sm 1976*.
Silencieuse, observation longue. Propreté, inspection du
soldat. Moi, coordination.

La moqueuse ricane.

— Tu viens de te nommer chef des petites.

— J'étais déjà fonctionnellement chef.

La joyeuse chante presque :

— Chef minuscule, grand cerveau !

L'excitée frétille.

— Poussière à droite ! Non, pardon, j'ai dit que je ne criais
plus. Mais c'était presque intéressant.

La paisible se colle contre ma plaque.

— Ton rythme interne est rapide.

— Je ne savais pas que tu pouvais sentir ça.

— Je sens les secousses.

— Et ?

— Tu as peur.

— Merci pour l'information.

— Ce n'est pas un reproche.

La méfiante intervient depuis *P12* :

— Moi aussi j'ai peur. C'est normal quand tout essaie de nous manger.

La courageuse répond :

— Qu'ils essaient.

La protectrice dit simplement :

— Qu'ils essaient loin du cou.

Nous avançons encore.

Plus loin, le sol devient clair.

Trop clair.

Une nappe de sable humide brille sous la lumière.
Au centre, de petits cônes forment des entonnoirs parfaits.

P12 lève une patte.

— Arrêt.

Sm 1976 approche.

— Vide.

— Non, répond-elle. Patientez.

Je regarde.

Un petit insecte traverse le bord d'un cône. Le sable glisse. L'insecte tente de remonter. Le cône s'effondre par petites coulées. Une tête surgit au fond.

Mandibules.

Bruit.

Disparition.

L'excitée se plaque contre moi.

— Je déteste les trous qui mangent.

La méthodique dit :

— Zone de larves-pièges. Contournement obligatoire.

Sm 1976 regarde la zone.

— Je peux passer en ligne droite.

P12 le fixe.

— Et t'enfoncer. Et nous obliger à choisir entre te sauver et mourir. Non. On contourne.

Il ne répond pas.

Nous passons par des racines latérales suspendues au-dessus du sable.

P12 organise l'ordre.

— *Sm 1976* d’abord. Tu testes les appuis. Pas de brutalité.

— Je suis brutal.

— Alors sois brutal lentement.

La moqueuse murmure :

— Elle vient d’inventer une nouvelle espèce de soldat.

Sm 1976 avance sur les racines.

Chaque appui fait craquer les fibres.

Il se retient.

Je le vois.

Toute sa force veut pousser, écraser, dominer. Mais il contrôle. Ses pattes géantes se posent avec une lenteur presque douloureuse.

P12 le suit.

Puis moi.

Sous mon ventre, les entonnoirs attendent.

Je sens les larves au fond.

Invisibles.

Affamées.

La patience a une odeur.

À mi-chemin, une fibre cède sous ma patte.

Mon corps bascule.

Je glisse.

Les minimes crient toutes en même temps, chacune à sa manière, depuis leurs différents postes.

La joyeuse :

— Tu vas remonter, tu vas remonter !

L'excitée :

— Chute ! Chute ! Non ! Pas chute ! Enfin presque !

La paisible :

— Accroche la racine gauche.

Je griffe.

Je glisse encore.

Le sable en dessous bouge.

Une larve attend.

Sm 1976 se retourne et attrape la racine au-dessus de moi avec ses mandibules.

Puis, avec une force terrifiante, il tire toute la
branche vers le haut.

Pas moi.

La branche entière.

Les fibres grincent.

La racine se soulève.

Je retrouve l'appui.

Je remonte.

Je m'écrase contre la surface humide.

Sm 1976 ne dit qu'une chose :

— Continue.

Pas de douceur.

Pas de grand discours.

Mais sa force vient de me sauver.

P12 le regarde.

— Bon contrôle.

Il détourne la tête.

— J'aurais pu tirer plus fort.

— Justement.

Nous quittons la zone des entonnoirs.

Plus loin, une toile barre le passage.

Au début, je ne vois rien.

Puis la lumière bouge.

Et tout apparaît.

Une architecture de soie.

Des fils tendus entre trois tiges.

Des insectes vides pendent dans le réseau :
moustiques, petites abeilles sauvages, moucheron, une
fourmi sans tête.

Au centre, rien.

La paisible murmure :

— Le vide est souvent occupé.

La méfiante répond :

— Phrase horrible, mais vraie.

P12 observe longtemps.

— La tisseuse est au-dessus.

Sm 1976 lève la tête.

— Je la fais tomber.

— Non. Si tu touches la toile, toute la toile parle.

— Alors quoi ?

P12 regarde une brindille morte.

— Nous lui donnons une fausse phrase.

Elle ordonne :

— *Sm 1976*, prends cette brindille. Doucement. Tu l'envoies dans le bas de la toile, pas au centre. Ensuite tout le monde passe sous la feuille courbe, en ligne basse. Les minimales, aucune sortie inutile.

La méthodique approuve :

— Plan cohérent.

La moqueuse ajoute :

— Ça change des plans du type : je frappe et je vois.

Sm 1976 prend la brindille.

Il la pousse dans la toile.

La soie colle.

La brindille tremble.

Au-dessus, une patte apparaît.

Puis une autre.

Puis tout le corps.

La tisseuse descend d'un coup.

Rapide.

Brune.

Silencieuse.

Elle frappe la brindille, l'enveloppe, cherche la vie
qui n'est pas là.

— Maintenant, dit *P12*.

Nous passons.

Je racle presque la feuille. Une soie touche mon
antenne. Je la retire aussitôt, le corps traversé par un froid
brutal.

La tisseuse comprend trop tard.

Elle remonte.

Elle descend.

Nous sommes déjà de l'autre côté.

P12 ne ralentit pas.

— Continuez. Une victoire n'est pas une pause.

Elle a raison.

Chaque fois que je veux respirer, la jungle me rappelle qu'elle respire plus fort que moi.

Nous traversons ensuite un tapis de mousses trempées où mes pattes s'enfoncent comme dans une chair verte. L'obsédée par la propreté gémit presque depuis *Sm* 1976.

— C'est impossible. Tout est humide. Tout colle. Tout envahit.

La joyeuse répond :

— Mais c'est doux.

— La mort peut être douce.

La méfiante approuve :

— Enfin quelqu'un de raisonnable.

Puis viennent des fruits tombés, ouverts, fermentés. Des drosophiles montent en nuages. Les minimes se tendent aussitôt.

— Petites mouches nombreuses, dit la méthodique. Pas toutes pondeuses. Rester vigilant.

L'excitée s'agite.

— Trop d'ailes ! Trop de trajectoires ! Je vois tout et rien !

La paisible dit :

— Ne poursuis pas tout. Sens l'intention.

— Les mouches ont une intention ?

— Les pondeuses, oui.

La silencieuse se déplace jusqu'à l'épaule de *Sm 1976*.

Elle ne dit rien.

Puis elle pointe une trajectoire précise.

La courageuse saute depuis *P12* avant même que je comprenne.

Une phoride venait de se détacher du nuage.

Elle repart aussitôt.

La courageuse retombe sur la princesse.

— Ratée.

La protectrice :

— Cou du soldat intact.

Nous continuons.

La fatigue monte dans mes pattes.

Pas une fatigue de journée ordinaire.

Pas la fatigue saine du retour au nid avec une feuille découpée.

Une fatigue de fuite, de peur, de boue, d'odeurs inconnues.

Pourtant l'objectif grossit en moi.

Le liquide pur.

Rosâtre.

Pailleté.

Il faut que ce soit vrai. Après Sm 1975, après les pièges, après les mouches, il faut que ce soit vrai.

P12 ralentit à côté de moi.

— Tu penses à lui ?

Je comprends sans demander.

— Oui.

— Ne laisse pas sa mort devenir seulement une image. Fais-en une direction.

— Tu parles toujours comme un chef.

— Parce que si je parle seulement comme une fourmi qui a peur, nous sommes perdus.

Elle continue plus bas :

— Moi aussi, je veux le liquide. Moi aussi, je veux le ciel. Mais je ne laisserai pas ce désir dévorer le groupe avant que les ennemies le fassent.

Je ne réponds pas.

Ses paroles touchent une zone en moi que je n'aime pas regarder.

Mon désir me guide. Mais est-ce qu'il me guide ou est-ce qu'il me tire par les mandibules ?

Je chasse cette pensée.

La jungle devient plus sombre.

Puis l'odeur change.

Sèche.

Agressive.

Militaire.

Je m'arrête net.

Toutes les minimales aussi.

Même l'excitée ne parle pas.

Sm 1976 baisse la tête, mandibules ouvertes.

— Là.

P12 ferme les yeux un instant pour mieux sentir.

— Légionnaires.

Le mot semble salir l'air.

Je connais les récits.

Les raids.

Les colonnes.

Les couvains volés.

Les attaques qui tombent sur des colonies comme
une nuit pleine de mandibules.

Les fourmis légionnaires ne cultivent pas.

Elles prennent.

Elles avancent.

Elles déplacent la peur avec elles.

— À partir d'ici, dit *P12*, personne ne réagit seul. Les légionnaires lisent le désordre. Elles exploitent l'écart. Si nous paniquons, nous sommes déjà découpés.

La méfiante murmure :

— J'aimerais beaucoup être ailleurs.

La paisible répond :

— Moi aussi. Mais nous sommes ici.

Sm 1976 avance d'un pas.

— Si elles attaquent, je prends la première ligne.

P12 le regarde.

— Non. Si elles attaquent sans dialogue, tu bloques. Si elles écoutent, tu restes immobile. Ta taille doit dire : nous ne sommes pas faibles. Ton silence doit dire : nous ne sommes pas venus pour provoquer.

Il gronde.

— Mon silence ne dit jamais autant de choses.

— Aujourd'hui, si.

Nous avançons lentement.

Très lentement.

La jungle semble raclée.

Le sol porte des traces de milliers de pattes. Des morceaux de proies. Des ailes arrachées. Des fragments de

carapaces. Des odeurs de fuite, de couvain déplacé, de larves mordues.

Puis nous voyons la colonne.

Noire.

Rouge sombre.

Vivante.

Elle traverse le sol entre deux racines, large comme un ruisseau en guerre. Des ouvrières avancent serrées. Certaines portent des morceaux d'insectes. D'autres transportent du couvain. Des soldats gardent les bords, têtes plus larges, mandibules longues, courbes, ouvertes comme des crochets.

Leur mouvement n'a rien du nôtre.

Nous formons des routes de travail.

Elles forment des routes de conquête.

Nous portons des feuilles.

Elles portent la peur.

P12 nous plaque dans l'ombre d'une écorce.

— Pas un mouvement.

Une légionnaire passe près de nous.

Son odeur me traverse comme une pointe.

Elle n'est pas plus grande que nos soldats, mais elle n'a pas besoin de l'être. Elle appartient à une masse. Une masse qui peut entrer partout, couvrir tout, mordre tout.

L'obsédée par la propreté murmure, horrifiée :

— Elles sentent la viande ancienne.

La méfiante :

— Et la victoire.

La silencieuse regarde la colonne longtemps.

Puis elle touche le sol deux fois.

La méthodique traduit à voix basse :

— Patrouilles latérales. Intervalle irrégulier. Impossible de traverser ici.

P12 approuve.

— On suit à distance. Sans croiser. Sans toucher leur piste.

Nous longeons la colonne.

Le temps devient étrange.

Chaque pas semble voler une seconde à notre mort.

P12 choisit les passages avec une précision admirable. Elle utilise les zones de mousse pour étouffer nos odeurs, les creux d'écorce pour disparaître, les flaques minuscules pour casser les pistes chimiques.

— Ici, dit-elle. Patte dans l'eau. Une seule. Pas deux. Il faut brouiller, pas annoncer.

Sm 1976 obéit, même si chaque geste délicat paraît contre sa nature.

— Je hais marcher comme une larve malade.

— Tu marches comme un survivant.

— Je préfère marcher comme une mâchoire.

— Plus tard.

La moqueuse murmure :

— Elle lui promet la violence comme une récompense.

La paisible :

— C'est peut-être ce qui le calme.

Plus nous avançons, plus l'odeur légionnaire devient énorme.

Elle n'est plus devant nous.

Elle est partout.

Dans la terre.

Sur les feuilles.

Sous l'écorce.

Dans l'air.

Comme si la jungle avait été occupée par une pensée
unique.

Puis nous arrivons devant le bivouac.

Je m'arrête.

Mon corps refuse d'abord de comprendre.

Je savais que les légionnaires ne vivaient pas comme
nous.

Pas de chambres profondes.

Pas de jardins de champignons.

Pas de grandes galeries stables.

Pas de fourmilière fixe de terre et de couloirs.

Mais voir cela...

Voir cela, c'est voir une ville faite de corps.

Entre les racines massives d'un arbre, sous une
branche sombre, pend une boule vivante.

Immense.

Noire.

Rouge.

Mouvante.

Des centaines de milliers de fourmis s'accrochent les unes aux autres. Pattes liées. Corps serrés. Mandibules en garde. Elles forment des murs, des tunnels, des chambres temporaires, des rideaux de chair. La surface respire par vagues. Des ouvertures apparaissent, se referment, se déplacent. Des colonnes entrent. D'autres sortent.

Le bivouac est une forteresse sans pierre.

Une fourmilière sans terre.

Un organe de guerre suspendu.

À l'intérieur, je devine le couvain protégé, les larves, les pupes, peut-être la reine cachée au cœur du vivant, entourée de chaleur et de mandibules.

Un grondement minuscule monte de l'ensemble.

Des milliers de pattes.

Des milliers d'antennes.

Des milliers de mâchoires.

Autour, la jungle semble respecter une distance.

Même les mouches restent loin.

Même les araignées ne tissent pas ici.

Ici, la peur a une reine.

Sm 1976 se tend.

— Beaucoup.

Sa voix est basse.

Presque impressionnée.

P12 répond :

— Trop pour combattre. Juste assez pour négocier avec prudence.

— Elles vont nous tuer.

— Peut-être.

— Alors donne l'ordre de fuir maintenant.

Elle tourne vers lui une tête calme.

— Non. Nous sommes venus chercher une information. Nous ne partirons pas avant d'avoir tenté. Mais personne ne mourra par orgueil sous mon commandement.

Le mot frappe.

Orgueil.

Je pense à *Sm 1975*.

Je ne sais pas si son sourire était du courage ou une
faim de gloire.

Peut-être les deux.

Peut-être que les héros sont parfois mélangés.

P12 avance d'un pas.

Je la retiens presque avec mes antennes.

— Tu vas vraiment y aller ?

— Oui.

— Elles savent ce que nous sommes.

— Justement.

— Elles savent que nous sommes des coupeuses.

— Justement.

— Elles peuvent nous massacrer.

— Justement.

Sa voix reste ferme.

— Si nous envoyons *Sm 1976*, elles verront une menace. Si nous t'envoyons, elles verront une ouvrière infiltrée. Si j'avance, elles verront une interlocutrice. Une princesse ne garantit pas la paix, mais elle donne une forme à la parole.

Sm 1976 gronde :

— Je reste à trois bonds.

— Tu restes à cinq.

— Trois.

— Cinq.

— Quatre.

P12 le fixe.

— Cinq.

Il claque les mandibules.

— Cinq.

La moqueuse chuchote :

— Elle vient de négocier une distance avec un mur.

Les minimales se resserrent sur les trois corps restants.

La méthodique et la méfiante restent sur *P12*.

La courageuse rejoint son cou, encore tremblante de ne pas avoir pu mourir avec *Sm 1975*.

Sur moi, la joyeuse, l'excitée, la paisible et la moqueuse se plaquent bas.

Sur *Sm 1976*, la protectrice, la silencieuse et l'obsédée par la propreté s'installent dans les zones les plus solides.

L'excitée tremble si vite que je sens ses pattes vibrer.

— Je vois des milliers de mouvements. C'est trop. C'est beaucoup trop. Chaque fourmi est un danger. Chaque danger est une fourmi. Je n'aime pas les mathématiques ennemies.

La paisible murmure :

— Reste sur une seule respiration.

La méfiante :

— Et prépare-toi à courir.

La silencieuse, elle, ne quitte pas le bivouac des yeux.

P12 s'avance.

Une seule petite silhouette devant une ville entière de mandibules.

Son corps est tendu, mais sa démarche reste digne.
Pas lente par faiblesse. Lente par contrôle. Ses antennes se
relèvent sans provocation. Elle offre son odeur, mais pas sa
gorge.

Le bivouac réagit.

Une vague passe dans la masse.

Des têtes se tournent.

Des antennes se dressent.

Des soldats se détachent des bords comme des
morceaux de mur qui prennent vie.

Dix.

Vingt.

Trente.

Puis davantage.

Ils descendent le long de la boule vivante.

Leurs mandibules courbes s'ouvrent.

Sm 1976 avance d'un demi-pas.

P12 ne se retourne même pas.

— Cinq, dit-elle seulement.

Il s'arrête.

Je sens toute sa force retenue. C'est presque douloureux. Une montagne obligée de ne pas tomber.

Les légionnaires approchent de *P12*.

Leur odeur monte.

Agressive.

Épaisse.

Dominante.

L'une d'elles avance plus que les autres. Une soldate longue, sombre, avec une tête large et des mandibules recourbées comme deux crocs.

Elle s'arrête à quelques longueurs de *P12*.

Le silence devient si lourd que j'entends l'eau couler dans une racine creuse.

P12 incline très légèrement la tête.

Pas en soumission.

En ouverture.

Puis elle parle.

— Je suis *P12*, princesse de la colonie des coupeuses de feuilles. Je viens sans raid, sans vol de couvain, sans attaque. Je viens demander une information.

Les soldats ne répondent pas.

Le bivouac bouge derrière eux.

Une ville entière écoute.

La légionnaire de tête avance d'un pas.

Ses mandibules s'écartent encore.

Sm 1976 tremble.

Je sens les minimes se plaquer contre nous.

La joyeuse ne trouve plus aucun mot.

L'excitée ne respire presque plus.

La paisible murmure à peine :

— Une respiration. Une seule.

La méfiante souffle :

— Mauvaise idée. Mauvaise idée. Mauvaise idée.

La méthodique dit :

— Trop tard pour modifier le plan.

La protectrice serre le cou de *Sm* 1976.

La courageuse ouvre ses minuscules mandibules sur le cou de *P12*, ridicule et magnifique.

L'obsédée par la propreté murmure :

— Si nous mourons ici, je refuse de mourir sale.

La moqueuse répond, presque inaudible :

— Tu mourras contrariée.

La silencieuse ne bouge pas.

Moi, je fixe *P12*.

Elle reste droite.

Petite.

Mais droite.

Face à l'immense amas vivant.

Face aux ennemies de notre colonie.

Face à ce bivouac qui pourrait nous avaler sans même changer de forme.

La légionnaire de tête approche encore.

Ses antennes touchent presque celles de *P12*.

Et l'espace entre la parole et le massacre devient aussi
fin qu'une aile.

Fourmis légionnaires

Puis la légionnaire rit.

Ce n'est pas un rire de joie.

C'est un claquement sec de mandibules, aussitôt repris par les soldates qui l'entourent. Le bruit court devant le bivouac, rebondit contre les racines, se multiplie dans la masse vivante. Des dizaines de têtes s'agitent. Des centaines d'antennes frémissent.

Toute la ville semble rire de nous.

Je reste pétrifiée.

Sur mon corps, les quatre minimes essaient de disparaître dans les jointures de ma cuticule. La joyeuse se glisse sous le bord de mon pronotum. L'excitée s'enfonce derrière ma tête en tremblant si vite que ses pattes me piquent. La paisible s'aplatit contre mon thorax et la moqueuse cherche vainement une fissure assez profonde pour contenir toute sa peur.

— Je précise, murmure cette dernière, que je ne trouve absolument rien de risible à cette situation.

La légionnaire placée devant *P12* incline sa tête.

— Une princesse coupeuse de feuilles vient demander une information à celles qu'elle appelle ses ennemies.

Ses mandibules sont longues, lisses, recourbées comme deux faucilles. Elles ne servent presque plus à saisir de la nourriture. Elles sont faites pour percer, maintenir, ouvrir les membranes et défendre la colonie.

Une deuxième major descend du mur vivant.

Puis une troisième.

Puis cinq autres.

Elles mesurent un peu plus d'un centimètre, autour de douze millimètres pour les plus grandes. À peine davantage que moi en longueur, mais leur tête démesurée change toute leur silhouette. Leurs muscles mandibulaires gonflent leur capsule crânienne. Leurs pattes hautes les soulèvent au-dessus du sol. Leurs crocs ajoutent une dose de menace à leur corps.

Elles paraissent deux fois plus grandes que leur taille réelle.

Et autour de *P12*, elles sont gigantesques.

La princesse ne recule pas.

Trois minimes restent agrippées à elle. La méthodique s'immobilise entre ses ailes. La méfiante se plaque au creux de son cou. La courageuse se dresse malgré

le tremblement de ses pattes, mandibules ouvertes face à huit soldates capables de la couper en deux sans ralentir.

La major de tête approche encore.

— Une information, répète-t-elle. Peut-être désires-tu aussi visiter notre couvain ? Compter nos entrées ? Mesurer nos défenses ?

— Je n'ai rien demandé de tout cela, répond *P12*.

— Mais tu regardes.

— Je regarde ce qui peut me tuer.

Une nouvelle série de claquements parcourt les légionnaires.

Cette fois, je comprends qu'elles apprécient sa réponse.

Pas assez pour la laisser vivre.

Mais assez pour retarder sa mort.

Deux majors passent derrière elle. Une troisième se place sur sa gauche. Une quatrième coupe le chemin qui mène jusqu'à nous. Le cercle se referme lentement.

Sm 1976 abaisse sa tête massive.

Son corps de trois centimètres dépasse largement celui des soldates légionnaires. Il pourrait en écraser une.

Peut-être deux. Il pourrait en broyer plusieurs avant de tomber.

Mais derrière elles, le bivouac contient une colonie entière.

Des centaines de milliers de corps.

Une marée carnivore.

Même lui ne serait qu'un morceau de viande au milieu de cette masse.

La protectrice, accrochée à la base de son cou, murmure :

— Attends.

Il ne répond pas.

La silencieuse avance sur son abdomen pour mieux observer. L'obsédée par la propreté cesse enfin de gratter une trace de boue sur sa patte.

C'est cela qui me terrifie le plus.

Même elle ne nettoie plus.

La major de tête ouvre ses mandibules autour du cou de *P12*.

Elle ne la touche pas encore.

Une faucille passe devant sa gorge.

L'autre derrière sa nuque.

Il suffirait d'un mouvement.

Un seul.

La tête de la princesse tomberait dans la terre humide.

Mon abdomen se contracte.

Mes spiracles cherchent de l'air, mais l'air ne rentre plus correctement. Mes pattes arrière glissent. Une chaleur acide monte dans mon corps. Tous mes instincts me donnent le même ordre.

Fuir.

Me plaquer au sol.

Creuser.

Disparaître.

Laisser la princesse mourir et profiter de la confusion.

Nous allons toutes mourir.

La major resserre imperceptiblement ses mandibules.

P12 reste droite.

— Je suis venue parler à votre reine, dit-elle.

— Notre reine ne parle pas aux feuilles que nous allons découper.

— Alors ne me découpe pas avant de savoir pourquoi je suis venue.

— Je sais pourquoi tu es venue.

— Non.

— Pour survivre ?

— Pour trouver quelque chose.

La major incline une antenne.

— Quoi ?

P12 hésite.

Une fraction de seconde.

Mais dans cet espace minuscule, je vois déjà les mandibules bouger.

Je vois le cou tranché.

Je vois le corps de la princesse s'effondrer.

Je vois *Sm 1976* charger.

Je vois les légionnaires grimper sur lui par centaines,
chercher ses articulations, ouvrir ses membranes, le vider
vivant.

Je nous vois toutes disparaître sous la colonie
ennemie.

Alors je cours.

— *Efficace 47002*!

Ma voix sort trop aiguë.

Trop brutale.

Elle traverse le cercle.

Toutes les antennes se tournent vers moi.

Même le bivouac semble se contracter.

Je m'arrête entre deux majors, beaucoup trop près de
leurs mandibules. La joyeuse pousse un petit cri sous mon
pronotum. L'excitée s'accroche à mon cou au point de me
faire mal.

La major qui tient *P12* ne bouge plus.

— Répète.

Ma bouche est sèche.

— Je connais *Efficace 47002*.

L'odeur des légionnaires change.

Pas beaucoup.

Une variation infime, plus interrogative qu'agressive.
Mais je la perçois. Des signaux passent de soldate en soldate.
Le nom circule jusqu'au bivouac, absorbé par les antennes,
transmis de corps en corps.

La major libère légèrement la gorge de *P12*.

Très légèrement.

— Où l'as-tu rencontrée ?

— Dans notre colonie.

Les mandibules se resserrent aussitôt.

— Mauvaise réponse.

— Dans les prisons de notre colonie ! Elle est vivante !

Le cercle s'agite.

Sm 1976 fait un pas.

— Ne bouge pas ! ordonne *P12*.

Sa voix reste ferme malgré les deux crocs autour de
son cou.

Il se fige.

Je poursuis avant que ma peur ne m'arrache les mots.

— Elle a été capturée pendant une mission d'observation. Elle est enfermée au dernier niveau de notre fourmilière, près de la zone où le liquide est apparu.

La major tourne lentement la tête.

— Quel liquide ?

— Rosâtre. Pailleté. Sucré.

Le silence tombe d'un seul coup.

Même les milliers de corps du bivouac paraissent moins bruyants.

— Continue, dit la soldate.

— Il remonte avec l'eau souterraine. *Efficace 47002* m'a expliqué qu'il venait d'un territoire secret. Elle m'a parlé des papillons-feuilles. Elle m'a dit que, sous sa forme pure, cette substance pouvait transformer un insecte en papillon.

Une des majors placées derrière *P12* claque des mandibules.

— Beaucoup connaissent cette histoire.

— Pas ce qu'elle m'a montré.

Je m'arrête.

Ne parle pas des excroissances.

La major avance sur moi.

Sa tête immense remplit tout mon champ de vision.

— Qu'est-ce qu'elle t'a montré ?

Mon corps entier me pousse à répondre.

À tout dire.

À me vider de chaque secret pour rester vivante.

Je revois pourtant les deux renflements pâles sous la terre noire. Je revois la façon dont *Efficace 47002* a répondu *presque* lorsque je lui ai demandé si elle avait atteint le territoire.

Elle sait.

Elle sait où il se trouve.

Et si je le dis, cette colonie entière ira le chercher avant nous.

— Elle m'a donné des détails qu'aucune légende ne raconte, dis-je. Elle m'a expliqué le fonctionnement de votre classement. Plus le nombre est petit, plus l'ouvrière est efficace. Votre colonie compte environ un demi-million d'individus. Son numéro signifie qu'elle fait partie des ouvrières les plus capables.

La major ne me quitte pas des antennes.

— Qu'avait-elle sur le thorax ?

Mon sang se refroidit.

— De la terre noire.

— Pourquoi ?

— Pour se camoufler.

— Quelle forme ont ses mandibules ?

— Courbes. Rapides. Plus fines que les vôtres. Elle mesure environ trois millimètres. Ses yeux sont presque absents.

Une autre major s'approche et touche mon front avec ses antennes. Elle explore mon odeur, mes palpès, les résidus de terre sur mes pattes. Elle cherche le mensonge directement sur ma cuticule.

Je ne bouge plus.

— Elle porte bien l'odeur des cellules profondes, dit-elle enfin.

La major qui tient *P12* écarte ses mandibules.

La princesse avance immédiatement d'un pas pour sortir de leur emprise, sans se précipiter, sans montrer le soulagement qui traverse pourtant son odeur.

Les soldates ne se retirent pas.

Mais elles ne cherchent plus à la décapiter.

La légionnaire de tête me fixe.

— Pourquoi *Efficace 47002* t'a-t-elle parlé ?

— Parce qu'elle a compris que je voulais quitter ma colonie.

— Pourquoi voulais-tu partir ?

Je regarde le bivouac.

Des milliers de fourmis ennemies me regardent à leur tour.

— Pour être libre.

Un nouveau claquement se propage.

Plus lent.

Moins moqueur.

La major se tourne vers *P12*.

— Et toi, princesse ?

— Je veux choisir ma propre route.

Puis vers *Sm 1976*.

— Et toi, géant ?

Sa voix sort comme un grondement de terre.

— Je suivais mon frère.

Le silence retombe.

— Où est-il ?

Sm 1976 ne baisse pas la tête.

— Mort.

— Comment ?

— Debout.

La major l'observe longuement.

Puis elle replie ses mandibules contre sa tête.

— Vous allez entrer.

La méfiante se redresse sur le cou de *P12*.

— C'est probablement un piège.

La méthodique répond :

— Probabilité élevée.

La courageuse ouvre encore davantage ses minuscules mandibules.

— Alors nous mordrons le piège.

La moqueuse murmure sur mon dos :

— Excellente stratégie. Le piège sera certainement bouleversé.

La major nous adresse un signal odorant bref.

Aussitôt, le bivouac s'ouvre.

Je ne trouve pas d'autre mot.

Il s'ouvre.

Des ouvrières décrochent leurs pattes les unes des autres. Des chaînes vivantes se relâchent. Des corps pivotent. Une fente noire apparaît dans la paroi de fourmis, puis s'élargit progressivement jusqu'à devenir un passage.

Aucune terre n'est déplacée.

Aucune brindille n'est retirée.

Ce sont les murs eux-mêmes qui changent de position.

— Au centre, ordonne la major. Ne touchez pas les parois. Ne quittez pas l'odeur de l'escorte. Ne tentez pas de mémoriser la route.

La moqueuse chuchote :

— Trop tard. Je mémorise déjà que je déteste tout.

— Silence, ordonne *P12*.

Elle tourne la tête vers nous.

— Formation serrée. Je passe devant. *Oc-1273* derrière moi. *Sm 1976* ferme la marche. Minimales, aucun déplacement sans autorisation.

La méthodique approuve aussitôt.

— Ordre clair. Répartition maintenue.

La major observe *Sm 1976*.

— Le géant baisse la tête.

— Je ne baisse pas la tête, répond-il.

Trois soldates ouvrent leurs mandibules.

P12 ne hausse pas la voix.

— Tu la baisses.

Il la regarde.

Puis il abaisse lentement son énorme capsule crânienne.

— Seulement pour passer.

— Cela suffira, dit la major.

Nous entrons.

La lumière de la jungle disparaît derrière moi.

La première sensation est la chaleur.

Une chaleur vivante, humide, chargée de respirations minuscules. Elle ne ressemble pas à celle de notre fourmilière. Chez nous, la terre absorbe les bruits et maintient une fraîcheur profonde autour des jardins de champignons. Ici, aucune paroi minérale ne nous protège.

La paroi respire.

Des milliers d'abdomens se soulèvent et s'abaissent. Des pattes munies de crochets s'agrippent à d'autres pattes. Des mandibules tiennent des tibias sans les blesser. Les ouvrières forment des chaînes, les chaînes deviennent des nappes, les nappes deviennent une enveloppe épaisse.

Je distingue plusieurs couches de corps superposés.

La coque extérieure du bivouac est compacte, dense, plus épaisse que la longueur d'une major. À mesure que nous avançons, elle devient moins serrée. Des espaces apparaissent entre les grappes d'ouvrières. Des vides irréguliers s'ouvrent comme des chambres.

Une architecture sans pierre.

Une construction qui peut mordre.

Je pose une patte avec prudence.

Le sol frémit.

— Le sol a bougé ! souffle l'excitée.

— Le sol est vivant, répond la paisible.

— C'est pire !

La joyeuse sort lentement de sa cachette.

— C'est une maison faite d'amies.

La méfiante répond depuis *P12* :

— D'ennemies.

— Pour elles, ce sont des amies.

— Pour nous, ce sont des ennemies.

La moqueuse relève les antennes.

— C'est donc une maison faite d'amies ennemies. Tout devient beaucoup plus clair.

Nous passons entre deux piliers.

Ils ne sont pas faits de bois.

Des centaines d'ouvrières s'y agrippent verticalement, corps contre corps, et supportent les couches suspendues au-dessus de nous. Certaines portent plusieurs fois leur propre masse. D'autres se détachent lorsqu'une

remplaçante prend leur place, puis disparaissent dans le flux intérieur.

Rien n'est immobile.

Pourtant, rien ne s'effondre.

Une ouverture se referme derrière *Sm 1976*. Il tourne aussitôt la tête.

— Le chemin a disparu.

La silencieuse frappe deux fois sa cuticule.

Elle l'avait vu avant lui.

La méthodique observe les mouvements autour de nous.

— Les parois se réorganisent après notre passage. Les embranchements changent. Impossible de reconstruire une carte fiable.

La major qui nous escorte claque des mandibules.

— Vous comprenez vite.

— C'est mon travail, répond la méthodique.

— Ton travail est de te taire.

— Instruction enregistrée.

Elle se tait exactement trois respirations.

Puis elle murmure :

— Mais elle n'a pas précisé la durée.

P12 incline une antenne vers elle.

La méthodique se plaque entre ses ailes.

Nous atteignons une première chambre.

Une odeur de chair fraîche m'y frappe.

Des ouvrières reviennent des raids avec des fragments d'insectes sous le corps. Une patte de sauterelle passe au-dessus de ma tête. Plus loin, une portion de thorax de guêpe est découpée, répartie, saisie par plusieurs porteuses. La nourriture ne reste presque jamais posée. Elle circule immédiatement de mandibule en mandibule, de jabot en jabot, de corps en corps.

Des ouvrières affamées touchent celles qui reviennent.

Une goutte liquide apparaît entre leurs pièces buccales.

Elle est transmise.

Puis retransmise.

La nourriture voyage à l'intérieur de la colonie
comme une pensée odorante.

L'obsédée par la propreté gémit depuis *Sm 1976*.

— Il y a des morceaux partout.

La moqueuse répond :

— Ne regarde pas à gauche.

Elle regarde à gauche.

Une ouvrière traîne la moitié d'une araignée.

— Pourquoi m'as-tu dit ça ?

— Pour vérifier que tu obéis aussi bien que *Sm 1976*.

Le géant ne réagit pas.

Il observe les majors postées autour de la chambre.
Elles ne participent pas au transport. Leurs mandibules
seraient presque inutiles pour saisir ces morceaux. Elles
restent aux passages, tournées vers l'extérieur, entièrement
consacrées à la défense.

Sm 1976 ralentit.

— Elles ne quittent jamais leur poste ?

La major qui nous guide répond :

— Elles quittent un poste pour en prendre un autre.

— Elles ne portent pas.

— Elles protègent celles qui portent.

Il regarde les soldates.

Puis les murs.

Puis les files qui circulent sans se heurter.

Son odeur change.

Je reconnais cette concentration particulière qui le saisit avant un combat.

Mais cette fois, il ne cherche pas ce qu'il pourrait briser.

Il cherche à comprendre.

Nous repartons.

Le passage se resserre. Les fourmis qui constituent les parois décrochent certaines pattes pour laisser passer la tête de *Sm 1976*, puis se referment contre son abdomen. Il avance lentement, entouré de corps ennemis qui pourraient s'abattre sur lui au moindre signal.

La protectrice reste au creux de son cou.

— Elles touchent tes articulations.

— Je sais.

— Trois à gauche.

— Je sais.

— Deux derrière.

— Je sais.

— Une au-dessus.

Il lève les yeux.

La soldate suspendue ouvre ses mandibules.

— Je sais maintenant, ajoute-t-il.

La protectrice se plaque contre lui.

Nous débouchons dans une chambre plus claire.

La lumière ne vient pas du soleil. Elle filtre à travers quelques interstices du bivouac, déformée par les corps qui s'écartent et se rejoignent. Elle tombe en bandes mobiles sur des masses blanches.

Le couvain.

Des milliers de larves.

Elles sont rassemblées au cœur d'une vaste cavité, protégées par plusieurs couches d'ouvrières. Les plus petites

nettoient leur surface. D'autres les déplacent selon la température, les rapprochent des zones chaudes ou les éloignent des parois trop exposées. Des porteuses avancent avec des larves maintenues sous le corps, leurs longues pattes formant autour d'elles une cage mobile.

La joyeuse oublie sa peur.

— Elles sont magnifiques.

La méfiante réplique :

— Ce sont de futures ennemies.

La paisible murmure :

— Pour l'instant, elles ne sont que vivantes.

La courageuse, toujours sur *P12*, observe les gardes.

— Beaucoup de protections.

— Le couvain est la continuité de la colonie, répond la méthodique. Sa perte serait stratégiquement irréparable.

Une soldate nous barre soudain la route.

Elle touche notre guide.

Des signaux circulent.

La chambre entière réagit.

Plusieurs ouvrières emportent aussitôt les larves les plus proches. Des majors se rapprochent. Une cloison vivante se forme entre nous et le couvain.

Tout cela se produit en quelques secondes.

— Elles nous isolent, souffle la méfiante.

— Elles font bien, répond *P12*. Nous sommes étrangères.

La major de tête se tourne vers elle.

— Tu approuves qu'on te traite comme une menace ?

— Je ferais la même chose.

La soldate reste immobile.

Puis elle transmet un signal.

La cloison s'entrouvre juste assez pour nous laisser passer dans un couloir latéral.

Je remarque que *P12* observe chaque réaction, mais sans tourner la tête inutilement. Elle ne cherche pas à mémoriser les passages. Elle étudie les intentions.

La reine légionnaire ne verra pas seulement une princesse venue mendier.

Elle verra une dirigeante.

Nous avançons encore.

Je ne sais plus depuis combien de temps.

À l'intérieur, mes repères disparaissent. Il n'y a ni montée ni descente stable. Un passage qui paraît horizontal s'incline lorsque les ouvrières changent leur prise. Une chambre se rétrécit pendant que nous la traversons. Un couloir apparaît là où se trouvait une paroi quelques instants auparavant.

Le bivouac ne contient pas des salles.

Il devient les salles dont la colonie a besoin.

Partout, les corps frottent.

Les tarses s'accrochent.

Les mandibules claquent.

Les antennes se touchent.

Les odeurs se répondent.

Je sens l'alarme, la nourriture, le couvain, la chaleur, la reine, les blessures, les retours de raid, la vigilance des gardes. Les phéromones se superposent jusqu'à former une langue immense dont je ne comprends que quelques syllabes.

Je me sens minuscule.

Pas seulement par ma taille.

Par mon individualité.

Ici, chaque légionnaire semble n'être qu'un muscle
d'un seul animal colossal.

Nous sommes dans son ventre.

Et il sait que nous sommes là.

La moqueuse ne plaisante plus.

La joyeuse ne chante plus.

Même l'excitée garde le silence.

Seule la méthodique murmure parfois le nombre de
virages, avant de recommencer lorsque les passages changent
derrière nous.

Puis une odeur plus forte écrase toutes les autres.

Une odeur fertile.

Lourde.

Profonde.

Elle n'a rien à voir avec celle de notre reine, mais mon
corps la reconnaît malgré tout.

Une souveraine.

Les soldates s'arrêtent.

Devant nous, plusieurs couches de légionnaires s'écartent.

La chambre royale apparaît.

Elle est vaste, mais ses limites bougent doucement. Les murs sont constitués d'ouvrières serrées les unes contre les autres. Au plafond, des chaînes vivantes pendent comme des racines noires. Au sol, les corps forment des gradins concentriques.

Au centre se dresse une plateforme.

Une plateforme de fourmis.

Des ouvrières s'agrippent les unes aux autres pour former une élévation stable. Sur cette masse vivante repose la reine légionnaire.

Je comprends immédiatement pourquoi personne ne peut soutenir son regard sans se sentir inférieur.

Son abdomen est immense.

Long.

Gonflé par la ponte.

Il dépasse derrière elle comme une réserve de colonie, annelé, lourd, luisant sous l'humidité. Ses pattes paraissent presque trop fines pour le porter, mais des ouvrières l'entourent, la soutiennent et nettoient constamment sa

cuticule. Sa tête est moins démesurée que celle des majors, pourtant sa présence domine toute la salle.

Elle se trouve au-dessus de nous.

Pas parce que son corps est le plus haut.

Parce que toute la colonie la soulève.

Autour d'elle se tiennent ses ministres.

Ce sont aussi ses gardes du corps.

Des majors aux capsules crâniennes énormes, plus sombres que les autres, disposées en demi-cercle. Deux surveillent les entrées. Deux restent près de son abdomen. Une autre se tient juste devant elle, crocs ouverts, prête à recevoir dans sa propre tête tout ce qui tenterait d'atteindre la reine.

Nous sommes arrêtés à plusieurs longueurs de la plateforme.

La reine nous toise.

Ses antennes avancent lentement.

Une ouvrière vient toucher celles de notre guide, recueille les informations, puis remonte jusqu'à la souveraine. Les contacts se succèdent. Notre histoire passe d'un corps à l'autre sans qu'aucun mot ne soit prononcé.

La reine finit par parler.

Sa voix est grave, râpeuse.

— Une princesse coupeuse de feuilles. Une ouvrière qui connaît *Efficace 47002*. Un soldat trop grand pour les galeries de son propre peuple. Dix parasites nettoyeurs.

L'obsédée par la propreté se redresse.

— Nous ne sommes pas des parasites.

La moqueuse lui souffle :

— Ce n'est peut-être pas le moment de défendre notre réputation professionnelle.

La reine incline la tête.

— La petite a parlé.

P12 intervient aussitôt.

— Elle ne représente aucune menace.

— Alors pourquoi la défends-tu si vite ?

— Parce qu'elle voyage sous ma responsabilité.

Le regard de la reine se fixe sur elle.

— Tu portes encore l'odeur d'une princesse, mais aucune escorte royale ne t'accompagne. Aucun cortège. Aucune ouvrière nourricière. Aucun champignon. Aucune colonne de ton peuple. Tu n'es pas venue au nom de ta reine.

— Non.

— Tu as déserté.

— J'ai quitté la colonie avec son autorisation.

— L'autorisation de partir n'est pas une mission.

— Je n'ai jamais prétendu être en mission.

Une des ministres avance d'un pas.

— Tu admetts donc ne représenter que toi-même.

P12 redresse ses antennes.

— Je représente celles qui ont choisi de me suivre.

La ministre écarte ses mandibules.

— Il n'en reste pas beaucoup.

L'odeur de *Sm 1976* devient brutale.

Le sol grince sous une de ses pattes.

P12 ne se retourne pas.

— Reste calme.

Un seul ordre.

Il reste calme.

La reine observe l'échange.

— Où est le deuxième géant ? demande-t-elle.

Sm 1976 répond lui-même.

— Mort dans la jungle.

— Pourquoi ?

— Il a tenu une ligne.

— Pour une princesse ?

— Pour tout le groupe.

— Était-ce son ordre ?

— C'était son choix.

La reine rapproche ses antennes.

— Et tu l'as abandonné.

Le corps de *Sm 1976* se tend si violemment que les minimes agrippées à lui manquent de tomber.

— Il nous a ordonné d'avancer.

— Les morts donnent souvent des ordres commodes aux survivants.

Il fait un pas.

Toutes les gardes royales ouvrent leurs mandibules.

Les murs eux-mêmes se resserrent.

Des centaines de légionnaires apparaissent dans les interstices.

P12 se place devant *Sm 1976*.

Une nouvelle fois, son corps paraît dérisoire devant le sien.

— Elle veut savoir si ta force possède une limite, dit-elle.

— Ma force a une limite.

— Laquelle ?

Il fixe la reine.

— L'ordre que j'ai accepté de suivre.

— Alors suis-le.

Il recule.

La reine ne sourit pas.

Mais son odeur perd une pointe d'agressivité.

— Parle, princesse. Pourquoi as-tu pénétré dans mon bivouac ?

P12 avance d'une longueur.

— Nous recherchons le territoire des papillons-feuilles.

Un frémissement traverse la chambre.

Les ouvrières des murs ne changent presque pas de position, mais les antennes se soulèvent partout autour de nous.

— Pourquoi ? demande la reine.

— Pour trouver le liquide rosâtre et pailleté sous sa forme pure.

— Pourquoi ?

P12 marque un silence.

Je sais qu'elle pourrait parler de stratégie.

De fondation.

De nouvelle colonie.

De connaissance.

Mais elle choisit de ne pas embellir notre désir.

— Parce que nous voulons devenir des papillons.

Un claquement moqueur éclate parmi les ministres.

Une garde fait vibrer ses mandibules.

— Des coupeuses qui refusent de couper.

Une autre ajoute :

— Des ouvrières qui refusent d'œuvrer.

La joyeuse murmure contre moi :

— Des nettoyeuses qui continueront de nettoyer, quand même.

L'obsédée par la propreté répond depuis *Sm 1976*:

— Évidemment.

La reine lève une antenne.

Le silence revient.

— Tu as abandonné ton peuple pour suivre ton désir.

— Oui, répond *P12*.

— Et tu appelles cela la liberté.

— J'appelle liberté le fait d'assumer moi-même la route que je choisis.

— Même si cette route tue celles qui te suivent ?

La question frappe.

Je pense immédiatement à *Sm 1975*.

À sa tête levée.

À son sourire.

À la feuille qui tombe entre nous.

P12 ne fuit pas la question.

— Je ne peux pas promettre que personne ne mourra. Je peux promettre de ne pas gaspiller une vie pour satisfaire mon orgueil.

— Pourtant, un soldat est déjà mort.

— Il est mort pour nous sauver. Je porte cette dette.

La courageuse tremble sur son cou.

La reine tourne ses antennes vers moi.

— Et toi, ouvrière *Oc-1273*. Comment as-tu rencontré mon ouvrière ?

Sa manière de dire *mon ouvrière* me confirme que *Efficace 47002* appartient bien à cette colonie.

Je m'avance.

Mes pattes ne veulent pas.

Je les force.

— Une substance inconnue était remontée de la nappe souterraine jusqu'au dernier niveau de notre fourmilière. La zone avait été isolée. Je voulais comprendre.

— Ta reine t’a envoyée ?

— Non.

— Tu as désobéi.

— Oui.

Un léger murmure parcourt les ministres.

La reine poursuit :

— Comment as-tu franchi les gardes ?

Je baisse les antennes.

— Je me suis recouverte de terre humide. Je l’ai laissée sécher sur mon corps pour agrandir ma silhouette. J’ai imité leur démarche et profité d’un moment où elles discutaient.

Une ministre claque brutalement ses mandibules.

— Les défenses des coupeuses sont donc aussi mauvaises que nous le pensions.

Je serre les miennes.

— Elles ne le sont pas. J’ai eu de la chance.

— La chance est le nom que donnent les imprudentes aux failles qu’elles exploitent, répond la reine.

Je ne trouve rien à dire.

Elle m'ordonne de poursuivre d'un mouvement d'antenne.

— Je suis entrée dans la prison. *Efficace 47002* a compris que je n'étais pas une garde. Elle a senti sur moi l'odeur des feuilles et celle de la lassitude. Elle m'a expliqué son classement, sa mission d'espionnage et ce qu'elle savait du liquide.

— Tout ?

La question traverse mon corps.

Je sens les deux excroissances sous la terre noire.

Je revois son mouvement.

Sa honte.

Son *presque*.

— Tout ce qu'elle a accepté de me dire.

La reine penche la tête.

— Ce n'est pas la même réponse.

— C'est la seule que je possède.

Ses antennes restent dirigées vers moi.

Autour de son abdomen, les ouvrières poursuivent leur nettoyage. L'une nourrit la reine par échange buccal.

Une autre retire une particule coincée entre deux segments.
La souveraine ne me quitte pas.

— Qu'a-t-elle dit sur le territoire ?

— Qu'il se trouvait dans une zone excentrée de *La Vallée De La Gloire*. Que les papillons-feuilles y vivaient libres, au milieu de fleurs, de fruits et de nectars. Que le liquide pur transformait n'importe quel insecte.

— Et tu l'as crue.

— Oui.

— Pourquoi ?

Mes pensées frappent l'intérieur de ma tête.

Parce que j'ai vu les débuts d'ailes.

Je ne dis rien.

— Son récit correspondait au liquide apparu chez nous, réponds-je. À son odeur. À sa couleur. À sa texture. Elle connaissait des détails trop précis pour les inventer.

— Ce n'est pas une preuve.

— C'était suffisant pour partir.

La ministre située devant la reine avance.

— Elle cache quelque chose.

Mes pattes se raidissent.

— Je sens sa peur, poursuit-elle.

La moqueuse murmure :

— Nous sommes dans le ventre d'une colonie ennemie. Cela explique peut-être une partie de la peur.

La major tourne la tête vers elle.

La moqueuse disparaît aussitôt sous le bord de mon abdomen.

La reine lève une antenne.

— Laisse-la. La peur n'est pas toujours l'odeur du mensonge. Parfois, elle est simplement celle de l'intelligence.

Je ne sais pas si elle vient de me protéger ou de m'insulter.

Peut-être les deux.

La reine se redresse légèrement. Les ouvrières sous son corps ajustent immédiatement leur posture, élevant davantage la plateforme vivante.

— Vous avez quitté votre colonie, dit-elle. Vous n'appartenez plus réellement à mes ennemies, mais vous ne m'appartenez pas davantage. Vous êtes des corps sans piste, guidés par un désir.

— Nous avons une piste, répond *P12*.

— Une légende.

— Une direction.

— Une faim.

— Appelez-la comme vous le désirez. Elle nous a menées jusqu'ici.

La reine observe longuement la princesse.

Puis ses mandibules s'entrouvrent.

— J'aime celles qui savent répondre sans oublier qu'elles peuvent mourir.

Une ministre se tourne vers elle.

— Majesté...

— Elles ont abandonné le champignon de nos ennemies. Elles ont retiré à cette colonie une princesse, deux super-majors, une coupeuse et dix nettoyeuses. Même réduites par la jungle, elles ont déjà affaibli celles qui nous combattent.

Sm 1976 gronde :

— Mon frère n'a affaibli personne.

La salle se fige.

— Il est mort loin de votre guerre, poursuit-il. Ne le compte pas comme une victoire.

Une garde se rapproche.

La reine ne donne pas l'ordre d'attaquer.

— Tu protèges même le sens de sa mort.

— Oui.

— Bien.

Elle tourne de nouveau son attention vers *P12*.

— Je vous accorde la grâce.

Un frisson traverse mon corps.

La joyeuse sort la tête.

L'excitée inspire enfin.

La paisible relâche ses pattes contre mon thorax.

La reine poursuit :

— Et je vais vous donner les informations que nous possédons.

La chambre change.

Je le sens avant même qu'elle prononce le nom. Des signaux chimiques se répandent depuis la plateforme. Les

ouvrières les absorbent, les transmettent. Toute la colonie comprend qu'un sujet interdit vient d'être ouvert.

La souveraine parle plus lentement.

— Le territoire des papillons-feuilles existe.

Mon cœur dorsal frappe.

Une pulsation.

Puis une autre.

La voix d'*Efficace 47002* revient dans ma mémoire.

Les histoires qui durent longtemps survivent parfois parce qu'elles ont des racines.

— Le liquide rosâtre et pailleté existe également, continue la reine. Nous ne l'appelons pas ainsi.

Ses ministres baissent légèrement les antennes.

— Nous l'appelons *La Friandise Suprême*.

Le nom me traverse comme une odeur sucrée.

La Friandise Suprême.

Il donne à la substance une réalité plus dense.

Ce n'est plus seulement une flaque apparue sous notre colonie.

Ce n'est plus une rumeur.

Ce n'est plus un rêve.

Elle possède un nom chez nos ennemies.

Une histoire.

Une convoitise.

— Sous sa forme pure, reprend la reine, *La Friandise Suprême* transforme réellement les insectes qui la consomment. Pas en imitation. Pas en créatures malades portant des morceaux d'ailes inutiles. En papillons véritables.

Je manque de vaciller.

La joyeuse laisse échapper un cri.

— Je le savais !

La méfiante répond aussitôt :

— Tu ne savais rien.

— Je l'espérais très fortement.

— Ce n'est pas savoir.

— Cela y ressemblait de l'intérieur.

La méthodique intervient :

— Confirmation obtenue par une deuxième source indépendante.

— Une reine ennemie, précise la méfiante.

— Source indépendante et ennemie.

La reine nous laisse parler quelques instants.

Peut-être veut-elle observer l'effet de ses paroles.

Elle le voit sur chacun de nous.

Sur les ailes serrées de *P12*.

Sur mes antennes tendues.

Sur les minimales qui oublient la peur.

Même sur *Sm 1976*, dont le chagrin semble reculer derrière l'image d'un ciel où son frère aurait dû voler.

— Seulement sous sa forme pure, répète la reine. Ce qui s'échappe du territoire, se mélange à l'eau, traverse la terre et atteint les nappes souterraines n'est qu'un résidu. Une trace affaiblie. Une promesse presque morte.

Une trace diluée.

Efficace 47002 en a goûté.

Je revois ses deux excroissances.

Je comprends que la reine connaît peut-être les effets du liquide dilué sans savoir que son ouvrière en porte la preuve.

Ou peut-être le sait-elle.

Son visage ne me livre rien.

— Où se trouve le territoire ? demande *P12*.

La reine replie lentement ses antennes.

— Au centre de *La Vallée De La Haine*.

Le nom suffit à refroidir la chambre.

Je connais cette vallée par les récits qui traversent parfois notre colonie. Au-delà de la jungle humide, au-delà des sols noirs, des racines et des rivières, la végétation s'arrête. La terre devient sèche. Le soleil frappe sans feuilles pour l'arrêter.

Un désert immense.

Un lieu où la chaleur tue les petites fourmis avant même que la faim n'achève les grandes.

— Le centre exact ? demande *P12*.

— Inconnu.

— Une direction ?

— Vers l'intérieur.

— Des repères ?

— Ils disparaissent.

— Des pistes odorantes ?

— Le vent les efface.

— Des survivantes ayant atteint le territoire ?

La reine marque une pause.

— Aucune qui nous ait donné un chemin utilisable.

Mon esprit revient encore à la prison.

À la petite légionnaire.

À sa voix.

Tu y es allée ?

Presque.

Elle sait.

Cette certitude s'enfonce en moi.

Efficace 47002 sait où chercher.

Peut-être n'a-t-elle pas atteint le cœur du territoire.
Peut-être n'a-t-elle touché qu'une rivière diluée. Mais elle a

vu quelque chose. Elle s'est approchée assez près pour commencer à changer.

Je pourrais parler.

Je pourrais dire à la reine que son ouvrière porte deux débuts d'ailes.

Je pourrais lui expliquer que *Efficace 47002* a couvert son thorax pour les cacher.

La reine enverrait peut-être une mission pour la libérer.

Ou elle lancerait une armée contre notre colonie.

Ou elle sacrifierait des milliers de légionnaires pour trouver le territoire avant nous.

Je garde les mandibules fermées.

Une lourdeur se forme dans mon abdomen.

Elle vient de nous épargner.

Et je lui cache une information.

Une autre pensée étouffe la première.

Je n'ai pas quitté ma colonie pour remettre ma liberté entre les pattes d'une nouvelle reine.

La souveraine observe mon silence, mais ne l'interroge pas.

— Personne n'a jamais trouvé ce territoire ? demande la courageuse depuis *P12*.

Une ministre ouvre ses mandibules.

— Personne de vivant.

La courageuse se dresse.

— Alors nous serons les premières.

La méfiante soupire.

— C'est exactement le genre de phrase que disent celles dont on retrouve seulement une patte.

— Une patte courageuse.

— Une patte morte.

La reine émet un claquement bref.

Ses ministres se taisent.

— Vous pouvez partir, annonce-t-elle.

Le soulagement n'a pas le temps de s'installer.

— Mais vous ne partirez pas toutes.

Les gardes se déploient.

Deux bloquent l'entrée.

Trois autres descendent de la plateforme.

Sm 1976 abaisse immédiatement ses mandibules.

P12 avance.

— Vous nous avez accordé la grâce.

— Je vous accorde la vie et le départ. Je ne vous ai pas promis que chaque corps ressortirait de mon bivouac.

— Vous nous avez fait entrer.

— Et vous avez vu.

La reine désigne la chambre d'un mouvement d'antenne.

— Vous avez traversé notre coque. Vous avez vu la disposition de nos gardes, les passages de distribution, le couvain, les changements de parois et la chambre royale. Même si vous prétendez ne pas avoir mémorisé la route, vos corps ont enregistré des odeurs. Si vous faisiez demi-tour, certaines de ces informations pourraient atteindre votre ancienne reine.

— Nous ne retournerons pas à la colonie, dit *P12*.

— Les désirs changent quand la soif commence.

— Que voulez-vous ?

La reine tourne ses antennes vers *Sm 1976*.

— Un gage.

Toutes les minimales présentes sur lui se crispent.

La protectrice ouvre ses mandibules.

La silencieuse avance jusqu'à son thorax.

L'obsédée par la propreté murmure :

— Je savais que cette visite finirait mal.

La reine poursuit :

— Le géant restera ici.

— Non, répond *P12*.

Le mot claque.

Les ministres réagissent aussitôt.

La souveraine, elle, reste immobile.

— Ce n'était pas une question.

— Il fait partie de mon groupe.

— Il fera partie de mon assurance.

— Prenez-moi.

Je tourne la tête vers la princesse.

Même *Sm 1976* la regarde.

— Tu es celle qui sait guider, répond la reine. Et ta présence ici ne garantirait rien. L'ouvrière connaît *Efficace 47002*. Elle doit repartir si elle veut atteindre le territoire. Et comme elle, les nettoyeuses n'ont aucune valeur militaire. Lui en possède une.

Les mandibules de *Sm 1976* frottent lentement l'une contre l'autre.

— J'accepte.

P12 se retourne vers lui.

— Non.

— J'accepte, répète-t-il.

— Tu n'as pas à décider sous la menace.

— Je décide parce que la menace est claire.

Il s'avance jusqu'à se placer à côté d'elle.

Sa tête dépasse largement les gardes qui l'entourent.

— Elles veulent un corps. Elles prennent le mien. Vous continuez.

— Nous pouvons négocier.

— Tu as déjà négocié nos vies.

— Et je négocierai la tienne.

— Mon frère a tenu la ligne pour que nous avancions. Je peux tenir celle-ci.

La douleur traverse son odeur, mais quelque chose d'autre s'y mêle.

Une attention presque admirative.

Il regarde les parois.

Les piliers de fourmis.

Les majors immobiles.

Les files parfaitement séparées.

Les ouvertures qui naissent et disparaissent.

— Depuis que nous sommes entrés, poursuit-il, je n'ai vu aucun corps inutile. Chaque soldate connaît son angle. Chaque passage peut devenir un piège. Chaque mur peut s'ouvrir pour une attaque ou se refermer pour protéger le couvain.

La ministre placée devant la reine relève les antennes.

Sm 1976 continue :

— Elles construisent une forteresse sans pierre.

— Tu es impressionné, constate la reine.

— Oui.

Le mot ne lui coûte rien.

Il ne cherche pas à flatter.

Il affirme.

— Mon frère est mort en devenant un mur, dit-il. Ici, les murs sont faits de soldats vivants.

Le silence devient profond.

Je revois *Sm 1975* au milieu des assaillants.

Je suis devenu le mur.

La phrase revient avec une telle force que mes pattes tremblent.

Sm 1976 avance encore.

Les gardes approchent leurs mandibules, mais il ne les regarde pas.

Il regarde la reine.

— Je ne veux pas rester ici comme une proie attachée. Je veux apprendre.

P12 dresse les antennes.

— Apprendre quoi ?

— Leurs arts guerriers. Leur discipline. Leur façon de transformer chaque corps en défense, chaque passage en arme, chaque groupe en une seule force.

— Tu parles d'intégrer leur colonie.

— Oui.

La protectrice se tourne vers lui.

— Définitivement ?

— Oui.

P12 reste immobile.

— *Sm 1976*, regarde-moi.

Il abaisse sa tête jusqu'à elle.

— Tu peux rester comme otage et repartir plus tard.

— Pour aller où ?

— Avec nous.

— Mon frère n'y est plus.

— Nous, si.

Il ne répond pas immédiatement.

Sa respiration soulève lentement son thorax.

— Je vous ai protégées parce que nous avions une route, dit-il. Maintenant, je vois une autre route.

— Celle de nos ennemies.

— Celle d'une armée.

— Elles attaquent notre peuple.

— Ce n'est plus mon peuple.

La phrase me frappe plus fort que je ne l'aurais cru.

Ce n'est plus mon peuple.

Je voulais quitter la colonie.

Je voulais ne plus couper.

Ne plus porter.

Ne plus suivre les pistes.

Mais entendre ces mots prononcés devant une reine ennemie ouvre un vide sous mes pattes.

Est-ce encore mon peuple ?

Et si oui, pourquoi suis-je ici ?

P12 ne cède pas.

— Tu ne choisis pas seulement un poste militaire. Tu choisis une reine. Une odeur. Une colonie qui pourra un jour combattre celle où tu es né.

— Je sais.

— Tu ne pourras peut-être jamais revenir.

— Je sais.

— Elles utiliseront ta force.

— C'est à cela qu'elle sert.

— Elles te donneront des ordres.

— J'ai toujours reçu des ordres.

— Et ta liberté ?

Il relève légèrement la tête.

— Je ne cherchais pas la même liberté que toi.

Cette réponse arrête P12.

Il poursuit :

— *Sm 1975* voulait devenir un héros. Moi, je voulais être utile à la force militaire. Il n'est plus là. Ici, je peux devenir quelque chose qu'il aurait respecté.

La reine descend lentement de son élévation.

Les ouvrières se déplacent sous elle, soutenant son abdomen, créant devant ses pattes une pente vivante. Elle s'approche jusqu'au bord de la plateforme.

— Incline-toi, ordonne-t-elle.

Sm 1976 la regarde.

Autour de lui, des centaines de légionnaires se préparent.

Il pourrait refuser.

Il pourrait charger.

Il pourrait transformer cette chambre en massacre.

Il plie ses pattes.

Lentement.

Sa tête massive descend.

Ses mandibules touchent presque le sol vivant.

La reine pose une antenne sur son front.

Une onde odorante se répand dans la chambre.

Les légionnaires la transmettent aussitôt. Je sens la nouvelle courir dans les murs, franchir les passages, atteindre les zones que nous avons traversées.

Un soldat ennemi se soumet à la reine.

La souveraine se redresse.

Son odeur devient plus large, presque triomphante.

— Regardez, dit-elle à ses ministres. Une seule traversée de mon bivouac suffit pour qu'un super-major de nos ennemies reconnaisse la supériorité de notre organisation.

Une ministre claque des mandibules en approbation.

Une autre reste méfiante.

— Il n'est qu'un seul soldat.

— Un seul soldat qui valait davantage que toutes les petites coupeuses entrées avec lui.

Je ressens une pointe d'irritation.

La reine poursuit, plus fort, afin que la chambre entière l'entende :

— Il est la preuve qu'une force bien ordonnée attire même celles qui venaient d'abord comme ennemies.

Les signaux se répandent.

La colonie les absorbe.

La reine utilise déjà *Sm 1976* comme une victoire politique.

Lui ne semble pas s'en préoccuper.

Il regarde les gardes.

Leurs positions.

Leurs mandibules.

Leurs appuis.

Il apprend déjà.

— Tu serviras, déclare la reine. Tu observeras d'abord. Tu apprendras nos odeurs, nos signaux et notre discipline. Tu ne commanderas personne avant d'avoir prouvé que ta force obéit à autre chose qu'à elle-même.

— D'accord.

— Tu défendras le bivouac.

— Oui.

— Tu participeras aux raids lorsque mes ministres te jugeront prêt.

— Oui.

— Tu ne transmettras aucune information à ton ancienne colonie.

— Oui.

— Tu ne quitteras pas cette colonie sans mon autorisation.

Il marque une respiration.

— Oui.

La reine relève ses antennes.

— Alors tu n'es plus mon otage.

Elle touche de nouveau son front.

— Tu es mon soldat.

Une vibration collective traverse le bivouac.

Des milliers de mandibules claquent une seule fois.

Le bruit me traverse jusque dans les articulations.

Sm 1976 se redresse.

Il paraît toujours immense.

Mais il n'est plus derrière nous.

Il se tient devant la reine légionnaire.

De l'autre côté.

La protectrice s'accroche plus fort à son cou.

— Je reste avec toi, dit-elle.

Il tourne légèrement la tête.

— Non.

— Mon poste est ici.

— Ton groupe continue.

— Je protège.

— Alors protège celles qui n'ont plus de super-major.

La petite minime tremble.

— Tu es seul.

— Plus maintenant.

Il regarde les légionnaires autour de lui.

La protectrice hésite.

Puis elle descend lentement de son cou jusqu'à sa patte. Elle touche sa cuticule avec ses antennes avant de sauter au sol.

La silencieuse descend à son tour.

Elle ne prononce rien.

Elle s'arrête devant une patte de *Sm 1976*, lève la tête et frappe une seule fois le sol avec son abdomen.

Il incline légèrement les antennes.

Cela suffit.

L'obsédée par la propreté reste la dernière.

Elle inspecte la patte du géant.

— Tu as encore de la boue ici.

— Laisse.

— Hors de question.

Elle gratte rapidement la trace, retire un fragment sec, puis examine son travail.

— Voilà.

Elle descend.

— Tu peux changer de colonie. Pas partir sale.

La moqueuse laisse échapper un petit bruit étranglé qui ressemble à un rire et à un sanglot en même temps.

P12 s'approche de Sm 1976.

Elle reste quelques instants sans parler.

Puis elle tend ses antennes jusqu'à son thorax.

— C'est ton choix.

— Oui.

— Je ne l'approuve pas.

— Je sais.

— Mais je le respecte.

— Je sais.

— Ne leur donne pas ta force sans garder ton jugement.

— Je suis un soldat, pas un mur inerte.

La moqueuse murmure :

— C'est discutable.

Sm 1976 tourne la tête vers moi.

Je m'approche à mon tour.

Je ne sais pas quoi dire.

Merci paraît trop petit.

Alors je parle de la seule chose qui nous a conduits jusqu'ici.

— Nous trouverons les ailes.

— Trouvez-les.

— Nous reviendrons peut-être te montrer.

Il regarde la reine.

Puis le bivouac.

— Ne revenez pas par cette entrée.

La major qui nous avait escortés claque des mandibules.

— Il apprend vite.

Sm 1976 se penche vers moi.

— Ne gaspille pas la mort de mon frère.

La phrase entre directement dans mon thorax.

— Je ne la gaspillerai pas.

— Deviens ce que nous sommes venus chercher.

— Toi aussi.

Il redresse sa tête.

— Je viens de le trouver.

La protectrice détourne les antennes.

La joyeuse ne trouve rien à dire.

Même l'excitée reste immobile.

La reine ordonne le transfert des minimes.

Nous nous réorganisons de nouveau.

Sur *P12*, la méthodique retrouve sa place entre les ailes. La méfiante s'installe près de son cou. La courageuse prend position sur son thorax. La protectrice la rejoint du côté opposé, encore bouleversée d'avoir quitté *Sm 1976*. La silencieuse grimpe sur l'abdomen de la princesse et se tourne immédiatement vers les mouvements de la chambre.

Cinq minimas sur *P12*.

Sur moi restent la joyeuse, l'excitée, la paisible et la moqueuse. L'obsédée par la propreté grimpe sur ma patte, examine une tache, puis s'installe sur mon thorax en soupirant.

— Il y a énormément de travail.

— Nous avons quitté la colonie pour ne plus travailler, dis-je.

— Certaines erreurs doivent être corrigées.

Cinq minimas sur moi.

C'est tout ce qu'il reste de notre groupe.

Une princesse.

Une coupeuse.

Dix nettoyeuses.

Je regarde *Sm 1976* rejoindre les gardes.

Son corps dépasse toutes les légionnaires. Pourtant, lorsqu'elles se placent autour de lui et lui transmettent leurs premiers signaux, il semble déjà absorbé par leur organisation.

La force brute a trouvé une nouvelle ligne.

La reine remonte sur sa plateforme vivante.

— Approchez, ordonne-t-elle à *P12* et à moi.

Nous avançons.

Les minimex se taisent.

— Je vais vous donner la meilleure direction que je possède, dit-elle. Cela ne signifie pas qu'elle vous sauvera.

— Parlez, répond *P12*.

— À l'aube, vous quitterez le bivouac par le passage du sud. Vous suivrez notre ancienne piste de raid jusqu'à une racine de ceiba fendue en trois. Là, vous abandonnerez notre odeur. Si vous la suivez davantage, vous rejoindrez nos chasseuses, et elles ne vous reconnaîtront pas comme des invitées.

— Ensuite ?

— Le sol descendra. La terre noire deviendra brune, puis rouge. Les fougères se raréfieront. Lorsque les dernières

grandes feuilles disparaîtront, vous atteindrez la frontière de
La Vallée De La Haine.

— Et pour trouver le centre ?

La reine incline sa tête.

— Le désert ne donne aucune piste à celles qui le regardent
seulement avec leurs yeux.

— Nous suivrons les odeurs.

— La chaleur les brise.

— Les reliefs.

— Le vent déplace le sable.

— Le soleil.

— Il tue celles qui l'observent trop longtemps.

P12 ne montre aucune impatience.

— Il existe donc autre chose.

— Oui.

La reine rapproche ses antennes.

— La nourriture.

La joyeuse relève la tête.

— La nourriture ?

La reine la regarde.

— Dans un lieu où rien ne pousse, toute nourriture est une piste.

Elle marque une pause.

— Ne cherchez pas d'abord les papillons. Ne cherchez pas d'abord les fleurs. Cherchez ce qui nourrit celles qui ne devraient pas pouvoir vivre au milieu du désert.

La méthodique murmure :

— Une source d'approvisionnement.

— Ne suivez pas les bouches, poursuit la reine. Suivez les charges. Ne vous demandez pas seulement qui mange. Demandez-vous d'où vient ce qui est mangé.

La méfiante se redresse.

— Cela peut mener à un piège.

— Toutes les pistes importantes mènent d'abord à un piège.

La moqueuse murmure :

— Voilà qui est très encourageant.

La reine continue :

— Là où vous trouverez de l'abondance au milieu de la stérilité, cherchez la veine qui l'alimente. Toute nourriture possède une origine. Toute abondance possède un passage. Et tout passage qui s'enfonce assez profondément finit par se rapprocher du centre.

P12 réfléchit.

— Suivre la nourriture à contre-courant.

— Peut-être.

— Vous n'en savez pas davantage ?

— J'en sais assez pour ne pas y aller.

La réponse tombe brutalement.

La reine déploie ses antennes au-dessus de nous.

— *La Vallée De La Haine* filtre les aventurières.

— Comment ? demande la courageuse.

— Par la chaleur. Par la faim. Par la soif. Par la peur. Mais surtout par leurs propres désirs.

Je sens quelque chose se contracter en moi.

— Le désert ne se contente pas de tuer les faibles, poursuit-elle. Il sépare celles qui prétendent vouloir la même chose. Il montre à chacune une route adaptée à ce qu'elle désire vraiment. Certaines oublient le territoire dès qu'elles

trouvent de la nourriture. D'autres abandonnent leurs compagnes pour une ombre. D'autres préfèrent régner sur quelques insectes perdus plutôt que poursuivre leur quête.

Ses antennes se tournent vers *P12*.

— Les dirigeantes y trouvent des peuples à commander.

Puis vers moi.

— Les ouvrières fatiguées y trouvent des promesses de repos.

Ma cuticule se hérisse.

Puis vers les minimes.

— Les petites y trouvent de grands corps auxquels s'accrocher.

La protectrice serre la cuticule de *P12*.

La reine conclut :

— Le désert ne demande pas seulement jusqu'où vous pouvez marcher. Il demande ce que vous êtes prêtes à abandonner pour obtenir ce que vous prétendez chercher.

Un silence lourd remplit la chambre.

— Quelle est notre chance d'atteindre le centre ? Je demande.

La souveraine ne cherche pas à adoucir sa réponse.

— Faible.

— De trouver le territoire ?

— Plus faible encore.

— De revenir ?

— Presque inexistante.

L'excitée se met à trembler.

— Faible, plus faible, inexistante. Je n'aime pas la progression.

La paisible pose une antenne contre elle.

— Nous ne sommes pas encore dans le désert.

— C'est justement pour cela que j'aimerais rester.

La joyeuse se redresse.

— Mais le territoire existe.

— Oui, répond la reine.

— Et les ailes aussi.

— Oui.

La minime frémit de bonheur.

— Alors la chance n'est pas nulle.

La méfiante souffle :

— C'est une manière dangereuse de comprendre les probabilités.

P12 regarde la reine.

— Nous traverserons.

— Beaucoup ont prononcé cette phrase.

— Je ne parle pas pour beaucoup.

La reine l'observe.

— Tu possèdes l'art du commandement.

— Je possède un groupe réduit qu'il faut maintenir vivant.

— C'est ainsi que commence le commandement.

P12 incline légèrement la tête.

Pas en soumission.

En reconnaissance.

La reine donne un signal à ses gardes.

— Vous passerez la nuit dans le bivouac. Vous partirez lorsque la lumière atteindra la coque orientale. D'ici là, aucune de vous ne se déplacera sans escorte.

La moqueuse murmure :

— Une nuit dans une maison carnivore. Mon rêve se réalise.

— Tu rêves de cela ? demande la joyeuse.

— Non.

Deux ouvrières viennent nous chercher.

Avant de quitter la chambre, je me retourne.

Sm 1976 se tient maintenant au milieu de quatre majors. Elles lui montrent différentes positions autour d'un passage étroit. L'une ouvre ses mandibules. Une autre lui indique un angle avec ses antennes.

Il reproduit leur posture.

Maladroitement.

Sa tête est trop lourde.

Son corps trop massif.

Il recommence.

Cette fois, la major ne corrige rien.

Je comprends que nous l'avons déjà perdu.

Pas à cause de la reine.

Parce qu'il a choisi d'être trouvé par une autre colonie.

Nous nous éloignons.

Les murs se referment entre nous.

La chambre royale disparaît.

Puis *Sm 1976* disparaît aussi.

Nous retraversons une partie du bivouac, mais pas par le même chemin. La colonie s'est transformée. Une chambre du couvain occupe maintenant l'emplacement où je me souviens avoir vu un pilier. Une file de porteuses traverse une ouverture qui n'existait pas auparavant. Plusieurs ouvrières ont quitté la coque intérieure et d'autres prennent leur place.

Notre escorte nous conduit jusqu'à une cavité située entre deux couches de la structure.

Elle est presque ronde.

Une chambre entièrement formée par des légionnaires.

Des corps composent le sol, les murs et le plafond. La densité est moins forte qu'à l'extérieur. De petits espaces permettent à l'air humide de circuler. Des ouvrières s'agrippent les unes aux autres en longues chaînes souples.

— Vous restez ici, dit notre garde.

La moqueuse regarde autour d'elle.

— Où commence exactement l'espace de sommeil ?

— Partout.

— Et les murs ?

— Partout.

— Et les ennemies ?

La major ouvre ses mandibules.

— Partout.

Elle repart.

L'ouverture se referme derrière elle.

Nous sommes seules.

Enfin, seules au milieu de plusieurs centaines de corps ennemis.

La joyeuse descend de mon thorax et touche prudemment une ouvrière constituant le sol.

L'ouvrière remue une antenne.

La joyeuse remonte immédiatement sur moi.

— L'espace de sommeil m'a répondu.

— Ne touche plus rien, ordonne *P12*.

La méthodique inspecte la chambre.

— Une seule ouverture visible. Trois zones de ventilation. Paroi extérieure plus dense sur la droite. Nombre d'ouvrières directement accessibles...

— Ne les compte pas, coupe *P12*.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles nous ont demandé de ne pas mémoriser leurs défenses.

— Je calculais notre possibilité de fuite.

— Elle est nulle.

La méthodique s'arrête.

— Calcul terminé.

L'obsédée par la propreté descend sur mon dos et commence à retirer des particules accumulées pendant la marche.

— Ne bouge pas.

— Je suis épuisée.

— Tu es sale.

— Nous sommes dans une boule faite de fourmis couvertes de terre et de morceaux de proies.

— Ce n'est pas une raison pour participer au désordre.

La moqueuse se laisse glisser près d'elle.

— Tu sais que demain, nous allons dans un désert ?

— Oui.

— Il y aura du sable partout.

L'obsédée par la propreté reste immobile.

Son odeur devient horrifiée.

— Partout ?

— Partout.

— Sur les pattes ?

— Oui.

— Sous les plaques ?

— Oui.

— Entre les mandibules ?

— Probablement.

Elle se met à nettoyer deux fois plus vite.

La joyeuse s'installe sur mon pronotum.

— Nous savons que les papillons existent.

— Nous savons que la reine affirme qu'ils existent, corrige la méfiante.

— Et *Efficace 47002* aussi.

— Deux ennemies.

— Deux ennemies qui ne se sont pas concertées.

La méthodique répond depuis *P12* :

— Convergence partielle des témoignages. Niveau de crédibilité augmenté.

L'excitée frétille.

— Nous pourrons voler. Vraiment voler. Pas tomber longtemps. Voler volontairement. Monter. Descendre. Tourner. Aller vite. Aller très vite. Peut-être trop vite. Est-ce qu'on peut avoir peur de la vitesse quand on a des ailes ?

La paisible se place à côté d'elle.

— Nous apprendrons une chose après l'autre.

— Et si mes ailes battent plus vite que mes pensées ?

La moqueuse répond :

— Ce n'est pas difficile.

L'excitée la pousse.

Pour la première fois depuis la mort de *Sm* 1975, un rire léger traverse notre groupe.

Il s'arrête presque aussitôt.

Le silence qui suit révèle tout ce qui manque.

Deux super-majors.

Une présence à gauche.

Une autre à droite.

Le bruit lourd de leurs pattes.

Leur masse autour de nous.

Nous ne sommes plus protégées.

P12 reste debout au centre de la chambre.

Ses ailes sont serrées contre son corps. Les cinq minimes réparties sur elle attendent ses instructions, mais elle ne parle pas immédiatement.

Je m'approche.

— Nous sommes encore douze.

— Oui.

— Nous étions quatorze ce matin.

— Oui.

— Demain, nous serons peut-être moins.

Elle tourne ses antennes vers moi.

— Oui.

Sa franchise me fait mal.

— Tu pourrais essayer de rassurer.

— Je pourrais mentir.

— Tu n'es jamais fatiguée de diriger ?

La question sort plus durement que je ne le voulais.

P12 ne répond pas tout de suite.

Les murs respirent autour de nous.

Une ouvrière change de position au plafond. Deux autres également. La chambre se déforme légèrement, puis retrouve son équilibre.

— Si, dit enfin la princesse.

Je la regarde.

— Tu ne le montres pas.

— Si je transforme chaque fatigue en ordre contradictoire, vous mourrez.

— Alors tu gardes tout.

— Non. Je le range jusqu'au moment où cela ne met personne en danger.

Je pense à ma propre lassitude.

Je ne l'ai jamais rangée.

Je l'ai laissée grandir dans chaque galerie, sur chaque piste, sous chaque morceau de feuille. Elle a fini par devenir plus forte que l'odeur de ma colonie.

— Est-ce que tu regrettes ? Je lui lance.

— Quoi ?

— D'être partie.

Son regard se tourne vers la paroi vivante.

— Je regrette la mort de *Sm 1975*. Je regrette de laisser *Sm 1976* ici. Je regrette de ne pas savoir ce que deviendront celles qui nous ont suivies.

— Ce n'est pas ce que je demande.

— Je sais.

Elle abaisse légèrement les antennes.

— Non. Je ne regrette pas encore d'être partie.

— Encore ?

— Je ne promets pas à mon futur ce que je ressens maintenant.

La méfiante approuve.

— Réponse raisonnable.

La joyeuse soupire.

— Réponse peu joyeuse.

— La joie n'a pas besoin de déformer la réalité, murmure la paisible.

Je m'allonge prudemment sur le sol de fourmis.

Des corps bougent sous moi.

Je me redresse aussitôt.

— Je ne peux pas dormir là-dessus.

La moqueuse s'installe entre deux ouvrières.

— Considère que le lit te masse.

Une légionnaire située sous elle déplace une patte.

La moqueuse bondit sur mon abdomen.

— Le lit essaie de m'attraper.

— Elle ajustait son appui, explique la méthodique.

— Je préfère les lits morts.

Je tente une nouvelle fois de m'installer.

Le contact est étrange.

Chaud.

Souple.

Des pattes bougent sous mon thorax. Des antennes effleurent mon abdomen. Chaque fois que je déplace mon poids, plusieurs ouvrières réorganisent leurs prises.

Je ferme les yeux.

L'odeur du bivouac remplit tout.

Il manque celle du champignon.

Cette absence m'atteint soudain.

Depuis ma naissance, le parfum du *Leucoagaricus gongylophorus* existe partout dans mon monde. Même à l'extérieur, j'en porte toujours une trace sur la cuticule. L'odeur des gongylidies, des feuilles broyées, des jardins humides et des ouvrières jardinières forme le fond de ma mémoire.

Ici, rien.

Seulement la chair.

La terre.

Le couvain ennemi.

Je voulais quitter ma colonie.

Maintenant que je ne la sens plus, elle me manque.

Je voulais être libre de sa piste.

Pourquoi ai-je peur lorsqu'elle disparaît ?

Une sensation traverse mes antennes.

Un souvenir.

La grande galerie de récolte.

Les coupeuses avançant en deux flux.

Les feuilles vertes au-dessus de nos têtes.

Les minimes inspectant les fragments.

Les gardes postées aux entrées.

La voix de la reine parlant du *Roi*, du travail et de la persévérance.

J'avais méprisé tout cela.

Je l'avais appelé prison.

Pourtant, dans cette chambre étrangère, le souvenir ressemble presque à un refuge.

— Tu ne dors pas, murmure la paisible.

— Non.

— Ton odeur pense trop fort.

— Une odeur ne pense pas.

— La tienne, si.

Je regarde *P12*.

Elle s'est enfin couchée, mais ses antennes restent levées. La protectrice garde son cou. La courageuse surveille l'ouverture disparue. La silencieuse observe les changements de la paroi. La méfiante ne repose aucune de ses pattes. Seule la méthodique paraît dormir, parfaitement alignée entre les ailes de la princesse.

— *P12* ?

— Oui.

— Nous sommes vraiment séparées de la colonie maintenant.

— Nous l'étions dès que nous avons franchi l'entrée.

— Ce n'est pas pareil.

— Non.

Elle comprend.

Avant, nous pouvions encore imaginer revenir.

Après la mort de *Sm 1975*, après le choix de *Sm 1976*, après les secrets du bivouac, la distance n'est plus seulement une distance de pattes.

Quelque chose s'est rompu.

Nous ne sommes plus un groupe de fourmis parties pour une promenade dangereuse.

Nous sommes des exilées.

Même si nous avons choisi l'exil.

La joyeuse se rapproche de ma tête.

— Demain, nous serons plus près des ailes.

La méfiante répond :

— Demain, nous serons plus près du désert.

— C'est la même direction.

— Pas la même chose.

L'excitée relève les antennes.

— Est-ce que le désert est vraiment immense ?

— Oui, répond *P12*.

— Plus grand que notre colonie ?

— Beaucoup plus.

— Plus grand que la jungle traversée aujourd'hui ?

— Probablement.

— Plus grand que ce que je peux imaginer ?

La moqueuse soupire.

— Tout est plus grand que ce que tu peux imaginer. Tu imagines trop vite.

La paisible murmure :

— Dormons.

Les bruits du bivouac changent progressivement.

Les passages proches deviennent moins fréquentés. Les échanges de nourriture ralentissent. Les ouvrières constituant les parois poursuivent leurs rotations, mais avec une régularité apaisante. Leurs corps produisent une chaleur stable.

Un grondement très lointain traverse parfois la structure.

Peut-être une file qui revient.

Peut-être une portion de la coque qui se réorganise.

Peut-être *Sm 1976* apprenant déjà à combattre
parmi elles.

Je ferme les yeux.

Je revois *La Friandise Suprême*.

Rosâtre.

Pailletée.

Pure.

Je l'imagine couler au cœur d'un jardin inaccessible.
Une seule goutte se pose sur ma langue. Mon thorax s'ouvre.
Des ailes en sortent. Mes pattes quittent le sol.

Le sommeil me prend.

Et soudain, je vole.

Je ne suis plus une ouvrière.

Je ne suis plus *Oc-1273*.

Je ne suis même plus asexué.

Je suis un papillon mâle.

Je le sais avec une certitude parfaite, comme on
connaît l'odeur de sa propre colonie.

Mon corps est léger.

Magnifique.

Mes ailes sont immenses, vertes, nervurées comme deux feuilles vivantes. Lorsque je les ferme, je disparaîs au milieu du feuillage. Lorsque je les ouvre, des reflets roses et dorés courent sur leur surface.

Je bats des ailes.

La jungle descend sous moi.

Les arbres ne sont plus des murailles.

Les racines ne sont plus des obstacles.

Les gouttes ne sont plus des masses capables de m'écraser.

Je passe au-dessus de tout.

Je monte dans un ciel bleu si profond qu'aucune galerie ne pourrait le contenir.

Le soleil chauffe mes ailes sans me brûler.

L'air porte mon corps.

Je n'ai rien à soulever.

Rien à découper.

Rien à transporter.

Aucune phéromone ne m'ordonne de tourner.

Aucune reine ne me convoque.

Aucune piste ne décide de ma direction.

Je choisis.

À gauche.

Puis à droite.

Je monte.

Je plonge.

Je remonte juste avant de toucher une fleur gigantesque.

Son cœur déborde de nectar.

J'y plonge ma trompe et j'aspire.

Le sucre entre dans mon corps comme une lumière liquide.

Je frissonne de plaisir.

— Encore, dis-je.

La fleur m'en donne encore.

Je bois jusqu'à sentir le nectar dans chaque nervure
de mes ailes.

Puis une odeur parfumée arrive derrière moi.

Je me retourne.

Une papillonne vole dans ma direction.

Ses ailes sont violettes, bordées de bleu. Elle tourne
autour de moi, admire mes reflets, puis se pose sur une fleur
voisine.

— Tu es nouveau dans le jardin, dit-elle.

Je déploie mes ailes plus largement.

— Je viens de très loin.

— D'où ?

Je regarde la jungle.

Je ne me souviens plus du nom de ma colonie.

Cela ne me dérange pas.

— D'en bas.

Elle rit.

Une deuxième papillonne arrive.

Puis une troisième.

Des ailes rouges.

Jaunes.

Blanches.

Vertes.

Elles volent autour de moi en dessinant des cercles de couleurs.

— Tes ailes sont magnifiques, dit l'une.

— Tu voles très haut, ajoute une autre.

— Tu sens le nectar rosâtre, murmure une troisième.

Je redresse mes antennes.

— Je connais les meilleures fleurs.

— Montre-les-nous.

Je repars.

Elles me suivent.

Je traverse le ciel entouré de papillons. Chacune cherche à voler près de moi. L'une effleure mon aile. Une autre me propose de partager une fleur. Une troisième m'appelle depuis une branche couverte de fruits mûrs.

Je bois un nectar rouge.

Puis un nectar doré.

Puis une goutte sucrée au cœur d'une fleur bleue.

Chaque papillonne me trouve extraordinaire.

Aucune ne me demande combien de feuilles j'ai coupées.

Aucune ne s'intéresse à mon régiment.

Aucune ne veut connaître mon niveau d'efficacité.

Je n'ai plus de numéro.

Je n'ai plus de fonction.

Je suis simplement le papillon mâle le plus admiré du jardin.

Une papillonne aux ailes argentées se pose près de moi.

— Resteras-tu avec moi ?

Avant que je réponde, une autre m'appelle.

— Non, viens avec moi ! Mon arbre produit le nectar le plus doux !

Une troisième descend dans un tourbillon rose.

— Il peut visiter nos deux arbres.

Je ris.

Un rire libre.

Léger.

Je n'ai jamais entendu un son pareil sortir de mon ancien corps.

— Je visiterai tous les arbres !

Les papillonnes battent des ailes autour de moi.

Nous nous élevons ensemble.

Je passe d'une conquête à l'autre, d'un nectar à l'autre. Chaque instant m'appartient. Chaque direction promet un nouveau plaisir.

Plus bas, très loin, quelque chose ressemble à un désert.

Je ne le regarde pas.

Une papillonne embrasse mes antennes.

Une autre m'entraîne vers un champ de fleurs lumineuses.

Je les suis.

Je vole plus haut.

Toujours plus haut.

Et, dans mon rêve, je suis enfin certain d'avoir trouvé
le bonheur.

Je ne vois pas ce qu'il y a sous mes ailes.

Je ne me demande pas ce qu'elles ont coûté.

Suivre la nourriture

Le ciel se déchire sous mes ailes.

Les papillonnes disparaissent.

Les fleurs s'éteignent.

Le nectar quitte brutalement ma bouche.

Je tombe.

Je tombe vers la jungle, vers les racines, vers la terre,
vers une masse sombre qui monte à ma rencontre.

Des milliers de mandibules s'ouvrent.

Je bats des ailes.

Elles ne répondent plus.

— Non !

Mon corps se redresse d'un seul coup.

Je n'ai pas d'ailes.

Je n'ai pas de trompe.

Je n'ai autour de moi ni ciel bleu, ni fleurs
lumineuses, ni papillonnes admiratives.

Seulement une chambre faite de fourmis légionnaires.

Le sol remue sous mes pattes.

Les murs respirent.

Une ouvrière constituant le plafond change de prise et fait glisser une poussière sur mon thorax.

L'obsédée par la propreté surgit aussitôt.

— Ne bouge pas.

— Je viens de me réveiller.

— Justement. Tu t'es réveillée sale.

Elle saisit le grain entre ses mandibules et le jette dans une jointure du sol.

À côté de moi, la joyeuse dort encore, couchée sur le flanc, les pattes repliées contre elle. L'excitée remue les antennes dans son sommeil. La moqueuse s'est installée dans un creux formé entre deux légionnaires et utilise l'abdomen de l'une d'elles comme appui.

La paisible ouvre lentement les yeux.

— Tu es tombée de très haut.

— J'étais dans un rêve.

— Ton corps le savait.

Je relève les antennes.

L'air est chaud.

Beaucoup trop chaud.

La lumière qui traverse les ouvertures de ventilation n'est plus celle de l'aube. Elle est blanche, lourde, verticale. Les corps composant la paroi orientale ne laissent plus passer un reflet doux, mais de minces lames brûlantes.

Je me tourne vers *P12*.

La princesse est encore couchée.

Ses ailes restent serrées contre son abdomen. La méthodique dort entre leurs bases. La méfiante a trouvé le moyen de dormir tout en gardant une antenne levée. La courageuse est accrochée sous le cou de la princesse. La protectrice s'est installée juste à côté d'elle. La silencieuse, elle, ne dort pas.

Elle me regarde.

Puis elle tourne ses antennes vers la lumière.

Nous avons manqué l'aube.

Je touche *P12*.

— Il faut se lever.

Aucune réaction.

Je la touche une deuxième fois.

— La lumière a déjà dépassé la coque orientale.

La princesse ouvre un œil.

— Je sais.

— Tu sais ?

— Je l'ai sentie passer.

— Et tu ne nous as pas réveillées ?

Elle replie lentement ses pattes sous son corps.

— Non.

La méthodique se redresse aussitôt.

— L'heure de départ recommandée est dépassée.

— Je sais, répète *P12*.

La méfiante ouvre les yeux.

— C'est mauvais.

La joyeuse s'étire sur mon thorax.

— C'est merveilleux.

— Nous partons dans un désert, répond la méfiante.

— Nous avons fait une grasse matinée.

— Dans un bivouac ennemi.

— Cela la rend exceptionnelle.

L'excitée bondit sur ses pattes.

— Quelle heure est-il ? Est-ce qu'il est très tard ? Est-ce qu'on a dormi jusqu'au prochain jour ? Est-ce que le désert a eu le temps de disparaître ?

La moqueuse sort de son creux.

— Oui. Le désert s'est lassé de nous attendre et il est parti.

P12 se met debout.

Ses pattes s'enfoncent légèrement entre les ouvrières du sol. Plusieurs légionnaires déplacent leurs corps pour soutenir son poids.

— Il est près de onze heures, dit-elle.

La méthodique se fige.

— Départ retardé de plusieurs heures.

— Exact.

— Pour quelle raison ?

La princesse observe chacune de nous.

— Hier, nous avons traversé la jungle. Nous avons perdu *Sm 1975*. Nous avons abandonné notre colonie. *Sm 1976* a rejoint celle-ci. Nous avons passé la nuit dans une chambre ennemie sans réellement dormir.

Elle marque une pause.

— Nous sommes parties pour chercher une autre existence. Une existence où chaque respiration ne serait pas transformée en tâche. Une matinée de repos ne condamnera pas notre quête.

La joyeuse se dresse.

— Voilà une décision de princesse !

La méfiante répond :

— Voilà une décision qui nous fera entrer dans le désert pendant les heures les plus chaudes.

— Nous adapterons notre marche, dit *P12*.

La méthodique incline les antennes.

— Décision enregistrée. Repos exceptionnel justifié par épuisement physique, pertes récentes et rupture sociale majeure.

La moqueuse la regarde.

— Tu viens de transformer une grasse matinée en rapport militaire.

— C'est plus précis.

Je regarde la lumière.

Onze heures.

Dans ma colonie, à cette heure-là, j'aurais déjà découpé plusieurs fragments. J'aurais senti la sève sécher sur mes mandibules. J'aurais croisé des milliers d'ouvrières, transporté, nettoyé, rapporté, recommencé.

Ici, je viens de dormir jusqu'à ce que le soleil soit presque au-dessus de nous.

Voilà pourquoi je suis partie.

La pensée procure une joie brève.

Puis le souvenir de mes ailes disparaît complètement.

Je regarde mon thorax.

Dur.

Brun.

Sans rien.

Une frustration acide monte en moi.

J'étais libre.

J'étais admiré.

J'étais heureux.

Et je suis encore une fourmi.

Une ouverture se forme dans la paroi.

Trois légionnaires entrent.

Elles ne montrent aucune agressivité. La plus grande porte entre ses mandibules une enveloppe de feuille sèche, soigneusement repliée. Une autre transporte un morceau de carapace de coléoptère utilisé comme récipient. Une odeur sucrée en sort.

— La reine vous autorise à quitter la chambre, annonce la major. Votre retard a été signalé.

La moqueuse murmure :

— Notre grasse matinée possède déjà une réputation internationale.

P12 s'avance.

— La reine nous reproche-t-elle ce retard ?

— Non. Vous n'appartenez pas à sa colonie. Votre inefficacité ne concerne que votre survie.

Je ne sais pas si la légionnaire plaisante.

Son odeur ne livre rien.

Elle pose l'enveloppe devant nous.

À l'intérieur se trouvent des fragments de termites séchés, des morceaux de larves, une pulpe épaisse provenant probablement d'un fruit, ainsi que plusieurs gouttes de liquide sucré maintenues dans de petites cavités de carapace.

Les minimales approchent.

L'obsédée par la propreté inspecte aussitôt les bords.

— Le contenant a été nettoyé.

La légionnaire la regarde.

— Trois fois.

— C'est acceptable.

La major dépose le morceau de carapace.

— Nourriture pour la traversée. La pulpe vous apportera du sucre. Les tissus séchés résisteront à la chaleur plus longtemps que des proies fraîches.

— Pourquoi nous donner cela ? demande la méfiante.

— Parce que notre reine l'ordonne.

— Cela ne répond pas.

— Cela répond toujours.

La légionnaire se tourne vers *P12*.

— Le nouveau soldat vous attend près de la coque méridionale.

La protectrice se raidit.

— *Sm 1976* ?

— Oui.

Nous quittons la chambre.

Le bivouac est méconnaissable.

Pendant notre sommeil, des milliers de légionnaires ont changé de place. Des passages autrefois étroits sont devenus de grandes artères vivantes. Une chambre de couvain s'est déplacée. Les larves blanches reposent maintenant dans des grappes suspendues sous des ouvrières qui les transportent d'un corps à l'autre.

Des chaînes de fourmis pendent entre les parois.

Des colonnes passent sous elles.

Des morceaux de proies circulent.

La colonie ne s'arrête jamais.

Même lorsque ses invitées dorment jusqu'à onze heures.

Nous traversons plusieurs niveaux de corps agglutinés. Les légionnaires nous touchent avec leurs antennes. Certaines portent encore notre odeur de la veille. D'autres nous découvrent et ouvrent les mandibules avant que notre escorte transmette le signal de tolérance.

Aucune ne nous attaque.

La veille, j'aurais cru cela impossible.

Aujourd'hui, une ouvrière légionnaire laisse même la joyeuse monter sur sa patte pour franchir une ouverture.

— Merci ! lance la minime.

L'ouvrière ne répond pas.

Mais elle attend que la joyeuse descende avant de repartir.

— Elles nous ont adoptées, annonce l'excitée.

— Elles nous tolèrent, corrige la méfiante.

— C'est une adoption très froide.

— C'est une tolérance très dangereuse.

Plus nous approchons de l'extérieur, plus les odeurs deviennent fortes.

Terre chaude.

Jungle.

Sang séché.

Proies.

Et soudain, une présence massive couvre toutes les autres.

Sm 1976.

Il se tient devant la coque méridionale.

Quatre majors l'entourent, mais aucune ne parvient à égaler sa taille. Sa tête énorme domine le groupe. Ses mandibules pourraient trancher plusieurs ouvrières d'un seul mouvement. Pourtant, il n'affiche aucune posture de menace.

Une nouvelle odeur couvre déjà une partie de sa cuticule.

Celle des légionnaires.

Pas encore complètement.

Mais assez pour que le vide s'ouvre en moi.

Il ne sent déjà plus tout à fait comme nous.

Il tourne la tête.

— Vous avez dormi.

La moqueuse répond :

— Nous appelons cela exercer notre liberté.

— Vous avez surtout manqué deux entraînements.

— Nous ne sommes pas soldats.

— Cela se voit.

La protectrice quitte *P12* et court jusqu'à lui. Elle grimpe sur sa patte, atteint son articulation, puis reste là sans parler.

Sm 1976 incline légèrement les antennes vers elle.

— Tu devais continuer.

— Je continue de te dire au revoir.

Une vibration traverse le bivouac.

Les légionnaires s'écartent.

La reine apparaît au-dessus de la coque intérieure, portée par une plateforme de corps. Plusieurs ministres se tiennent près d'elle. Sa présence déclenche immédiatement une réorganisation des files.

Sm 1976 abaisse la tête.

Nous restons droites.

La souveraine observe notre groupe.

Puis elle parle assez fort pour que les ouvrières environnantes transmettent ses signaux.

— Vous partez tard.

P12 répond sans hésiter.

— J'ai choisi de préserver les forces du groupe.

— Une dirigeante capable d'ordonner du repos peut parfois obtenir davantage qu'une dirigeante qui ordonne seulement d'avancer.

La reine tourne ses antennes vers *Sm 1976*.

— Votre ancien compagnon a appris rapidement.

— J'ai appris quatre positions, dit-il.

Une ministre ajoute :

— Et il en a détruit trois.

— Les passages étaient trop étroits.

— Tu as essayé de les élargir avec ta tête.

— Cela a fonctionné.

La reine émet un claquement bref.

Autour d'elle, plusieurs légionnaires répondent.

Je reconnais presque une forme de rire.

— Sa force sera utile, annonce la souveraine. Mais elle ne sera pas gaspillée.

Elle s'adresse maintenant à toute la portion visible du bivouac.

— Observez ma bonté. Celui qui est entré ici comme ennemi n'est pas jeté dans nos premières lignes. Il ne sera pas envoyé sans préparation dans chaque raid. Il combattrà lorsque ses capacités seront nécessaires. Il connaîtra nos techniques. Il aura des périodes de repos. Il recevra sa part des proies et participera aux exercices selon une mesure adaptée à son corps.

Les signaux circulent.

La reine relève davantage les antennes.

— Ainsi agit une souveraine qui sait transformer une force étrangère en force fidèle sans la briser.

Je regarde les légionnaires.

Elles absorbent les paroles.

Elles les transmettent.

La bonté de leur reine traverse le bivouac comme une victoire.

Elle ne se contente pas d'être bienveillante. Elle veut que chaque corps sache qu'elle l'est.

Sm 1976 ne semble pas gêné.

Au contraire.

Son odeur porte une satisfaction réelle.

— Cela me convient, dit-il.

P12 le fixe.

— Tu sais que tu ne pourras pas partir librement.

— Oui.

— Tu devras servir.

— Oui.

— Tu appartiens désormais à cette reine.

Il observe la structure vivante autour de lui.

— Dans notre colonie, je travaillais chaque jour. Je gardais. Je portais. Je creusais. Je combattais dès qu'une menace approchait. Ici, ma taille oblige les ministres à me conserver pour les combats utiles.

Une major intervient :

— Nous ne nourrissons pas une arme gigantesque pour la casser contre la première mandibule venue.

— J'aurai donc moins de travail, reprend *Sm 1976*. Davantage d'entraînement. Des combats mesurés. Et des moments où je pourrai simplement observer.

La moqueuse penche la tête.

— Tu es heureux d'être un serviteur prisonnier.

— Je suis heureux d'avoir trouvé une place adaptée à ma force.

— Tu es impossible.

— Je suis grand.

Il regarde *P12*.

— Et vous cherchiez toutes une vie avec moins de travail.

La joyeuse frémit.

— C'est vrai.

— Je l'ai trouvée avant vous.

La reine profite immédiatement de cette phrase.

— Qu'on entende cela dans toute la coque. Même celui qui ne peut quitter notre colonie reconnaît la douceur de son nouveau service.

Ses ministres claquent des mandibules.

P12 ne répond pas à la souveraine. Elle s'approche de *Sm 1976*.

— Ton choix demeure le même ?

— Oui.

— Tu ne dis pas cela pour nous rassurer ?

— Non.

— Tu es heureux ici ?

Il regarde les majors, les passages, les chaînes vivantes, les soldats qui transforment leurs corps en murailles.

— Oui.

Le mot est simple.

Lourd.

Vrai.

La protectrice descend lentement de sa patte.

— Alors je pars.

— Alors protège-les.

Elle touche une dernière fois sa cuticule.

P12 tend ses antennes vers le super-major.

— Tu gardes ton jugement.

— Oui.

— Tu ne deviens pas seulement une force qui obéit.

— Je te l'ai déjà dit.

— Répète-le.

Il marque une pause.

— Je suis un soldat. Pas un mur inerte.

La princesse incline la tête.

— Bien.

Je m'approche.

Sm 1976 abaisse son visage jusqu'à moi.

Ses mandibules occupent presque tout mon champ de vision.

— Tu as encore rêvé d'ailes ? demande-t-il.

— Comment le sais-tu ?

— Tu parlais dans ton sommeil.

La moqueuse s'avance.

— Beaucoup.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Des mots étranges, répond-elle.

L'excitée complète :

— Et aussi bizarres.

La joyeuse ajoute :

— Et je visiterai tous les arbres.

Je reste immobile.

Les minimos vibrent de rire.

Même *Sm 1976* émet un grondement amusé.

— Trouve tes ailes, dit-il.

— Je les trouverai.

— Et ne reviens pas ici pour te vanter.

— Tu viens de demander le contraire hier.

— Hier, je ne savais pas que tu parlerais en dormant.

Je touche son front avec mes antennes.

— Au revoir, *Sm 1976*.

— Avance, *Oc-1273*.

Puis il se tourne vers les minimas.

— Avancez toutes.

La joyeuse salue.

L'excitée parle trop vite.

La paisible lui souhaite du repos.

La méthodique lui promet de conserver une trace exacte de sa décision.

La méfiante lui recommande de ne jamais tourner le dos à la reine.

La courageuse lui demande de gagner ses combats.

La protectrice ne dit plus rien.

La silencieuse frappe une fois le sol.

L'obsédée par la propreté inspecte sa patte à distance.

— Ils t'ont déjà remis de la terre dessus.

— C'est un bivouac.

— Ce n'est pas une excuse.

La moqueuse attend la dernière.

- Essaie de ne pas devenir plus prétentieux qu'avant.
- Essaie de ne pas te faire manger.
- Je vais considérer cela comme une marque d'affection.
- Ce n'en est pas une.
- Je préfère ma version.

Les légionnaires ouvrent la coque.

La lumière entre.

Brutale.

Verte.

Éblouissante.

La jungle apparaît devant nous.

La reine transmet un dernier ordre. Deux ouvrières déposent les vivres sur mon dos et celui de *P12*. Les minimas les fixent avec des fibres végétales.

— Suivez la piste jusqu'à la racine fendue, rappelle la souveraine. Ensuite, quittez notre odeur.

P12 se place à l'avant.

— Formation.

Les minimas se répartissent.

Cinq sur la princesse.

Cinq sur moi.

Je franchis la coque.

Au dernier instant, je me retourne.

Sm 1976 se tient au milieu des légionnaires.

Il ne nous suit pas.

Il ne tremble pas.

Il lève seulement une patte.

Je fais la même chose.

Puis la coque se referme.

Il disparaît.

Nous partons vers onze heures.

Pour la première fois de ma vie, je commence une journée de marche après avoir passé la matinée à dormir.

La sensation devrait être délicieuse.

Pourtant, quelque chose pèse entre mes plaques.

Sm 1975 est mort.

Sm 1976 sert une autre reine.

Et nous ne sommes plus que douze corps à nous éloigner dans la jungle.

La piste de raid des légionnaires est facile à suivre.

Trop facile.

Elle traverse la terre comme une blessure fraîche. Les mousses sont écrasées. Les petits insectes se cachent. Des fragments de carapaces, des pattes arrachées et des odeurs de proies jalonnent le passage.

La chaleur tombe entre les feuilles.

L'humidité colle à ma cuticule.

Je porte une partie des vivres au-dessus de mon abdomen. La joyeuse et l'excitée surveillent les hauteurs. La paisible se tient près de mon cou. La moqueuse s'est placée sur mon pronotum. L'obsédée par la propreté inspecte sans cesse les fibres qui retiennent notre nourriture.

Sur *P12*, la méthodique coordonne. La méfiante observe l'arrière. La courageuse protège la base des ailes. La protectrice garde le cou. La silencieuse surveille la jungle.

La princesse avance à un rythme régulier.

Pas trop vite.

Pas lentement.

Chaque fois que nous franchissons une racine, elle attend que mon corps soit stabilisé avant de reprendre.

— Nous avons perdu plusieurs heures, dit la méthodique.

— Nous ne les récupérerons pas en nous blessant, répond *P12*.

— Je peux établir un rythme supérieur.

— Tu peux l'établir. Je ne l'ordonnerai pas.

La joyeuse murmure sur mon dos :

— J'aime beaucoup cette nouvelle vie.

La moqueuse répond :

— Nous marchons vers un désert mortel avec de la viande séchée attachée sur le dos.

— Mais nous avons dormi tard.

— Tes exigences sont faibles.

Nous atteignons la racine de ceiba fendue en trois.

Elle sort de terre comme une forteresse végétale. Les trois parties montent au-dessus de nous, couvertes de mousses et de champignons minuscules. La piste légionnaire continue vers la gauche.

P12 s'arrête.

— Ici, nous quittons leur odeur.

La méfiante teste l'air.

— Une autre piste part vers le sud.

— Ancienne, dit la silencieuse.

Tout le monde la regarde.

Elle parle rarement.

Ses antennes indiquent une ligne presque invisible sous les fougères.

— Petits insectes. Plusieurs espèces. Passage irrégulier.

La méthodique descend jusqu'au bord de l'aile de *P12*.

— Cela correspond à une route secondaire.

— Nous la suivons, décide la princesse.

Nous quittons la sécurité chimique de la piste légionnaire.

Aussitôt, la jungle reprend possession de nous.

Les feuilles ferment le passage.

Des fils d'araignées traversent les tiges.

Les odeurs ne sont plus ordonnées. Elles se superposent. Sève. Eau. Larves. Moisissures. Déjections. Prédateurs. Fruits ouverts. Fleurs. Fourmis inconnues.

Et mouches.

La méfiante lance l'alerte.

— Phoride !

Une vibration passe près de mon antenne droite.

Je baisse la tête.

La joyeuse et l'excitée se dressent sur mon dos.

— Où ?

— Derrière !

— Non, au-dessus !

— Elle tourne !

La mouche plonge vers la base de mon cou.

La paisible frappe ma cuticule.

— À gauche.

Je tourne.

La phoride corrige sa trajectoire.

Elle ne vole pas comme les autres mouches. Elle bondit dans l'air. Elle s'approche, s'éloigne, revient brusquement, cherche une ouverture entre mes plaques.

L'obsédée par la propreté lève ses mandibules.

— Elle ne pondra rien ici.

— Voilà enfin une saleté qui se déplace toute seule, dit la moqueuse.

La mouche tente une nouvelle approche.

La joyeuse bondit.

Ses pattes frôlent une aile transparente.

La phoride remonte.

— Je l'ai presque touchée !

— Presque n'empêche pas un œuf, répond la méfiante depuis *P12*.

Une deuxième mouche apparaît.

Puis une troisième.

Elles tournent autour de la princesse et de moi.

Les minimales se répartissent aussitôt.

Deux surveillent ma nuque.

Une protège mes articulations thoraciques.

Les autres agitent leurs pattes et leurs mandibules.

Sur *P12*, la courageuse grimpe sur la base de l'aile gauche.

— Approche !

La phoride approche.

La courageuse se jette dans le vide.

Elle manque la mouche.

Son corps tombe le long de l'aile de la princesse. La protectrice la saisit par une patte juste avant qu'elle chute au sol.

— Je l'aurais eue !

— Tu aurais surtout disparu sous une feuille, répond la protectrice.

P12 ne ralentit pas.

— Maintenez vos positions. Pas de saut sans point d'appui.

La courageuse remonte.

— Elle était à portée.

— Et toi aussi.

La mouche fond vers le cou de la princesse.

La silencieuse se déplace enfin.

Un seul geste.

Elle frappe l'air avec ses pattes antérieures.

La phoride change de direction et heurte une feuille humide.

L'excitée hurle :

— Maintenant !

Les dix minimes produisent une agitation désordonnée, mais efficace. Les mouches remontent brusquement et disparaissent entre deux tiges.

La joyeuse lève les pattes.

— Victoire !

La méfiante répond :

— Éloignement temporaire.

— Victoire temporaire !

— Menace persistante.

— Joie persistante !

Je poursuis la marche.

Les phorides reviennent plusieurs fois.

Chaque attaque oblige les minimes à se resserrer autour de nos articulations. Elles inspectent nos plaques, chassent les mouches, vérifient qu'aucun œuf n'a été déposé.

La jungle se raréfie peu à peu.

Les fougères deviennent plus petites.

Les mousses disparaissent des pierres.

La terre noire prend une couleur brune, puis rouge.

L'humidité quitte l'air.

Les arbres s'éloignent les uns des autres.

À chaque pas, davantage de ciel apparaît.

Je n'aime pas cela.

Dans la jungle, le ciel est toujours brisé par les feuilles. Une fourmi peut croire qu'il existe un plafond végétal au-dessus du monde.

Ici, le plafond s'ouvre.

La lumière tombe entière.

Les dernières grandes feuilles restent derrière nous.

Le sol devient dur.

Craquelé.

Le vent pousse une poussière chaude contre mes yeux.

P12 s'arrête sur une petite hauteur.

Devant elle, la terre disparaît sous une étendue jaune et rouge.

Des dunes.

Des pierres.

Des creux remplis d'ombre.

Rien de vert.

Rien d'humide.

Rien qui ressemble à une colonie de coupeuses de feuilles.

La princesse regarde l'immensité.

— *La Vallée De La Haine.*

Même la joyeuse se tait.

Le désert respire devant nous.

Son souffle brûle.

Je touche le sol avec une patte.

La chaleur traverse immédiatement mon tarse.

— Nous allons marcher là-dedans ? demande l'excitée.

— Oui, répond *P12*.

— Longtemps ?

— Oui.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'à ce que la nourriture nous donne une direction.

La moqueuse observe les dunes.

— La nourriture semble avoir quitté les lieux avant nous.

La méthodique examine les réserves.

— Quantité actuelle suffisante pour une progression limitée.
Répartition nécessaire.

P12 se tourne vers nous.

Son odeur change.

Elle n'est plus seulement une fourmi.

Elle redevient princesse.

— Écoutez-moi. À partir d'ici, personne ne mange sans ordre. Personne ne quitte le groupe. Les minimales restent sur nos corps sauf nécessité immédiate. Nous marcherons par

séquences courtes. Nous chercherons chaque zone d'ombre. Si l'une de nous détecte une odeur de nourriture, d'eau ou d'insectes nombreux, elle le signale avant de changer de direction.

La joyeuse lève une patte.

— Et si nous voyons un papillon-feuille ?

— Tu le signales.

— Et si nous voyons *La friandise suprême* ?

— Tu la signales.

— Et si elle se trouve juste devant moi ?

— Tu la signales avant d'y plonger la tête.

La méfiante approuve.

— Ordre raisonnable.

La courageuse se dresse.

— Nous atteindrons le centre.

P12 la regarde.

— Nous atteindrons d'abord la prochaine ombre.

Nous descendons.

Le désert nous frappe.

Dans la jungle, la chaleur possède une humidité. Elle colle. Elle alourdit. Elle étouffe lentement.

Ici, elle mord.

Le sable renvoie la lumière sous mon abdomen. Chaque grain roule sous mes griffes. Certains sont presque aussi gros que la tête d'une minime. Ils s'accumulent entre mes articulations et frottent contre ma cuticule.

L'obsédée par la propreté pousse un cri.

— Il y en a partout !

La moqueuse répond :

— Je t'avais prévenue.

— Sous les plaques !

— Oui.

— Entre les mandibules !

— Probablement.

— Je déteste le désert.

Nous avançons d'une pierre à l'autre.

Les ombres sont rares.

Courtes.

La première ration disparaît sous un éclat de roche.
P12 partage la pulpe sucrée. Les minimes reçoivent de minuscules gouttes. Je laisse le liquide entrer dans ma bouche.

Il ranime mon corps.

Pendant un instant.

Puis la chaleur recommence à boire tout ce que je possède.

Nous repartons.

Les dunes changent avec le vent.

Nos traces disparaissent presque aussitôt derrière nous.

La lumière baisse lentement, mais le sol continue de brûler.

La paisible frappe doucement mon thorax.

— Ton rythme augmente.

— Je marche.

— Tu forces.

— Nous devons avancer.

— *P12* a dit de signaler.

— Je ne suis pas une ressource à signaler.

La princesse s'arrête.

Elle a entendu.

— Ton allure baisse, dit-elle.

— Je peux continuer.

— Nous avons déjà eu cette discussion.

— Et j'avais continué.

— Après un ralentissement collectif.

Elle cherche une ombre.

Il n'y en a aucune.

Alors elle repère une vieille carapace de scarabée à moitié enfouie. Nous nous glissons dessous. L'air y est sec, mais la lumière directe ne nous atteint plus.

La méthodique compte les rations.

— Diminution plus rapide que prévu.

— Parce que nous sommes parties tard, dit la méfiante.

La joyeuse répond :

— Nous avons besoin de dormir.

— Le désert ne récompense pas le repos.

— Mon corps, si.

P12 coupe court.

— Aucune décision ne sera rejugée à chaque difficulté. Nous sommes parties tard. Nous sommes ici. Nous adaptons la suite.

Elle distribue un fragment de tissu larvaire.

La nourriture est grasse, salée, dense.

Je mâche lentement.

Nous repartons lorsque le soleil descend.

La lumière devient rouge.

Nos ombres s'allongent sur le sable.

Le vent refroidit brusquement.

La chaleur quitte la surface, mais pas mon corps. Mes articulations brûlent encore. Mes pattes répondent avec retard.

Nous marchons jusqu'à ce que le ciel devienne noir.

Puis nous trouvons une capsule végétale desséchée, échouée entre deux pierres. Elle offre un abri étroit.

Nous nous serrons à l'intérieur.

Pas de bivouac vivant.

Pas de chaleur produite par des centaines de corps.

Pas de *Sm* 1975.

Pas de *Sm* 1976.

Seulement le vent qui fait rouler le sable contre la paroi.

Je dors peu.

Lorsque je ferme les yeux, les ailes reviennent.

Mais elles se déchirent avant que je puisse décoller.

À l'aube, *P12* nous remet en marche.

La deuxième journée est pire.

Les réserves baissent.

Nous avalons la dernière pulpe sucrée avant que le soleil atteigne sa hauteur maximale.

À midi, il reste trois fragments séchés.

Plus tard, deux.

Puis un seul.

P12 le divise.

La part de chaque minime est presque invisible.

La mienne ne suffit même pas à remplir ma bouche.

Je la garde un instant entre mes mandibules.

La joyeuse regarde le fragment.

Son abdomen est plus mince que la veille.

Je lui tends une partie de ma ration.

— Prends.

— C'est à toi.

— Prends.

— Tu vas avoir faim.

— J'ai déjà faim.

Elle hésite.

Puis elle partage encore avec l'excitée.

La moqueuse observe la scène.

— Nous venons de découvrir comment diviser une absence de nourriture en douze parts.

La méthodique répond :

— Nous ne sommes plus qu'à quelques heures de l'épuisement complet des réserves.

La méfiante examine le désert.

— Et rien ne vit ici.

La silencieuse tourne brusquement les antennes.

Elle descend de *P12* et se place au sommet d'un grain de pierre.

Tout son corps s'immobilise.

— Quoi ? demande la protectrice.

La silencieuse ne répond pas.

Elle sent.

Je l'imité.

Au début, je ne perçois que le sable chaud.

Puis autre chose.

Une trace grasse.

Un fruit.

Une matière fermentée.

Et du sucre.

Beaucoup de sucre.

Je redresse les antennes.

— Nourriture.

L'excitée bondit.

— Où ?

La méthodique descend près de la silencieuse.

— Direction variable. Le vent disperse plusieurs sources.

La méfiante avance d'un pas.

— Cela peut être un piège.

La joyeuse frémit.

— Ou la piste.

P12 grimpe sur une pierre.

Elle regarde au-delà d'une dune.

Son corps se fige.

— Venez voir.

Nous atteignons le sommet.

De l'autre côté, le désert n'est plus vide.

Une ville s'étend dans un creux immense.

Pas une colonie.

Pas un nid.

Une ville.

Des centaines d'ouvertures percent les dunes. Des passerelles faites de tiges sèches relient des monticules. Des fragments de carapaces servent de toits. Des coquilles, des pierres plates, des bouts d'écorce, des capsules de graines et des morceaux de métal sont empilés dans un désordre presque impossible.

Des insectes circulent partout.

Fourmis.

Coléoptères.

Sauterelles.

Termites.

Blattes.

Guêpes solitaires.

Mantes encore jeunes.

Des chenilles tirent des charges.

Des scarabées poussent des boules de nourriture.

Des groupes de fourmis vivent dans de petites cavités sans aucune odeur royale. Cinq ici. Douze plus loin. Trente dans une galerie ouverte. Aucune reine. Aucun couvain organisé. Seulement des ouvrières qui ont quitté leurs peuples et regroupé leurs faims.

Des sauterelles bondissent au-dessus des étals, bousculent les vendeurs, saisissent des morceaux et négocient après les avoir mangés.

— Rebelles ! hurle un coléoptère. Vous devez payer avant !

— Nous payons avec notre présence ! répond une sauterelle.

— Votre présence ne nourrit personne !

— Elle rend le marché vivant !

Plus loin, deux colonies miniatures de fourmis se disputent un morceau de fromage.

Une blatte tente de vendre le même fragment à trois insectes différents.

Un scarabée réclame six graines contre une goutte de jus.

Un termite propose des fibres de construction en échange d'un morceau de fruit.

Tout le monde parle.

Tout le monde pousse.

Tout le monde tire.

Tout le monde cherche à gagner davantage que
l'autre.

Et partout...

De la nourriture.

Des morceaux de pomme.

De la chair d'orange.

Des miettes de pain.

Des grains de riz.

Des fragments de gâteau.

Des restes de viande.

Des insectes séchés.

Du fromage.

Des noix.

Des bonbons brisés.

Des gouttes de sirop.

Des aliments que le désert ne pourrait produire même après mille saisons de pluie.

La joyeuse reste sans voix.

Puis elle murmure :

— C'est magnifique.

La méfiante répond :

— C'est impossible.

La moqueuse observe une sauterelle qui vient de tomber la tête la première dans une pulpe de banane.

— Les deux ne sont pas incompatibles.

Mon abdomen se contracte.

L'odeur de nourriture est si forte qu'elle couvre presque mes pensées.

Je pourrais descendre.

Manger.

Rester ici.

Il y a assez pour nourrir mille fois notre petit groupe.

Les ouvrières fatiguées y trouvent des promesses de repos.

La voix de la reine légionnaire revient dans ma mémoire.

Je regarde *P12*.

La princesse ne quitte pas la ville des yeux.

Ses antennes bougent lentement.

Elle observe les routes.

Les charges.

Les ouvertures.

Les groupes.

— Nous descendons, ordonne-t-elle. Mais personne ne mange avant que nous ne comprenions.

L'excitée se tourne vers elle.

— Rien du tout ?

— Rien.

— Même un tout petit morceau qui serait tombé et qui n'appartiendrait techniquement plus à personne ?

— Rien.

La moqueuse soupire.

— Le commandement détruit les plus beaux raisonnements.

Nous entrons dans la ville.

Aucune garde ne nous arrête.

Il n'existe pas d'entrée unique.

Pas de frontière.

Pas de signal commun.

Seulement des pistes personnelles qui se croisent et s'effacent.

Une fourmi nous propose immédiatement de rejoindre son groupe.

— Nous sommes neuf ouvrières sans reine. Avec vous, nous serions vingt et une.

— Nous ne cherchons pas de colonie, répond *P12*.

— Personne ne cherche de colonie ici. On cherche seulement assez de corps pour défendre les réserves.

Une autre fourmi approche.

— Ne l'écoutez pas. Son groupe vole les graines pendant le sommeil.

— Nous ne dormons pas, réplique la première. Nous reposons nos pattes en surveillant.

— Vous ronflez en odeur.

Une sauterelle atterrit devant nous.

— Vous êtes nouvelles ? J'ai du gâteau. Très bon gâteau.
Seulement deux morceaux de viande contre une miette.

— D'où vient-il ? demande *P12*.

La sauterelle recule.

— Pourquoi ?

— Je demande d'où vient ce gâteau.

— Du désert.

— Le désert ne produit pas de gâteau.

— Celui-ci, si.

Elle bondit et disparaît.

Nous avançons.

P12 ralentit devant plusieurs étals.

Elle ne regarde presque pas les aliments.

Elle regarde leurs dessous.

Les insectes qui les apportent.

Les insectes qui repartent les pattes vides.

— Rappelez-vous les paroles de la reine, dit-elle. Ne suivons pas les bouches. Suivons les charges.

La méthodique se dresse entre ses ailes.

— Organisation proposée : relevé des arrivées, identification des vendeurs primaires, comparaison des résidus présents sur les aliments.

— Fais-le.

La princesse distribue les rôles.

— Méthodique et silencieuse, observez les arrivées. Méfiante, cherche les trajets qui ne correspondent pas aux explications. Courageuse, tu restes près d'elles.

— Je peux explorer seule.

— Tu restes près d'elles.

— D'accord.

— Joyeuse et excitée, écoutez les conversations. Ne promettez rien. Ne mangez rien.

L'excitée ouvre les mandibules.

— Même si quelqu'un nous donne quelque chose ?

— Même dans ce cas.

— Et si refuser est impoli ?

— Sois impolie.

La moqueuse intervient :

— Elle peut le faire. Je l'ai vue.

— Paisible, tu surveilles notre état. Protectrice, tu restes avec moi. Propreté, inspecte les aliments accessibles sans les toucher. Moqueuse...

— Je sais. Je dois me taire.

— Non. Tu restes avec *Oc-1273* et tu observes les réactions des vendeurs quand des convois arrivent.

La moqueuse marque un silence.

— C'est presque une mission importante.

— Elle l'est.

Le groupe se déploie, mais aucune minime ne quitte notre champ de perception.

Je longe les étals avec la moqueuse et l'obsédée par la propreté.

Un morceau de pain dépasse d'une coquille.

Une goutte de graisse coule jusqu'au sable.

L'obsédée par la propreté se penche.

— Tous les aliments sont contaminés.

— Par quoi ?

— Même sable.

— Nous sommes dans un désert.

— Non.

Elle désigne le dessous d'une miette.

— Celui-ci est plus fin. Plus frais. Il contient une humidité profonde.

Elle passe à un morceau de fruit.

Même sable grisâtre sous la pulpe.

Puis à une noix.

Puis à un fragment de viande.

— Même dépôt, répète-t-elle. Et une poussière rouge.

Je sens.

Sous les odeurs de nourriture, une trace sèche apparaît.

Rouge.

Minérale.

Avec une nuance orange.

La moqueuse observe un vendeur.

— Il nous regarde.

Le coléoptère propriétaire de l'étal s'approche.

— Vous achetez ?

— Nous sentons, réponds-je.

— Sentir coûte une graine.

— Nous n'avons pas de graine.

— Alors cessez de sentir.

L'obsédée par la propreté montre la poussière.

— D'où vient-elle ?

Le coléoptère referme ses élytres.

— Du sable.

— Le sable de surface n'a pas cette composition.

— Tu es minuscule. Tu n'as pas besoin de comprendre la composition.

Il recouvre ses aliments avec un morceau de feuille sèche.

Il cache quelque chose.

Un grondement passe sous mes pattes.

Faible.

Régulier.

La moqueuse se fige.

— Tu as senti ?

— Oui.

Plusieurs vendeurs tournent simultanément la tête vers le centre de la ville.

Puis ils reprennent leurs activités comme si rien ne s'était produit.

Quelques instants plus tard, trois ouvertures apparaissent sous des étals.

Des insectes en sortent avec de nouvelles charges.

Pain.

Fruits.

Un morceau de gâteau couvert de crème.

L'odeur de nourriture se renforce.

La moqueuse incline les antennes.

— Les vendeurs savaient que cela arrivait.

Nous rejoignons *P12*.

La méthodique revient au même moment.

— Deux grondements observés. Intervalle régulier. Chaque grondement précède l'arrivée de charges par trois passages distincts.

La silencieuse ajoute :

— Même direction profonde.

La méfiante arrive.

— Les porteurs utilisent des routes différentes à la surface, mais les traces de sable sur leurs pattes sont identiques.

La joyeuse et l'excitée reviennent en courant.

— Nous avons interrogé quatorze insectes !

— Dix-sept ! corrige l'excitée.

— Trois disent que la nourriture tombe du ciel.

— Quatre disent qu'elle pousse sous le sable.

— Deux disent que le *Roi* l'envoie pendant la nuit.

— Un dit qu'un lézard géant cuisine sous la dune.

— Trois disent qu'ils ne savent rien.

— Et quatre ont demandé quelque chose en échange de la réponse.

La méfiante demande :

— Avez-vous donné quelque chose ?

— Non.

L'excitée baisse les antennes.

— J'ai presque promis une journée de nettoyage.

L'obsédée par la propreté réagit.

— Sans me consulter ?

— J'ai dit presque.

P12 regarde les ouvertures.

— Toutes les histoires se contredisent. Les résidus, non.

Elle se tourne vers la méthodique.

— Quand aura lieu le prochain grondement ?

— Selon les deux intervalles observés, bientôt.

— Tout le monde se cache près du marché central.

Nous nous glissons sous une plaque d'écorce.

La ville continue de hurler autour de nous.

Une sauterelle traverse notre cachette sans nous voir.

Le grondement revient.

Plus fort.

Il ne provient pas de la surface.

Il monte du sol.

Une vibration mécanique.

Profonde.

Plusieurs vendeurs se placent devant leurs ouvertures avant même qu'elles apparaissent.

— Maintenant, murmure *P12*.

Une fente s'ouvre sous un amas de sable.

Trois fourmis sans reine en sortent, portant une lanière tressée. Un énorme fragment de fromage repose dessus.

Elles le livrent à un coléoptère.

Puis repartent avec la lanière vide.

— Nous les suivons, ordonne *P12*.

Les porteuses traversent le marché.

Elles tournent à gauche.

Puis à droite.

Elles passent sous une passerelle.

Elles s'arrêtent devant un étal de fruits, ressortent derrière une dune et reviennent presque à leur point de départ.

La méfiante murmure :

— Elles décrivent une boucle.

— Pour perdre celles qui suivent, répond la méthodique.

Les porteuses se séparent.

Deux continuent vers le nord.

La troisième se glisse entre deux parois de sable.

— Laquelle ? demande la courageuse.

La silencieuse désigne la troisième.

— Patte postérieure incomplète. C'était celle de l'avant.

Nous suivons la fourmi blessée.

Elle longe un mur fait de graines collées avec de la salive. Puis elle disparaît sous une coquille vide.

Nous attendons.

Rien.

P12 approche.

Sous la coquille, aucune fourmi.

Seulement un trou.

Un courant d'air frais en sort.

L'obsédée par la propreté touche le bord.

— Sable humide. Poussière rouge. Poussière orange.

La princesse observe l'ouverture.

— La nourriture vient d'en dessous.

La méfiante se place devant elle.

— Cela peut être surveillé.

— Cela l'est probablement.

— Nous entrons quand même ?

P12 déploie légèrement ses ailes.

— Nous avons reçu une énigme. Nous venons d'en trouver la première réponse.

Elle regarde chacune de nous.

— Nous descendons.

Le tunnel est étroit.

Les parois s'effondrent au moindre contact. Chaque mouvement fait couler du sable le long de mes pattes.

La fourmi blessée a disparu.

Mais son odeur reste.

Nous la suivons.

La galerie descend en spirale.

Plus bas, elle rejoint un passage plus large où circulent des dizaines d'insectes. Certains montent avec de la nourriture. D'autres descendent avec des liens, des sacs de feuilles sèches, des morceaux de carapaces et des plateaux vides.

Personne ne semble étonné de nous voir.

Ici encore, aucune autorité centrale.

Une blatte exige un morceau de nourriture pour traverser une passerelle.

P12 la regarde.

— Nous n'avons rien.

— Alors vous ne passez pas.

La courageuse avance.

— Nous passerons.

La blatte ouvre ses ailes.

— Essaie.

La princesse lève une patte.

— Non.

Elle inspecte la galerie.

À droite, une fissure descend sous la passerelle.

— Nous contournerons.

La blatte ricane.

— Cette fissure ne mène nulle part.

La silencieuse s’y engage.

Nous la suivons.

La fissure mène sous la passerelle, puis rejoint la galerie quelques longueurs plus loin.

La moqueuse se retourne vers la blatte.

— Ton péage est aussi solide que la ville.

Nous continuons.

Plus nous descendons, plus la civilisation se développe.

Des chambres sont creusées dans le sable.

Des fourmis sans reine vivent dans des poches renforcées par des fibres.

Des sauterelles dorment dans des cavités ouvertes, au milieu de leurs réserves.

Des coléoptères stockent des aliments sous des fragments de métal.

Tout repose sur des grains instables.

Chaque paroi s'effrite.

Chaque plafond se courbe.

Chaque construction semble attendre une vibration plus forte que les autres.

Une portion de galerie s'effondre devant nous.

Le sable tombe d'un seul coup.

La courageuse bondit en arrière.

La protectrice saisit la méthodique.

Je recule, mais mes pattes postérieures s'enfoncent.

Le sable monte autour de mon abdomen.

— Ne pousse pas ! ordonne *P12*.

— Je m'enfonce !

— Pose ton corps. Répartis ton poids.

Je m'aplatis.

Le sable cesse de monter.

La princesse avance sur une fibre tendue entre deux parois. La protectrice et la courageuse descendent jusqu'à mes pattes.

— Une à gauche, une à droite, ordonne *P12*. Tirez seulement quand je le dis.

Les deux minimes saisissent mes articulations.

Elles ne pourraient pas déplacer mon corps seules.

Mais elles empêchent mes pattes de glisser davantage.

P12 tend ses mandibules vers la fibre qui retient les vivres vides sur mon dos.

— Maintenant.

Je pousse lentement.

Les minimes tirent.

La princesse utilise la fibre.

Mon abdomen sort du sable.

Je retrouve un appui.

La galerie s'effondre derrière moi.

La moqueuse regarde le passage disparu.

— La ville vient de fermer une rue.

La méthodique répond :

— Réseau instable. Risque d'ensevelissement croissant avec la profondeur.

— Nous faisons demi-tour ? demande la paisible.

P12 examine le courant d'air.

Il porte de la graisse.

Du sucre.

Des fruits.

Et cette poussière rouge et orange.

— Non.

Nous avançons encore.

Le grondement mécanique devient plus net.

Il ne traverse plus seulement le sol.

Il remplit l'air.

Bourdonnement.

Souffle.

Puis silence.

Bourdonnement.

Souffle.

Puis silence.

Les insectes qui montent sont maintenant chargés de nourriture fraîche. Certains portent des miettes si grandes qu'elles nécessitent vingt corps. D'autres roulent des fruits entiers à l'échelle d'une fourmi.

La galerie s'élargit.

La pente devient plus forte.

Une lumière artificielle apparaît au loin.

Blanche.

Puis rouge.

Puis orange.

Nous atteignons un rebord.

Et le monde s'ouvre.

Une grotte immense s'étend sous le désert.

Son plafond est si haut que les lumières fixées dessus ressemblent à des étoiles froides. Des dunes intérieures occupent le sol. Des tunnels débouchent de toutes parts. Des milliers d'insectes circulent sur des pistes qui convergent vers le centre.

Là, au milieu du sable, se trouve une maison.

Une maison gigantesque.

Rouge et orange.

Ses murs montent comme des falaises. Ses fenêtres sont des ciels rectangulaires. Ses fondations s'enfoncent directement dans une dune. Aucun rocher ne les soutient. Le sable coule lentement sous les angles du bâtiment.

La maison penche.

À peine.

Mais assez pour que même moi je le voie.

La moqueuse murmure :

— Tout ce chemin pour découvrir une maison qui tombe.

Un bruit énorme secoue la grotte.

BOUM.

Une porte s'ouvre.

Un pied rouge apparaît.

Puis une jambe.

Puis un corps immense.

Le géant sort de la maison.

Il possède la taille d'un personnage humain.
Comparé à nous, il n'est pas un être vivant.

Il est un paysage qui marche.

Son corps est entièrement rouge. Ses bras bougent avec des gestes rapides, désordonnés. Sur sa tête se trouve un gigantesque entonnoir orange, planté comme un chapeau absurde. L'ouverture large pointe vers le ciel de la grotte. Le tube étroit descend presque jusqu'à son front.

Je reconnais le personnage avant même qu'il ne parle.

Fou.

Sa voix fait vibrer le sable.

— Encore une livraison ! Posez tout dans la cuisine ! Non, dans le salon ! Non, dans le grenier ! En fait, posez tout partout, ce sera plus simple !

Un drone descend du plafond.

Ses hélices produisent une tempête.

Les insectes se plaquent au sol.

Le drone transporte une caisse gigantesque. Il la dépose près de la maison.

Fou l'ouvre.

Des dizaines de pains tombent sur le sable.

Des fruits roulent.

Des paquets éclatent.

Les insectes attendent à peine qu'il se détourne.

Ils accourent.

Ils découpent.

Ils transportent.

Ils disparaissent dans les tunnels avec les aliments.

Un deuxième drone arrive.

Puis un troisième.

L'un porte des gâteaux.

L'autre des caisses de viande.

Le dernier transporte des fruits, des pots, des sachets, des boîtes et des aliments que je ne reconnais même pas.

Fou lève les bras.

— Parfait ! J'avais peur de manquer !

Il entre dans la maison.

Nous descendons du rebord et approchons.

Les pistes d'insectes deviennent des fleuves.

Elles passent sous la porte, longent les murs, montent par les fissures et ressortent chargées.

Nous nous glissons dans l'une d'elles.

La cuisine est un univers de déchets.

Des morceaux de pain couvrent le sol.

Une flaque de jus forme un lac collant.

Des fruits pourrissent sous une table.

Une assiette contient assez de nourriture pour alimenter une colonie pendant des semaines.

Des emballages s'empilent.

Des miettes tombent en permanence.

Fou ouvre une boîte.

Il goûte un morceau.

— Je n'aime plus.

Il jette la boîte derrière lui.

Des centaines d'insectes se précipitent dessus.

Il ouvre un paquet de bonbons.

— Trop sucré.

Il le renverse.

Puis un gâteau.

— Pas assez sucré.

Il l'abandonne.

Un appareil posé sur la table émet une voix.

— Votre fortune disponible a diminué de—

Fou frappe l'appareil.

— Je ne veux pas savoir ! Commande-moi quarante tartes,
deux cents fruits et une montagne de fromage !

— Quantité inhabituelle. Confirmez-vous—

— Je confirme tout ! Et ajoute une nouvelle salle à ma maison !

L'appareil répond :

— Les fondations actuelles présentent une instabilité majeure.

Fou regarde le sol.

Du sable coule sous un mur.

— C'est parce qu'il n'y en a pas assez.

— De fondations ?

— De sable ! Mon ancienne maison s'est écroulée parce qu'elle était bâtie sur du sable. Alors celle-ci est bâtie sur beaucoup plus de sable. C'est forcément plus solide !

La moqueuse me touche l'antenne.

— Je commence à comprendre son nom.

Fou traverse la cuisine.

Chaque pas provoque un séisme.

Nous nous plaquons contre le sol.

Une pomme tombe d'une table.

Elle frappe le sable à quelques longueurs de nous.

Le choc soulève une vague de grains.

Des fourmis sans reine arrivent aussitôt. Elles découpent la peau, arrachent la pulpe et chargent les morceaux.

La méthodique observe les files.

— Approvisionnement identifié. La nourriture descend des livraisons, se disperse dans la maison, puis est récupérée par les insectes. Les convois alimentent la ville de surface.

La méfiante ajoute :

— *Fou* ne distribue pas volontairement.

— Il abandonne, dit la silencieuse.

L'obsédée par la propreté regarde la cuisine avec horreur.

— Il laisse tout pourrir.

La joyeuse contemple pourtant les montagnes de nourriture.

— Mais cela nourrit tout le monde.

P12 suit du regard un groupe de porteurs qui emporte un morceau de gâteau vers les tunnels.

— L'énigme est résolue.

Je regarde la profusion.

Du sucre.

Du fruit.

Des aliments sans fin.

Les insectes de la ville pourraient rester ici toute leur existence. Ils n'auraient jamais besoin de retourner dans leurs colonies. Jamais besoin de servir une reine. Jamais besoin de cultiver un champignon, de découper une feuille ou de suivre une piste de récolte.

Une goutte de sirop tombe devant moi.

Son odeur me frappe.

Mon corps avance presque seul.

Je pourrais boire.

Personne ne m'en empêcherait.

La joyeuse descend de mon thorax.

L'excitée la suit.

La moqueuse saute au sol.

Elles approchent de la goutte.

Je baisse la tête.

Puis je sens autre chose.

Pas dans le sirop.

Dans ma mémoire.

Rosâtre.

Pailleté.

Pur.

Je recule.

— Non.

La joyeuse se tourne.

— Quoi ?

— Ce n'est pas notre trésor.

— C'est de la nourriture.

— Nous ne sommes pas venues chercher de la nourriture.

L'excitée regarde autour d'elle.

— Mais il y en a partout !

— Justement.

Je lève les antennes vers la maison, les drones, les convois, les milliers d'insectes qui s'installent autour des restes du géant.

— Nous avons traversé la jungle. *Sm 1975* est mort. *Sm 1976* a quitté notre groupe. Nous sommes entrées chez les légionnaires et nous avons marché dans le désert. Ce n'est pas pour vivre de la folie de *Fou*.

La joyeuse baisse légèrement les antennes.

Je poursuis :

— Notre objectif est le territoire secret des papillons-feuilles. Au centre de ce territoire se trouve *La friandise suprême*. Le liquide rosâtre et pailleté. Celui qui peut nous transformer.

Je sens ma voix vibrer dans mon propre thorax.

— Je ne veux pas seulement manger sans travailler. Je veux des ailes. Je veux quitter le sol. Je veux être libre. Vraiment libre. Je veux ressentir cette joie jusqu'à la fin de ma vie.

P12 vient se placer près de moi.

— *Oc-1273* a raison.

Les minimos se tournent vers elle.

La princesse observe la cuisine.

— Nous avons compris comment la ville survit. Cela ne signifie pas que nous avons atteint notre but. L'abondance est une étape. Pas une destination.

La méthodique approuve.

— Objectif principal inchangé.

La méfiante ajoute :

— Et cette maison peut s'effondrer.

Un filet de sable glisse justement le long d'un mur.

La courageuse frappe le sol.

— Alors continuons.

Mais la joyeuse ne remonte pas sur mon corps.

L'excitée non plus.

La moqueuse reste entre elles.

Je les regarde.

— Venez.

La joyeuse ne bouge pas.

Son odeur est douce.

Heureuse.

— Je crois que je vais rester.

Le bruit de la cuisine semble s'éloigner.

— Quoi ?

L'excitée se place à côté d'elle.

— Moi aussi.

La moqueuse regarde le sol.

Puis elle relève les antennes.

— Et moi.

La protectrice descend de *P12*.

— Vous ne pouvez pas rester seules.

La joyeuse désigne les tunnels.

— Nous ne serons pas seules. Il y a des milliers d'insectes.
Des petites colonies sans reine. Des groupes. Des marchés.
De la nourriture. Des endroits où vivre.

La méfiante s'approche.

— Aucun ordre. Aucune protection commune. Aucune
structure stable.

La moqueuse regarde le mur penché.

— La stabilité est manifestement une notion facultative ici.

— Pourquoi ? je demande.

La joyeuse touche la goutte de sirop avec une antenne.

— Parce que je ressens ici le plaisir de vivre.

L'excitée frétille.

— Chaque grondement apporte quelque chose de nouveau. Un fruit, un gâteau, un colis, une odeur. Il se passe toujours quelque chose. Je pourrais explorer les marchés, les tunnels, les livraisons...

— Jusqu'à ce que la maison tombe, répond la méfiante.

— Elle n'est pas encore tombée.

La moqueuse contemple une sauterelle qui tente de tirer un morceau de fromage trois fois plus grand qu'elle.

— Et moi, je viens enfin de trouver une ville où le désordre est une culture officielle.

Je m'avance.

— Nous étions dix.

La joyeuse touche mon antenne.

— Nous le sommes encore. Seulement, nous ne marcherons plus toutes dans la même direction.

— Nous cherchions les ailes ensemble.

— Peut-être que je ne cherche plus les ailes.

Cette phrase produit un vide.

La joie de la minime ne disparaît pas.

Au contraire.

Elle devient plus forte.

— Je cherchais le bonheur, poursuit-elle. Regarde autour de toi. Le *Roi* a permis que *Fou* vive ici. Il lui donne cette fortune. *Fou* commande trop de nourriture, il en abandonne partout, et cela nourrit des milliers d'insectes qui ont quitté leurs peuples.

L'excitée complète :

— Nous avons faim et nous arrivons dans une ville pleine de nourriture. Ce n'est pas un hasard.

La moqueuse incline les antennes.

— Le moyen choisi est étrange, mais le *Roi* possède peut-être un sens de l'humour plus développé que nous.

La joyeuse se redresse.

— Tout concourt au bien de celles qui aiment le *Roi*. Toutes les preuves de sa bonté sont ici. Nous sommes parties pour vivre autrement. Ici, nous le pouvons.

P12 avance.

Son autorité modifie immédiatement l'odeur du groupe.

— Regardez-moi toutes les trois.

Elles obéissent.

— Cette ville n'a pas de reine. Pas de protection commune. Son abondance dépend des dépenses d'un seul personnage. Sa maison est bâtie sur du sable. Si les livraisons cessent, si *Fou* part, si le bâtiment s'écroule, tout changera.

— Je sais, dit la joyeuse.

— Vous renoncez à chercher le territoire.

— Oui.

— Vous renoncez à *La friandise suprême*.

L'excitée hésite.

Puis elle répond :

— Oui.

— Vous renoncez peut-être définitivement aux ailes.

La moqueuse regarde la cuisine, les insectes et les tunnels.

— Peut-être que toutes les fourmis n'ont pas besoin d'ailes pour cesser d'être à leur ancienne place.

P12 reste silencieuse.

Je sens son conflit.

Elle pourrait ordonner.

Elle pourrait rappeler qu'elle est princesse.

Elle pourrait leur imposer de grimper sur nous.

Mais elle ne le fait pas.

— Nous avons quitté une colonie parce que nous refusions que chaque direction nous soit imposée, dit-elle enfin. Je ne construirai pas une nouvelle prison autour de vous.

La protectrice proteste :

— Elles sont petites.

— Elles choisissent.

— Elles peuvent se tromper.

— Nous aussi.

La princesse se tourne vers les trois minimes.

— Je ne partage pas votre décision. Mais je la respecte.

La joyeuse s'approche de *P12* et touche ses pattes.

— Merci.

L'excitée court jusqu'à la méthodique.

— Tu me raconteras la suite si vous revenez ?

— Si nous revenons, je fournirai un rapport complet.

— Avec tous les détails ?

— Tous ceux dont je me souviendrai.

— Tu te souviens de tout.

— Presque.

La moqueuse rejoint la méfiante.

— Tu vas me manquer.

La méfiante recule.

— Tu mens.

— Oui. Mais moins que d'habitude.

La courageuse s'approche.

— Vous pourriez encore changer d'avis.

— Toi aussi, répond la moqueuse.

— Jamais.

— Voilà pourquoi tu continues et moi, non.

La joyeuse grimpe une dernière fois sur ma patte.

Elle atteint mon thorax.

Sa petite tête se place près de mon cou.

— Tu trouveras les ailes, murmure-t-elle.

— Tu pourrais les trouver avec nous.

— J'ai trouvé ma joie ici.

— Ce n'est peut-être pas la même chose.

— Peut-être.

Elle descend.

L'excitée me touche à son tour.

— Ne mourrez pas avant de revenir.

La moqueuse passe la dernière.

— Et si tu deviens vraiment un papillon mâle couvert de papillonnes, essaie de parler moins fort pendant ton sommeil.

Je ne réponds pas.

Elle reste un instant près de ma patte.

Son odeur tremble.

Puis elle s'éloigne.

Les trois minimes rejoignent une petite communauté de fourmis sans reine qui découpe un morceau de pomme. La joyeuse parle aussitôt. L'excitée aide à tirer la pulpe. La moqueuse observe leur organisation avec une expression déjà critique.

Elles se retournent.

Nous nous saluons.

Puis un convoi passe entre nous.

Lorsqu'il s'éloigne, elles sont encore là.

Mais elles ne sont plus avec nous.

Nous ne sommes plus douze.

Nous sommes neuf.

Une princesse.

Une coupeuse.

Sept minimes.

P12 réorganise immédiatement le groupe.

La silencieuse quitte son abdomen et grimpe sur le mien. La paisible et l'obsédée par la propreté restent avec moi.

Trois minimes sur mon corps.

La méthodique, la méfiante, la courageuse et la protectrice restent sur *P12*.

Quatre sur la princesse.

La voix de la reine légionnaire revient encore.

Le désert sépare celles qui prétendent vouloir la même chose.

Je regarde une dernière fois les trois silhouettes près de la pomme.

Puis je détourne les antennes.

— Où allons-nous maintenant ? demande la paisible.

P12 observe les drones.

Ils entrent dans la grotte par un immense tunnel situé derrière la maison. Certains arrivent chargés. D'autres repartent après la livraison.

— Nous continuons de suivre la nourriture à contre-courant, répond-elle.

La méthodique analyse les mouvements.

— Les drones chargés entrent par le tunnel supérieur. Après livraison, ils utilisent le même passage pour repartir. Plusieurs tailles. Fréquence élevée.

La méfiante ajoute :

— Monter dessus est dangereux.

La courageuse se redresse.

— Donc possible.

— Ce ne sont pas des synonymes.

P12 examine la zone d'atterrissage.

Un drone moyen descend près de la maison. Il transporte trois caisses. Ses pattes métalliques se posent sur une plaque à moitié ensevelie.

Le souffle de ses hélices repousse les insectes.

Fou sort.

— Pose tout là ! Non, plus loin ! Non, plus près ! Enfin, pose!

Le drone dépose les caisses.

Fou en ouvre une.

Des biscuits roulent sur le sol.

Tous les insectes se précipitent.

La zone située sous le drone se vide.

P12 donne ses ordres.

— Nous utilisons la confusion. Je monte la première. *Oc-1273*, tu me suis. Méthodique, repère les points d'accroche. Protectrice, personne ne tombe. Courageuse, tu n'attaques pas la machine.

— Même si elle nous attaque ?

— Dans ce cas, tu te caches.

— D'accord.

— Silencieuse, surveille le redémarrage. Propreté...

L'obsédée par la propreté regarde la machine couverte de poussière et de graisse.

— Je sais. Je ne nettoie pas le drone.

Nous courons.

Les vibrations des hélices secouent le sol.

P12 atteint une patte métallique. Elle grimpe le long d'un câble. Ses griffes accrochent une jointure.

Je la suis.

Le métal est chaud.

Lisse.

Ma première patte glisse.

La silencieuse frappe ma cuticule et désigne une rainure.

Je m'y accroche.

Nous atteignons le dessous du drone.

Des rails entourent l'espace où les caisses étaient fixées. *P12* choisit une barre transversale.

— Ici.

Elle se place contre le métal.

Je m'accroche de l'autre côté.

Les sept minimas se glissent dans les jointures, protégées du vent direct.

Un signal sonore retentit.

La silencieuse frappe trois fois.

— Départ.

Les hélices accélèrent.

Le monde se transforme en bruit.

Le drone se soulève.

Mon abdomen est tiré vers le bas.

Mes griffes crissent sur le métal.

La grotte descend sous nous.

La maison de *Fou* rétrécit.

Les pistes d'insectes deviennent des lignes.

Les milliers de corps deviennent des poussières
mouvantes.

Je vois les trois minimes près de la pomme.

Une seconde.

Puis la distance les efface.

Le drone tourne.

Il se dirige vers l'ouverture noire située derrière la
maison.

— Tenez ! ordonne *P12*.

Nous entrons dans le tunnel.

La lumière disparaît.

Le souffle change.

Les hélices frappent l'air contre les parois et produisent un grondement monstrueux. Le drone accélère. Des lampes blanches s'allument sous son corps, révélant la roche par fragments.

Le tunnel descend.

Puis remonte.

Puis s'enfonce de nouveau.

Il paraît infini.

Des drones chargés nous croisent dans l'autre direction. Leurs lumières surgissent, nous aveuglent, disparaissent aussitôt. Chaque croisement produit une bourrasque qui tente d'arracher nos corps au métal.

La protectrice serre la patte de la courageuse.

La méthodique compte les virages.

— Gauche. Descente. Droite. Ligne droite. Nouvelle descente.

La méfiante répond :

— Cela ne nous aidera pas si nous tombons.

— Cela m'aide à comprendre.

L'obsédée par la propreté est plaquée contre une jointure grasse.

— Je ne toucherai plus jamais une machine.

La paisible reste près de mon thorax.

— Ton rythme est rapide.

— Nous volons.

— Nous sommes transportées.

— Je ne veux pas de précision maintenant.

Le tunnel continue.

Toujours noir.

Toujours profond.

Je ferme un instant les yeux.

Le mouvement du drone traverse mon corps.

Pour la première fois, mes pattes ne touchent plus le
sol.

Je ne porte rien.

Je ne marche pas.

Je vais vite.

Très vite.

Mais ce ne sont pas mes ailes.

Une odeur effleure soudain mon antenne gauche.

Je rouvre les yeux.

Rien.

Seulement la pierre.

Le métal.

L'air chaud déplacé par les hélices.

Puis l'odeur revient.

Une fraction.

Sucrée.

Fine.

Presque lumineuse.

Mon corps entier se tend.

— Attendez.

P12 tourne les antennes.

— Quoi ?

Je déploie les miennes aussi loin que possible.

Le souffle violent brouille tout.

Graisse mécanique.

Poussière.

Roche.

Carton.

Fruits transportés par les drones croisés.

Et dessous...

Une trace.

Je la connais.

Je l'ai sentie au fond de ma colonie.

Je l'ai suivie jusqu'au niveau quarante.

Je l'ai respirée près des prisons.

Je l'ai reconnue sur les excroissances cachées
d'*Efficace 47002*.

Mais là-bas, elle était faible.

Diluée.

Presque morte.

Ici, elle possède une profondeur nouvelle.

Plusieurs couches sucrées s'entrelacent. Une chaleur douce. Une note végétale. Quelque chose de minéral. Une sensation qui ne ressemble à aucune nourriture connue et qui donne à mon corps l'impression de se souvenir d'ailes qu'il n'a jamais portées.

— Je la sens, dis-je.

P12 se rapproche autant que sa prise le permet.

— Quelle odeur ?

Je n'arrive presque pas à prononcer le nom.

— *La friandise suprême.*

Les minimex se figent.

La méfiante tourne aussitôt les antennes.

— Tu en es certaine ?

— C'est la même trace.

— Une ressemblance ne suffit pas.

— Beaucoup plus concentrée.

P12 ferme les yeux.

Elle laisse l'air frapper ses antennes.

Le drone franchit un nouveau virage.

L'odeur se renforce.

La princesse rouvre les yeux.

Ses ailes frémissent contre son abdomen.

— Oui.

La méthodique sent à son tour.

— Correspondance avec les résidus mémorisés. Intensité supérieure.

La paisible murmure :

— Mon corps réagit.

La protectrice serre davantage la barre.

La courageuse se dresse malgré le vent.

— Nous approchons.

La méfiante ne répond pas.

Elle sent encore.

Longtemps.

Puis son odeur change.

La silencieuse sort lentement de sa jointure.

Même l'obsédée par la propreté oublie la graisse qui couvre ses pattes.

Les sept minimes déploient leurs antennes dans le souffle.

Toutes la sentent.

Devant nous.

Dans l'obscurité.

Le drone accélère.

Le tunnel descend encore.

L'odeur rosâtre emplit ma tête, mon thorax, mes pattes, chaque espace entre mes plaques.

Ce n'est plus une rumeur.

Ce n'est plus une légende.

Ce n'est plus un rêve.

Pour la première fois, je ne rêve pas de *La friandise suprême*.

Je la respire.

Le choix

Je la respire.

Et pendant des heures, je ne respire plus qu'elle.

La friandise suprême.

Son parfum entre par mes antennes, disparaît sous les relents de graisse, revient au détour d'une galerie, se mêle à la poussière chaude, puis remonte brusquement jusqu'à mon cerveau comme une promesse que je n'arrive plus à contenir.

Le drone vole toujours.

Le grondement de ses hélices m'écrase contre la barre métallique. Mes griffes restent plantées dans une rainure si étroite que mes tarses commencent à brûler. Mon cou se raidit. Mes articulations vibrent. Chaque changement de direction tire mon abdomen dans le vide.

Pourtant, je ne ressens presque plus la fatigue.

L'odeur est là.

Devant.

Toujours devant.

— Elle augmente, dit la méthodique.

Sa voix se perd presque sous les hélices.

— De combien ? demande *P12*.

— Impossible à quantifier. Le souffle la disperse. Mais chaque nouvelle descente apporte une concentration supérieure.

La méfiante plaque son corps dans une jointure.

— Ou bien plusieurs drones transportent la même substance.

— Aucun drone croisé n'en porte, je réponds. Elle vient du tunnel.

— Tu ne peux pas l'affirmer.

— Je viens de le faire.

La courageuse se redresse entre deux boulons.

— Nous sommes sur la bonne piste !

— Baisse-toi, ordonne la protectrice.

— Je tiens.

— Tu tiens mal.

Une bourrasque produite par un drone chargé nous frappe de côté.

La courageuse décolle presque du métal.

La protectrice l'attrape par une patte et la rabat brutalement contre la barre.

— Maintenant, tu tiens mieux.

— Je contrôlais la situation.

— Non.

L'obsédée par la propreté retire une pâte noire collée à son abdomen.

— Quand nous serons des papillons, je refuse de monter à nouveau sur une machine pareille.

— Quand nous serons des papillons, répond la paisible, nous n'aurons plus besoin de monter dessus. Nous volerons.

Ces mots traversent mon corps.

Nous volerons.

Je ferme les yeux une fraction de seconde.

J'imagine le métal disparaître sous mes pattes.

Plus de barre.

Plus de griffes crispées.

Plus de charge.

Plus de couloir.

Seulement l'air bleu sous mon corps, le soleil au-dessus de moi et mes propres ailes capables de choisir chaque mouvement.

Le drone plonge brusquement.

Mon abdomen se soulève.

Je rouvre les yeux.

— Descente ! crie la silencieuse.

Le tunnel bascule devant nous.

Jusqu'à présent, les galeries s'enfonçaient par pentes, par courbes, par longues inclinaisons. Celle-ci s'arrête net au bord d'un puits.

Un vide vertical.

Immense.

Les lampes du drone balaient la paroi, mais leur lumière n'atteint pas le fond. Elles révèlent seulement des strates de roche, des coulées de sable figées, des câbles accrochés à des pitons et d'autres drones qui descendent sous

nous comme des insectes lumineux engloutis par une gorge
sans fin.

Le drone incline tout son corps.

Nous basculons avec lui.

Mes six pattes encaissent la traction.

La paisible glisse le long de mon thorax.

Je la rattrape.

— Accroche-toi !

— J’essaie !

— Essaie davantage !

Les hélices hurlent au-dessus de nous.

Le drone descend presque à la verticale.

La roche monte autour de moi.

Ou bien c’est nous qui tombons.

Je n’ai plus aucun repère.

Les lampes tournent. Les parois passent devant mes yeux. Le noir paraît liquide. L’odeur rosâtre remplit chaque souffle, puis disparaît lorsque le drone traverse des poches d’air chaud.

— Nous descendons depuis trop longtemps ! crie la méfiante.

— C'est une impression, répond la méthodique.

— Je déteste tes impressions corrigées !

— Je n'ai corrigé aucune impression. J'ai corrigé ton affirmation.

— Je vais vous corriger toutes les deux si vous continuez ! lance *P12*.

Le silence revient.

Seulement troué par le grondement.

Je regarde sous moi.

Des points lumineux se déplacent très loin dans le puits. Certains remontent avec des charges. Tous ceux qui descendent suivent le même axe, comme un fleuve mécanique plongeant vers le centre de la terre.

Depuis combien de temps sommes-nous agrippées ici ?

Je ne sais plus.

Mon corps connaît les cycles de coupe, la distance d'une piste, le poids d'une feuille, la durée nécessaire pour mâcher une bordure. Il ne sait pas mesurer des heures passées dans le vide.

La faim commence à creuser mon abdomen.

Mes muscles antérieurs tremblent.

L'obsédée par la propreté ne retire plus la graisse.

La courageuse ne parle plus.

Même la méthodique a cessé de compter les changements de direction.

Le puits continue.

Puis le drone ralentit.

La traction sur mes pattes diminue.

Ses hélices modifient leur rythme.

Un son profond remonte sous nous.

Pas un moteur.

Pas un éboulement.

Des milliers de frottements réguliers.

Des pattes sur du sable.

Les lampes éclairent enfin quelque chose.

Un sol.

Il paraît d'abord minuscule, cercle beige perdu au fond du puits. Puis il grossit. Ses contours s'éloignent. Des lignes noires le traversent. Des masses s'y déplacent.

Le puits débouche dans une cavité tellement vaste que ses limites se perdent au-delà des lumières.

Le plafond monte en plaques noires, hérissées de stalactites sèches. Des colonnes naturelles soutiennent des couches de roche craquelée. Le sol est recouvert d'un sable pâle parcouru de centaines de pistes.

Et au centre se trouve une intersection.

Deux tunnels gigantesques s'ouvrent dans la paroi opposée.

Un à droite.

Un à gauche.

Tous les drones tournent vers la gauche.

Aucun ne va à droite.

Je n'ai que le temps de le constater.

La silencieuse frappe mon thorax.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

— Devant !

Je regarde.

Ce que j'avais pris pour des branches mortes dressées
autour des pistes bouge.

Des pattes démesurées se déplient.

Des corps longs se détachent des parois.

Des têtes triangulaires pivotent.

Des milliers de phasmes couvrent la grotte.

Ils se tiennent sur le sable, contre la roche, sur des
passerelles, autour des balises, le long des zones où les drones
descendent. Certains sont bruns comme le bois sec. D'autres
ressemblent à des rameaux gris recouverts de poussière.
Leurs corps étroits se confondent avec les poutres et les
câbles jusqu'au moment où leurs articulations se mettent en
mouvement.

Ils sont partout.

Dix mille.

Peut-être davantage.

Leur organisation n'a rien à voir avec la confusion de
la ville de *Fou*. Aucun ne court inutilement. Aucun ne se

heurte. Chaque geste répond à un autre geste. Leurs longues antennes donnent des signaux. Leurs pattes indiquent les zones d'approche. Des groupes entiers dirigent les drones vers des couloirs précis.

La grotte n'est pas seulement gardée par eux.

Elle leur appartient.

Une rangée de phasmes se dresse devant notre drone.

Ils saisissent les pattes les uns des autres.

Les premiers accrochent leurs griffes aux aspérités du sol. Les suivants se dressent sur eux. D'autres ferment les espaces en croisant leurs longues pattes épineuses.

En quelques secondes, une barrière vivante s'élève devant nous.

Un filet de corps.

Le drone ralentit brutalement.

Le métal tremble.

Les hélices brassent le sable, soulevant un nuage beige qui avale la lumière.

— Ils nous ont vus ! crie la courageuse.

— Évidemment qu'ils nous ont vus ! répond la méfiante.

— Ne bougez pas ! ordonne *P12*.

Un phasme grimpe le long d'une patte du drone.

Son corps dépasse plusieurs fois ma longueur. Chaque segment de ses pattes ressemble à une branche articulée. Il progresse sans hésiter dans le souffle des hélices, atteint la barre où nous sommes agrippées et abaisse sa tête vers nous.

Ses yeux ne montrent aucune surprise.

Comme s'il nous attendait.

— Descendez.

P12 redresse ses antennes.

— Nous sommes en transit.

— Descendez.

— Nous suivons ce drone.

— Vous ne le suivrez plus.

— Pour quelle raison ?

Le phasme ne répond pas.

Son corps reste parfaitement immobile malgré les vibrations.

— Descendez immédiatement.

La méfiante murmure :

— Nous ne savons pas ce qu'il y a au sol.

— Du sable, répond la méthodique.

— Je vois le sable.

— Alors tu sais ce qu'il y a.

— Je ne sais pas ce qu'il contient.

Le phasme rapproche une patte.

— Sautez.

Je regarde sous moi.

Le drone ne s'est pas posé.

Il plane encore au-dessus du sable, assez bas pour que la chute ne soit pas mortelle, assez haut pour qu'elle puisse briser une articulation si je tombe mal.

— Vous pourriez faire descendre la machine, dis-je.

— Elle doit continuer.

— Alors attendez qu'elle soit plus basse.

— Sautez.

La barrière de phasmes se resserre devant le drone.

Les hélices ralentissent encore.

Puis le phasme donne un coup sec contre la barre.

Mes griffes glissent.

— Maintenant !

P12 lâche la première.

Ses ailes s'ouvrent aussitôt, mais le souffle du drone les rabat de travers. La princesse tourne dans l'air, heurte une bourrasque, disparaît dans le nuage de sable.

— *P12* !

Je lâche.

Le vide saisit mon abdomen.

Le sol monte.

Je tends mes pattes.

Trop tôt.

Je bascule sur le côté.

Mon thorax frappe le sable.

Ma tête s'enfonce.

Des grains entrent dans mes articulations, sous mon cou, contre mes yeux. L'impact écrase l'air contenu dans mon corps. Une douleur sèche traverse mon côté droit.

Je roule.

Encore.

Puis je m'arrête au fond d'une dépression formée par ma chute.

Le sable cède sous moi.

Sans lui, ma cuticule se serait peut-être fendue contre la roche.

Je remue mes six pattes.

Une.

Deux.

Trois.

Toutes répondent.

Je relève la tête.

— *P12*!

— Ici !

La princesse sort du nuage un peu plus loin. Une de ses ailes traîne dans le sable, mais elle la replie rapidement contre son abdomen.

Les minimes tombent autour de nous.

Certaines se laissent glisser le long de nos corps avant le saut. D'autres chutent directement, si légères qu'elles rebondissent à peine sur le sable.

La protectrice apparaît près de *P12*.

— Tes ailes ?

— Intactes.

— Ton thorax ?

— Intact.

— Ton abdomen ?

— Je suis en état de parler, donc laisse-moi respirer.

La protectrice inspecte quand même la base de ses ailes.

Sur mon corps, la paisible sort de sous une plaque de ma cuticule.

— Tout va bien ?

— J'ai du sable jusque dans les articulations.

L'obsédée par la propreté grimpe aussitôt sur mon cou.

— Ne bouge pas.

— Ce n'est pas le moment.

— Il y a toujours un moment pour retirer du sable d'une articulation.

Elle commence à racler les grains avec ses mandibules.

Un bourdonnement aigu tourne autour de mon antenne.

Je le reconnais.

Pas besoin de réfléchir.

Pas besoin de regarder.

Mon corps sait déjà.

— Phoride !

La silencieuse bondit sur ma tête.

Une mouche traverse le nuage, tourne autour de mon thorax, cherche une membrane plus tendre entre deux plaques. Son abdomen se replie sous elle. Elle approche assez pour tenter d'y introduire son œuf.

La silencieuse se dresse et frappe l'air avec ses pattes.

La mouche dévie.

Une seconde arrive derrière elle.

Puis une troisième.

— À gauche ! crie la courageuse.

— Celle-là est pour moi ! répond la protectrice.

Les minimos se dispersent automatiquement.

La paisible couvre la base de mon cou.

L'obsédée par la propreté abandonne le sable coincé dans mon articulation et se place au-dessus de mon thorax.

La silencieuse poursuit la première mouche.

Sur *P12*, la protectrice et la courageuse défendent les membranes situées à la base des ailes, là où une mouche pourrait déposer son œuf avant de repartir.

— Ne les laissez pas se poser !

— Deuxième passage !

— Elle remonte !

— Derrière l'antenne !

Je baisse la tête.

Une minime saute devant la mouche.

Le parasite change de direction, passe entre mes pattes et s'éloigne en bourdonnant.

Une autre tente de contourner *P12*.

La courageuse se jette presque sous ses ailes pour l'intercepter.

— Va pondre ailleurs !

La mouche remonte dans le nuage de sable.

Les minimas restent dressées quelques secondes, antennes déployées.

Puis elles reviennent à leur place.

L'obsédée par la propreté recommence immédiatement à nettoyer mon articulation.

Comme si rien ne s'était passé.

— Elles reviendront, dis-je.

— Nous aussi, répond la silencieuse.

Je la regarde.

C'est la première phrase qu'elle prononce depuis longtemps.

Elle reprend sa place près de mon antenne sans rien ajouter.

Autour de nous, d'autres mouches tournent entre les phasmes et les drones. Certaines cherchent les insectes qui travaillent près des pistes. D'autres restent suspendues dans les courants d'air.

Personne ne semble s'en préoccuper.

Pour une coupeuse de feuilles, une mouche qui cherche à pondre dans le corps n'est pas un mystère.

C'est un détail ordinaire.

Une menace quotidienne.

Presque rassurante, comparée à tout le reste.

Le drone reprend de la hauteur.

Je lève les antennes.

— Attendez !

Personne ne répond.

Le phasme qui nous a ordonné de sauter quitte la machine. Il retombe sur le sable avec légèreté, malgré la longueur de ses pattes.

Le drone tourne vers le tunnel de gauche.

La barrière vivante s'ouvre.

La machine passe.

Puis les phasmes referment immédiatement leur filet.

— C'est là, dis-je.

P12 observe le tunnel gauche.

Les lumières des drones y disparaissent les unes après les autres. L'ouverture est si large qu'une colonie entière pourrait s'y engager. Pourtant, la masse des phasmes en bloque chaque espace libre.

À droite, une seconde barrière identique ferme l'autre tunnel.

Aucun drone n'y entre.

Aucun n'en sort.

La princesse s'avance vers le phasme descendu de la machine.

— Nous voulons continuer à gauche.

— Pas ensemble.

Ses mots tombent sans hésitation.

— Pourquoi ? demande *P12*.

— Vous devez vous séparer.

— Qui l'ordonne ?

Aucune réponse.

— Est-ce votre territoire ?

— Vous devez vous séparer.

— Nous sommes neuf, précise la méthodique.
Souhaitez-vous une division égale ou une répartition selon
les castes ?

Le phasme tourne lentement la tête vers elle.

— Vous choisirez.

— Sur quels critères ?

— Votre désir.

La méfiante s'approche.

— Quel piège se trouve dans les tunnels ?

Le phasme ne bouge pas.

— Répondez. Aucun piège ne vous sera expliqué.

— Cela signifie qu'il y en a.

— Cela signifie qu'aucun piège ne vous sera expliqué.

La courageuse avance à son tour.

— Nous pouvons affronter ce qu’il y a à gauche.

— Ce n’est pas ce que j’ai demandé.

— Nous irons toutes à gauche.

— Non.

Sa voix ne monte pas.

Pourtant, plusieurs centaines de phasmes tournent leurs têtes vers nous au même instant.

Le frottement de leurs pattes cesse.

La grotte devient silencieuse.

Même les drones paraissent plus lointains.

Le phasme désigne le tunnel de droite.

— Celles qui iront là-bas trouveront ce que leur cœur désire le plus profondément.

Personne ne répond.

Il poursuit :

— Le bonheur selon leur désir. Une vie choisie. Une place qui leur appartient. Celles qui veulent fonder une colonie pourront la fonder. Celles qui veulent vivre sans colonie

pourront vivre sans colonie. Celles qui veulent accomplir ce pour quoi leur corps a été formé le pourront.

Je sens *P12* se raidir près de moi.

Le phasme désigne ensuite le tunnel de gauche.

— Celles qui iront là-bas trouveront ce que tout insecte arrivé jusqu'ici prétend chercher.

Mon antenne droite frémit.

— *La friandise suprême*, je murmure.

Le phasme incline légèrement la tête.

— *La friandise suprême*.

Le nom traverse la grotte.

Les phasmes le répètent.

Pas avec leurs voix.

Avec un mouvement.

Des milliers d'antennes se lèvent, puis retombent ensemble.

Une seule pulsation.

L'odeur rosâtre sort du tunnel gauche avec une force nouvelle.

Je ferme les yeux.

Elle enveloppe ma tête.

Chaleur douce.

Sucre.

Végétal.

Minéral.

Des paillettes que je ne vois pas encore mais que mon corps croit déjà sentir contre sa cuticule.

— Alors il n’y a aucun choix, dit la courageuse. Nous allons à gauche.

— Il y a toujours un choix, répond le phasme.

La méfiante fixe le tunnel droit.

— Qu’y a-t-il exactement derrière ?

— Ce que ton cœur désire.

— Et si mon cœur désire *La friandise suprême* ?

— Alors tu dois déterminer si c’est réellement ce qu’il désire.

— Vous jouez sur les mots.

— Non.

Je sens son odeur.

Faible.

Stable.

Sèche.

Aucune trace de peur.

Aucune excitation.

Aucun parfum de tromperie que je puisse reconnaître. Les phasmes ne cherchent pas à nous séduire. Ils ne nous menacent pas. Ils ne promettent pas davantage lorsque nous hésitons.

Ils déclarent.

Seulement.

Avec la rigidité de corps faits pour ressembler à des branches mortes.

Ils ne mentent pas.

Cette certitude me dérange plus qu'un piège visible.

Je regarde P12.

La princesse ne fixe plus le tunnel gauche.

Elle regarde à droite.

Ses ailes restent serrées contre son abdomen. Ses antennes descendent lentement vers le sable. Son corps semble lourd, d'un seul coup.

— *P12* ? dis-je.

Elle ne répond pas.

— Princesse ?

— J'ai entendu.

— L'odeur vient de gauche.

— Je sais.

— Nous avons atteint la piste.

— Je sais.

— Alors pourquoi regardes-tu à droite ?

Elle frotte une patte contre son thorax.

— Parce que j'ai aussi entendu ce qu'il a dit.

— Il a parlé de désirs.

— Il a parlé de fonder une colonie.

Les sept minimas se rapprochent.

La protectrice se place contre une patte de *P12*.

— Tu voulais devenir papillon.

— Oui.

— Nous aussi, ajoute la paisible.

P12 lève les antennes vers l'ouverture droite.

Aucune odeur rosâtre n'en sort.

Seulement un air plus frais, presque humide, qui glisse sur le sable avant de mourir à nos pattes.

— Depuis ma naissance, dit la princesse, mon corps porte une fonction. Mes ailes. Mon abdomen. Ma place parmi les reproductrices. Je devais quitter ma colonie, voler, rencontrer un mâle, descendre, retirer mes ailes et commencer autre chose.

La méthodique incline la tête.

— Fondation indépendante. Chambre initiale. Première ponte. Développement progressif d'une nouvelle population.

— Je connais le processus, répond *P12*.

— Je précisais.

— Je sais.

La princesse fait quelques pas vers la droite.

Le sable cède doucement sous ses pattes.

— J'ai passé ma vie à être considérée comme une promesse de colonie. Puis j'ai voulu des ailes différentes. Une autre existence. Une liberté totale. J'ai cru que devenir papillon serait l'accomplissement le plus élevé.

— C'est encore possible, dis-je. L'odeur est là. Nous sommes enfin arrivées.

— Sommes-nous arrivées ?

— Oui.

— Ou sommes-nous arrivées à un choix ?

Je claque des mandibules.

— C'est la même chose.

— Non.

Elle se tourne vers moi.

— Toute cette aventure m'a épuisée, *Oc-1273*.

Sa voix perd un instant son autorité.

— La jungle. Les prédateurs. La mort de *Sm 1975*. Le départ de *Sm 1976*. Les légionnaires. Le désert. La faim. La ville de *Fou*. Les trois minimas que nous avons laissées derrière nous. Combien d'autres devront partir avant que nous atteignions ce que tu appelles le but ?

— Nous le sentons.

— Je le sens aussi.

— Alors viens.

Elle regarde encore à droite.

— Et pourtant, quelque chose en moi veut entrer là.

— Quelque chose en toi ou quelque chose qu'ils viennent de déposer dans ta tête ?

Le phasme ne réagit pas.

P12 non plus.

Pendant quelques battements, je regrette ma phrase.

Puis la princesse avance jusqu'à placer sa tête face à la mienne.

— Mon désir ne vient pas d'eux.

— Tu ne parlais pas de fonder une colonie avant qu'ils le disent.

— Parce que je croyais avoir dépassé ce désir.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je ne sais plus si je l'ai dépassé ou si je l'ai seulement enterré sous un rêve plus éclatant.

Les minimes gardent le silence.

Autour de nous, les phasmes attendent.

Pas un ne bouge.

Les drones continuent de passer vers la gauche, transportant des caisses, des fruits, des objets et des odeurs étrangères. Chaque machine traverse la barrière vivante, puis disparaît dans le tunnel d'où sort *La friandise suprême*.

Le trésor est là.

Visible seulement par son absence.

Proche seulement par son parfum.

Et nous discutons encore.

— Écoute ton cœur, dit le phasme.

Je tourne brutalement la tête.

— Personne ne t'a demandé d'intervenir.

— Vous êtes à l'intersection.

— Nous le voyons.

— Alors choisissez.

P12 ferme les yeux.

Ses antennes descendent.

Sa respiration ralentit.

Je vois son abdomen se soulever, puis redescendre.
Ses ailes frémissent. Le sable glisse autour de ses griffes.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande la méfiante.

— J'écoute.

— Quoi ?

— Ce qui reste quand je ne pense plus à ce que j'ai dit vouloir.

La courageuse regarde le tunnel gauche.

— Moi, je veux des ailes.

— Tu en as déjà six petites sur ton corps imaginaire, répond la méthodique.

— Je parle d'ailes réelles.

La protectrice se colle davantage contre la princesse.

— Je veux que *P12* ne soit pas abandonnée.

— Je ne suis pas abandonnée, dit la princesse.

— Tu le seras si tu pars à droite et que nous allons à gauche.

L'obsédée par la propreté agite ses antennes.

— Une nouvelle colonie aurait besoin d'un champignon propre.

La méfiante se tourne vers elle.

— Nous voulions arrêter de travailler.

— Oui.

— Cultiver un nouveau champignon représente davantage de travail.

— Je sais.

— Alors pourquoi le proposes-tu ?

— Parce qu'un champignon mal entretenu me dérange davantage que le travail.

La paisible avance lentement.

— Peut-être que le *Roi* nous montre plusieurs formes de bonheur.

Je retiens un claquement de mandibules.

— Le *Roi* n'a rien dit.

— Il ne parle pas toujours avec une voix.

— Et parfois, une intersection est seulement une intersection.

La paisible me regarde.

— Peut-être.

— Ce mot permet de justifier n'importe quoi.

— Il permet aussi de ne pas prétendre tout comprendre.

Je détourne les antennes.

Cette réponse me met en colère parce qu'elle ne m'offre rien à combattre.

P12 ouvre les yeux.

Son odeur a changé.

Pas de joie.

Pas encore.

Mais une décision commence à s'y former.

Je la sens avant qu'elle parle.

— Je vais à droite.

Les mots me frappent plus durement que ma chute.

— Non.

— Si.

— Tu ne peux pas.

— Tu viens de quitter ta colonie pour décider de ta propre vie. Ne m’interdis pas de décider de la mienne.

— Ce n’est pas la même chose.

— C’est exactement la même chose lorsque la décision est la tienne.

Je m’approche.

— Nous sommes venues pour *La friandise suprême*.

— Toi, oui.

— Toi aussi.

— J’ai cru que oui.

— Tu l’as répété pendant toute l’aventure.

— Parce que je le croyais.

— Et une phrase prononcée par un phasme suffit pour que tu abandonnes ?

La princesse redresse son thorax.

Son autorité revient.

Pas brutale.

Naturelle.

Elle remplit l'espace comme une odeur de commandement.

— Je n'abandonne pas. Je choisis un autre accomplissement.

— Lequel ?

— Fonder une colonie qui vivra pour la gloire du *Roi*. Une colonie qui ne reproduira pas tout ce que nous avons fui. Une colonie juste. Forte. Protégée. Une colonie où chaque ouvrière connaîtra sa valeur.

— Et travaillera jusqu'à épuisement.

— Une colonie doit vivre.

— Donc couper.

— Oui.

— Porter.

— Oui.

— Cultiver.

— Oui.

— Obéir.

Elle hésite.

— S'organiser.

— Tu as seulement changé le mot.

Une tension traverse ses antennes.

— Peut-être que le problème n'était pas le travail, *Oc-1273*.
Peut-être que le problème était de ne pas comprendre pour
quoi nous travaillions.

Je recule.

Elle parle comme les autres.

Cette pensée me brûle.

Mais je ne la prononce pas.

Je regarde les minimales.

— Nous allons à gauche.

Aucune ne grimpe sur mon corps.

La protectrice reste contre *P12*.

La méthodique observe les deux tunnels.

— À droite, possibilité de création d'une nouvelle colonie. À
gauche, accès à la substance recherchée. Deux objectifs
incompatibles si les chemins ne se rejoignent pas.

— Ils ne se rejoignent pas ? demande la méfiante au phasme.

Silence.

— Répondez.

Silence.

La courageuse s'avance vers *P12*.

— Fonder une colonie est aussi une aventure.

La méfiante la fixe.

— Tu choisis selon le danger ?

— Je choisis là où il faudra construire quelque chose.

L'obsédée par la propreté rejoint la princesse.

— Je veux voir le premier jardin.

— Tu voulais devenir papillon, je lui rappelle.

— Oui.

— Tu voulais ne plus jamais travailler.

— Oui.

— Et tu choisis une fondation de colonie ?

— Une première chambre propre est difficile à imaginer sans moi.

La méthodique avance à son tour.

— Une jeune colonie nécessitera une répartition précise des tâches.

— Tu étais la première à identifier *La friandise suprême*.

— J'ai identifié une correspondance olfactive. Je n'ai pas promis de la suivre jusqu'au bout.

La méfiante reste entre les deux groupes.

Elle regarde à droite.

Puis à gauche.

Puis les phasmes.

— Je n'aime aucun de ces tunnels.

— Tu dois en choisir un, dit le phasme.

— Je n'aime pas davantage cette réponse.

La protectrice lui tend une patte.

— Viens avec nous.

— Pourquoi ?

— Parce que si tu vois les pièges là où ils se trouvent, une colonie aura besoin de toi.

La méfiante observe sa patte.

Puis elle la saisit.

La paisible me touche l'antenne.

— Je suis désolée.

— Alors reste.

— Je crois que je dois suivre la princesse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle peut donner une direction à beaucoup d'autres vies.

— Et mes ailes ?

La paisible baisse les antennes.

— Elles sont ton rêve.

— C'était le nôtre.

— Oui.

— Plus maintenant ?

— Je veux encore voler. Mais je ne sais plus si je veux voler plus que je ne veux servir quelque chose qui commence.

Je la regarde descendre de mon thorax.

Son poids est presque inexistant.

Son absence, elle, est énorme.

La silencieuse reste la dernière sur moi.

Elle ne bouge pas.

Au moins une.

Une seule.

Je n'ose pas lui parler.

Je crains que ma voix lui rappelle qu'elle doit choisir.

Ses petites pattes sont posées entre mes épines thoraciques. Je sens sa chaleur minuscule. Elle regarde le tunnel gauche.

Puis *P12*.

Puis moi.

La princesse ne lui donne aucun ordre.

Elle attend.

La silencieuse descend le long de ma patte.

Chaque mouvement arrache quelque chose à l'intérieur de mon corps.

Arrivée sur le sable, elle se retourne.

— Trouve tes ailes.

Puis elle rejoint les autres.

Je reste sans mouvement.

Sept minimas entourent désormais *P12*.

La princesse n'a pas eu besoin de les appeler.

Sa manière de se tenir suffit. Ses ailes, son abdomen, son odeur, son assurance retrouvée. Elle ressemble déjà à un centre autour duquel une colonie pourrait se construire.

La protectrice grimpe la première sur son corps.

La méthodique prend place près de son thorax.

La méfiante inspecte la base de ses ailes.

La courageuse monte sur sa tête.

L'obsédée par la propreté retire un grain de sable accroché à son cou.

La paisible s'installe près de son abdomen.

La silencieuse disparaît entre deux plaques.

Sept.

Toutes les sept.

Je regarde mes propres épines.

Vides.

Plus aucune petite patte.

Plus aucun cri contre les phorides.

Plus aucune remarque sur la saleté des feuilles.

Plus aucune prière excessive.

Seulement du sable.

— Tu as un grand pouvoir sur elles, dis-je.

P12 tourne la tête.

— Je ne leur ai rien ordonné.

— Tu n'en as pas besoin.

— Elles ont choisi.

— Elles te suivent parce que tu es princesse.

— Peut-être.

— Et bientôt, elles travailleront pour toi.

Son odeur se durcit.

— Elles construiront avec moi.

— Ce n'est toujours qu'un autre mot.

La princesse s'approche jusqu'à toucher mes antennes.

Le contact dure.

Je retrouve l'odeur de la jungle sur elle.

La colonie.

La pluie.

La poussière du désert.

Les légionnaires.

La nourriture de *Fou*.

Tout ce que nous avons traversé ensemble.

— Viens avec nous, dit-elle.

Je tourne mes antennes vers la droite.

Le tunnel ne promet rien par son odeur.

Mais les phasmes ne mentent pas.

Le désir le plus profond.

Le bonheur.

Une vie choisie.

Je pourrais y trouver un ciel.

Je pourrais y trouver du nectar.

Je pourrais peut-être y trouver des ailes sans risquer
ce qui se cache à gauche.

Ou une existence où je ne ressens plus jamais
l'obligation de travailler.

Une vie entière de plaisir.

De joie.

De liberté.

Sans autre mort.

Sans autre séparation.

Sans devoir avancer dans un tunnel gardé par des
dizaines de milliers de soldats.

Ma patte antérieure se lève.

Elle se pose vers la droite.

Le sable est plus frais de ce côté.

Et si le bonheur se trouvait réellement là ?

Les phasmes paraissent incapables de tromper.

Leurs antennes restent stables.

Leurs corps ne diffusent aucune excitation
mensongère.

Ils ne me demandent pas de croire.

Ils me demandent de choisir.

Le désir le plus profond.

Je revois mon rêve.

Le ciel immense.

Mon corps de papillon mâle.

Les nectars.

Les papillonnes.

La chaleur.

Les couleurs.

La sensation de ne rien porter.

Je revois aussi la piste de ma colonie.

Les feuilles.

Les jardins blancs.

Le million de corps.

Les couloirs.

Les ordres.

Les jours répétés.

Je pourrais tout quitter maintenant.

Ma deuxième patte avance presque.

Puis l'air change.

Une bouffée sort du tunnel gauche.

Plus forte que toutes les précédentes.

Elle frappe mes antennes.

Mon corps entier se contracte.

Rosâtre.

Pailletée.

Vivante.

La friandise suprême.

Je revois le niveau quarante.

La prison.

Efficace 47002.

Les excroissances cachées sous la terre noire.

Le début de ses ailes.

Je revois *Sm 1975*.

Je revois *Sm 1976* disparaître.

Je revois les trois minimes près de la pomme.

Tout ce que le chemin a déjà pris.

Je retire ma patte du côté droit.

— Non.

P12 garde ses antennes contre les miennes.

— Tu es certaine ?

— Je n'ai pas quitté ma colonie pour qu'un tunnel décide à ma place de ce que je désire réellement.

— Personne ne décide pour toi.

— Alors je décide.

Je regarde la gauche.

— Je veux devenir papillon.

— Le tunnel droit pourrait peut-être te donner ce bonheur.
Pas forcément papillon, mais des ailes...

— Peut-être.

— Les phasmes ne mentent pas.

— Je sais.

— Alors pourquoi refuser ?

Je déploie mes antennes vers l'odeur.

— Parce que je ne veux pas seulement être heureuse. Je veux les ailes. Les ailes de papillon.

Ma voix tremble.

Je la rends plus ferme.

— Je veux les vraies. Je veux sentir mon corps changer. Je veux quitter le sol par moi-même. Je veux boire le liquide rosâtre et pailleté dans sa forme pure. Je veux atteindre le territoire des papillons-feuilles. Je veux voir ce qui se cache au bout de cette odeur.

Je recule d'un pas.

— Et si je dois continuer sans vous, je continuerai sans vous.

Les minimes ne parlent pas.

La courageuse baisse les antennes.

La paisible se rapproche du cou de *P12*.

L'obsédée par la propreté descend soudain, court jusqu'à moi et grimpe sur ma patte.

Pendant une seconde, mon corps se remplit d'espoir.

Elle atteint mon thorax.

Retire un grain de sable coincé sous une plaque.

Puis redescend.

— Il aurait fini par abîmer ton articulation.

— Merci.

— Ne néglige pas ton nettoyage.

— Je vais essayer.

Elle retourne auprès de la princesse.

La moqueuse aurait trouvé quelque chose à dire.

Mais la moqueuse est restée dans la ville de *Fou*.

P12 rompt enfin le contact de nos antennes.

— Je fonderai une colonie pour la gloire du *Roi*.

— J'espère que tu trouveras ce que tu crois chercher.

— Et moi, j'espère que tu trouveras ce que tu cherches réellement.

Je tourne la tête vers le phasme.

— Ouvrez.

Il ne demande pas quel tunnel.

Il sait.

Derrière *P12*, la barrière de droite commence à bouger.

Les phasmes décroisent leurs pattes une à une. Le filet vivant se fend au centre. Une ouverture étroite apparaît, puis s'élargit jusqu'à laisser passer la princesse.

Un air humide en sort.

Une odeur de terre neuve.

De racines.

De champignon jeune.

P12 regarde le passage.

Son abdomen frémit.

Les sept minimes s'agrippent à son corps.

— Au revoir, *Oc-1273*.

— Au revoir, *P12*.

Elle avance.

La protectrice tourne la tête vers moi.

Puis la courageuse.

Puis la paisible.

Les autres suivent.

La silencieuse reste cachée.

La princesse franchit la barrière.

Ses pattes s'enfoncent dans le sable sombre du tunnel droit.

Elle ne se retourne pas immédiatement.

Elle fait plusieurs pas.

Puis elle déploie légèrement ses ailes et tourne enfin la tête.

Je lève une antenne.

Elle fait de même.

Les phasmes referment leur filet entre nous.

Les longues pattes se croisent.

Les corps se superposent.

Les espaces disparaissent.

P12 et les sept minimes deviennent des silhouettes fragmentées entre les membres des phasmes.

Puis la barrière se ferme complètement.

Je ne les vois plus.

Leur odeur reste encore quelques instants.

Faible.

Puis l'air du tunnel l'emporte.

Nous étions neuf.

Je demeure l'unique fourmi devant le passage gauche.

Les phasmes me regardent.

Des dizaines.

Des centaines.

Des milliers.

Je sens tout à coup la petitesse de mes dix millimètres.

Pas de princesse.

Pas de minimes.

Rien.

Le phasme qui nous a parlé se dresse devant moi.

— Tu peux encore choisir la droite.

Je regarde la barrière refermée.

— Non.

— Ton désir peut t’y attendre.

— Mon désir sent comme le tunnel de gauche.

— Les odeurs conduisent aussi vers la faim.

— Alors j’ai faim.

Le phasme reste immobile.

— La plupart des insectes qui arrivent ici ne continuent pas seuls.

— Je ne suis pas arrivée ici seule.

— Mais tu continueras ainsi.

Je plante mes griffes dans le sable.

— Ouvrez.

La barrière gauche s’anime.

Les phasmes décrochent leurs pattes.

Leurs corps s’écartent lentement.

Derrière eux, le tunnel apparaît.

Noir.

Immense.

Les drones y avancent par files, leurs lampes blanches
dessinant des arcs sur les parois. Ils vont trop vite pour moi.
Aucun ne ralentit. Aucun ne se pose.

Je vais devoir marcher.

À patte.

Le phasme se retire.

— Passe.

Je m'avance entre les corps.

Leurs longues pattes forment des ponts au-dessus de
moi. Des milliers d'yeux suivent chacun de mes pas. Le sable
devient plus fin. Plus froid.

L'odeur me frappe de face.

Elle est si forte que mes antennes se replient un
instant sous l'intensité.

Mon cerveau ne parvient plus à séparer ses
composants.

Sucre.

Fruit.

Chaleur.

Une joie chimique qui n'appartient à aucune piste
de ma colonie.

Je franchis la barrière.

Les phasmes la referment derrière moi.

Le bruit de leurs pattes produit un claquement sec.

Je me retourne.

Le filet vivant est complet.

Aucun passage.

À droite, quelque part derrière la roche, *P12* marche
vers une colonie qui n'existe pas encore.

Devant moi, *La friandise suprême* remplit le noir.

Je commence à avancer.

Une patte.

Puis une autre.

Les drones me dépassent avec des grondements qui
font trembler le sol. Leur souffle soulève le sable et efface mes
traces presque aussitôt.

Le tunnel descend.

Encore.

La lumière de l'intersection faiblit derrière moi.

Je continue.

La grotte m'avale.

Bientôt, il ne reste plus que les lampes fugitives des drones. Elles surgissent, révèlent un morceau de roche, puis disparaissent au virage suivant.

Entre deux passages, le noir devient total.

Je ne vois plus mes propres pattes.

Je marche seulement grâce à l'odeur.

Elle augmente.

Encore.

Chaque pas la rend plus profonde.

Chaque pas donne à mon corps l'impression que quelque chose, sous ma cuticule, cherche à se déployer.

Je vais les trouver.

Je ne sais pas si je parle des papillons-feuilles.

Des ailes.

Du bonheur.

Ou d'une vérité cachée au fond de cette grotte.

Le dernier drone visible disparaît.

Son grondement s'éloigne.

Puis s'éteint.

Le silence tombe.

Un silence si épais que j'entends les grains de sable glisser sous mes griffes.

Je m'arrête.

Devant moi, très loin dans le tunnel, quelque chose remue.

Pas un drone.

Pas une mouche.

Pas un phasme.

Un froissement immense.

Lent.

Régulier.

Une pulsation qui déplace l'air jusque sur mes antennes.

Comme si l'obscurité respirait.

Comme si, quelque part devant moi, des milliers
d'ailes venaient de s'ouvrir en même temps.

Puis une lueur rosâtre apparaît au fond du noir.

Une seule.

Elle tremble.

Elle s'éteint.

Et le froissement recommence.

Beaucoup plus près.

Seule

Je ne bouge plus.

Mes six pattes s'enfoncent légèrement dans le sable.

Le froissement cesse.

Le silence revient si brutalement que mes antennes se dressent toutes seules.

Devant moi, le tunnel reste noir.

Derrière moi, la barrière des phasmes n'est déjà plus qu'un souvenir sec. Une muraille de pattes refermée sur le dernier endroit où j'ai vu *PI2* et les sept minimes.

Je n'ai plus leur odeur.

Je n'ai plus leurs vibrations.

Je n'ai plus personne sur mon thorax pour surveiller les membranes fragiles entre mes plaques.

Cette pensée arrive trop tard.

Un bourdonnement aigu traverse l'obscurité.

Petit.

Rapide.

Précis.

Mon corps le reconnaît avant mon esprit.

— Non.

Une mouche passe devant mes antennes.

Je ne la vois pas.

Je sens seulement le déplacement d'air produit par ses ailes, une vibration nerveuse, irrégulière, qui s'arrête quelque part sur ma droite.

Puis une deuxième apparaît derrière moi.

Une troisième au-dessus.

Des phorides.

Je baisse aussitôt la tête et replie mes pattes pour rapprocher mon thorax du sable. Mes mandibules s'ouvrent. Mon abdomen se courbe autant que ma morphologie le permet.

— Pas maintenant.

Le bourdonnement tourne autour de moi.

Une mouche descend vers la membrane située derrière mon cou.

Je pivote.

Mes mandibules claquent dans le vide.

La phoride remonte.

Une autre plonge vers mon côté gauche.

Je frappe le sable avec une patte et projette des grains dans sa direction. Le nuage minuscule perturbe son vol. Elle s'éloigne, revient, se suspend devant moi.

Elle m'étudie.

Je le sens.

Ces mouches n'attaquent pas comme des prédateurs affamés. Elles ne foncent pas pour mordre. Elles attendent l'angle. La seconde pendant laquelle une patte glisse. Le moment où une charge empêche une coupeuse de se retourner. L'ouverture entre deux plaques. La membrane plus souple dans laquelle leur ovipositeur peut entrer.

Dans la colonie, les minimes surveillent ces zones.

Elles courent sur nos corps.

Elles frappent l'air.

Elles dérangent les pondeuses avant que celles-ci puissent nous toucher.

Je revois la silencieuse se dresser sur ma tête.

Je revois l'obsédée par la propreté abandonner un grain de sable pour protéger mon thorax.

Je revois la paisible couvrir la base de mon cou.

Mais elles sont parties à droite.

Avec *P12*.

Je suis sans protection.

La première mouche revient.

Je sens son odeur acide au dernier moment.

Je bascule sur le côté.

Elle passe au-dessus de moi.

La deuxième attaque aussitôt.

Je me redresse trop vite.

Mes pattes postérieures dérapent.

Un choc minuscule frappe mon thorax.

Une aiguille.

Une brûlure sèche pénètre entre deux plaques.

Je claque mes mandibules.

Quelque chose effleure leur extrémité, puis disparaît dans le noir.

Je me retourne avec violence.

— Reviens !

Les bourdonnements s'éloignent.

Pas tous.

Deux mouches restent suspendues au-dessus de moi, mais elles ne cherchent plus à descendre. Elles tournent, patientes, puis suivent un courant d'air qui s'enfonce vers les profondeurs.

En quelques secondes, je ne les entends plus.

Je reste immobile.

La brûlure pulse dans mon thorax.

Une fois.

Deux fois.

Puis elle diminue.

Je plie ma patte antérieure et frotte la zone touchée. Ma griffe racle la cuticule, cherche une bosse, une trace, un œuf accroché à l'extérieur.

Rien.

Je recommence.

Rien.

Seulement une minuscule goutte d'hémolymph
qui sèche déjà dans la membrane.

— Elle m'a seulement piquée.

Ma voix ne rencontre aucune réponse.

Les phorides ne piquent pas seulement.

Je chasse cette pensée.

— Elle n'a pas eu le temps.

Tu ne sais pas.

— Elle n'a pas eu le temps.

Je le répète plus fort.

La grotte ne me contredit pas.

Devant moi, l'odeur de *La friandise suprême*
continue de couler dans le tunnel.

Plus dense qu'avant.

Elle entre dans mes sensilles, s'accroche à mes
antennes, traverse chaque information jusqu'à couvrir
l'odeur acide des mouches.

Sucre.

Fruit mûr.

Chaleur.

Promesse.

Je fais un pas.

La membrane touchée tire légèrement.

Je fais un deuxième pas.

La douleur s'efface.

Au troisième, je ne pense déjà plus qu'au parfum.

Je suis proche.

Je reprends la marche.

Le sable glisse sous mes tarses avec un chuintement presque liquide. Mes griffes cherchent les grains les plus compacts. La pente reste faible, mais elle descend sans interruption, comme si toute la grotte avait été creusée pour conduire les corps vers un seul point.

Je tends mes antennes.

À gauche, roche froide.

À droite, roche froide.

Devant, *La friandise suprême*.

Je n'ai besoin d'aucune lumière.

Je n'ai besoin d'aucune piste déposée par ma colonie.

L'odeur suffit.

Pour la première fois de ma vie, je suis une piste à moi seule.

Cette idée produit en moi une sensation étrange.

Une fierté.

Une peur.

Une liberté si vaste qu'elle ressemble presque à une chute.

— Tu vois, *P12* ? dis-je dans le noir. Je continue.

J'imagine sa réponse.

— Tu confonds peut-être continuer et t'obstiner.

— Et toi, tu as confondu accomplissement et retour au travail.

Sa voix n'existe pas.

C'est moi, je la mime clairement.

— Une colonie doit vivre, *Oc-1273*.

— Moi aussi.

Mes mots avancent devant moi, puis meurent dans le sable.

Je continue.

Le tunnel tourne.

L'air devient plus froid.

Par endroits, la paroi est si proche que mes antennes touchent les deux côtés en même temps. Ailleurs, elle s'éloigne brusquement et le moindre bruit revient vers moi après un long délai.

Je ne sais plus quelle largeur possède la grotte.

Je ne sais plus quelle profondeur j'ai atteinte.

Je ne sais même plus si je descends sous *La vallée de la gloire*, sous la ville de *Fou*, sous le désert, ou sous une région que personne n'a jamais nommée.

Je sais seulement que le parfum augmente.

Mes réserves diminuent.

Mon jabot contient encore un peu de liquide accumulé avant notre séparation, mais chaque contraction de mon corps réclame davantage. Mes muscles mandibulaires se fatiguent sans même couper. Mes pattes

portent uniquement mon propre poids, pourtant ce poids devient lourd.

Je marche longtemps.

Des heures, peut-être.

Dans ce noir, une heure n'existe pas.

Il n'y a ni lumière, ni changement de température, ni départ de piste, ni retour des coupeuses. Rien pour découper le temps. Seulement mes pas.

Six contacts.

Un déplacement.

Six contacts.

Un déplacement.

Je finis par trouver quelque chose sous mes antennes.

Une surface végétale.

Je m'arrête.

Mes mandibules touchent un bord souple.

Une feuille.

Elle repose à plat sur le sable.

Fraîche.

Pas entièrement desséchée.

Je la palpe.

Aucune ouvrière autour.

Aucune odeur de colonie.

Aucun champignon cultivé.

Aucune trace de transport reconnaissable.

Seulement une feuille découpée en fragment régulier, posée au milieu d'une grotte où aucune plante ne peut pousser.

— Comment es-tu arrivée ici ?

Je la retourne.

La face inférieure porte encore quelques gouttes de suc. Le bord a été tranché proprement. Pas par mes mandibules. Pas par celles d'une coupeuse de ma taille. La découpe est trop droite, trop lisse.

Je relève mes antennes.

Rien ne bouge.

La nourriture.

Je me rappelle la reine légionnaire.

La piste de la nourriture.

Je me rappelle les drones chargés de caisses, de fruits, de marchandises, tous dirigés vers le tunnel gauche.

Je suis bien sur le chemin.

Je serre le bord de la feuille entre mes mandibules. Je ne peux pas réellement nourrir mon corps avec toute cette matière végétale comme le ferait notre champignon. Mais je peux comprimer les cellules, ouvrir les tissus et absorber le liquide qui en sort.

Je coupe une petite entaille.

Le suc frais coule contre mes pièces buccales.

Je bois.

L'énergie ne revient pas immédiatement, mais la douleur de la faim recule.

— Merci.

Le mot sort tout seul.

Je ne sais pas à qui je parle.

Aux papillons-feuilles.

Au tunnel.

Au Roi.

Je relève la tête.

— C'est vous qui avez laissé cela ?

Le silence.

Puis, très loin, un froissement d'ailes.

Mon corps se tend.

Cette fois, aucun bourdonnement aigu ne l'accompagne.

Le son est plus large.

Plus doux.

Il passe dans l'obscurité comme une longue respiration.

Je souris intérieurement.

Ils m'observent.

Je quitte la feuille et avance.

Un peu plus loin, j'en trouve une deuxième.

Puis une troisième.

Elles ne forment pas une piste parfaitement régulière. Certaines sont séparées par des centaines de

longueurs de corps. D'autres sont presque côte à côte. L'une est sèche. L'autre paraît avoir été déposée récemment.

Je rencontre aussi des cadavres.

Un petit coléoptère couché sur le dos, pattes repliées contre le ventre.

Une larve brunie dont la cuticule a été ouverte.

Une mouche sans ailes.

Je m'arrête devant cette dernière.

Son abdomen est vide.

Sa tête manque.

Je palpe les bords de la blessure.

Ce n'est pas frais.

Je pourrais passer.

Je reste.

La faim choisit à ma place.

Je saisis les tissus encore souples sous le thorax et absorbe ce qui reste d'humidité. Le goût est amer, chargé d'odeurs étrangères, mais mon corps l'accepte.

Je mange peu.

Juste assez pour continuer.

— Les papillons ne vivent pas seulement de nectar.

La phrase me gêne.

Je repousse le cadavre.

Peut-être que ce sont les déchets transportés par les drones.

Oui.

Une cargaison renversée.

Des fragments tombés.

Des insectes morts pendant le voyage.

Une explication simple.

Je n'ai aucune raison d'en chercher une autre.

Je repars.

La brûlure de mon thorax revient lorsque j'allonge mes pas.

Pas forte.

Une démangeaison interne.

Je tente de l'atteindre avec ma patte, mais la sensation ne se trouve plus exactement sous la membrane perforée. Elle paraît plus profonde.

Comme un grain coincé sous ma cuticule.

Je frotte.

Rien ne bouge.

— Ce n'est rien.

Je marche.

La pente augmente.

Au début, je le remarque seulement parce que mon abdomen reste légèrement plus haut que ma tête. Puis mes pattes antérieures doivent freiner chaque déplacement. Le sable roule sous moi, se dérobe et m'oblige à planter mes griffes plus profondément.

La roche aussi change.

Elle n'est plus sèche.

Une fine humidité recouvre certains passages. Pas assez pour former des gouttes. Seulement un film invisible qui rend les grains collants et les plaques rocheuses glissantes.

L'odeur sucrée s'y mélange.

Elle n'est plus seulement dans l'air.

Elle est sur le sol.

Je pose une antenne contre une pierre.

Le parfum explose dans ma tête.

Je recule.

— Je suis proche.

Ma voix tremble.

Je goûte la pierre avec l'extrémité de mes pièces
buccales.

Une trace.

Infime.

Sucrée.

Rosâtre sans que je puisse voir sa couleur.

Je pense aux paillettes découvertes au Niveau 40.

Je pense à *Efficace 47002* dans sa cellule.

À son corps minuscule.

À la terre noire qu'elle avait frottée contre son
thorax.

À ce qui se cachait dessous.

Deux renflements pâles.

Deux commencements.

— Je n'ai pas goûté la forme pure, avait-elle dit.

— Mais tu as goûté la substance.

— Une trace diluée. Mélangée à l'eau souterraine. Perdue loin de la source.

Je ferme les yeux.

L'eau souterraine.

Cette trace avait parcouru une distance immense avant d'atteindre la colonie.

Elle s'était diluée.

Affaiblie.

Presque effacée.

Et malgré cela, le thorax d'*Efficace 47002* avait commencé à changer.

Moi, je marche vers la source.

Je ne recevrai pas une goutte perdue.

Je trouverai la forme pure.

Je reprends ma descente plus vite.

La démangeaison interne pulse.

Je l'ignore.

Mes pattes glissent.

Je les replace.

Mon thorax tire.

Je l'ignore.

Une fatigue lourde envahit mes muscles.

Je l'ignore.

J'avance jusqu'à ce que mes mouvements perdent leur précision.

Ma patte médiane droite se pose mal. Mon corps bascule contre la paroi. Ma tête frappe la roche.

Je reste là.

Plaquée contre le sol.

Mes antennes continuent de chercher l'odeur tandis que le reste de mon corps refuse d'avancer.

— Encore un peu.

Aucune patte ne répond.

— Lève-toi.

Rien.

Je tente de serrer mes mandibules.

Elles tremblent.

Mon abdomen pompe lentement l'air à travers mes spiracles. Chaque contraction semble déplacer la douleur cachée dans mon thorax.

Je finis par comprendre que je dois m'arrêter.

Je me couche directement sur le sable.

Il n'y a pas de chambre de repos.

Pas d'ouvrière contre laquelle appuyer mon corps.

Pas de paroi saturée de l'odeur rassurante de la colonie.

Seulement la terre froide.

Je replie mes pattes sous moi.

Mon sommeil ne vient pas comme une longue nuit. Il arrive par fragments. De brèves immobilités dans lesquelles mes antennes cessent de bouger, puis se redressent brusquement au moindre grain qui roule.

Je tombe dans une première torpeur.

Le ciel bleu apparaît.

Je vole.

Mes ailes s'ouvrent au-dessus d'une jungle éclatante.
Les feuilles sont si loin sous moi qu'elles ne ressemblent plus
à des charges, mais à une mer brillante.

Je n'ai aucun numéro.

Aucune division.

Aucun régiment.

Je ne porte rien.

Une voix m'appelle.

— *Oc-1273.*

Je tourne dans le ciel.

— Qui est là ?

— *Oc-1273.*

Ce n'est pas *P12*.

Ce n'est pas une minime.

La voix vient de l'intérieur de mon thorax.

Je me réveille brutalement.

Mes pattes frappent le sable.

La grotte est noire.

Toujours noire.

La douleur s'est déplacée.

Je la sens maintenant plus haut, près de la jonction
entre mon thorax et ma tête.

Un fil chaud traverse mes tissus.

Lentement.

Je me fige.

Quelque chose remue.

Pas sous mes pattes.

Pas dans le sable.

En moi.

Je baisse la tête jusqu'à toucher mon thorax avec mes
antennes.

Aucune odeur étrangère ne traverse ma cuticule.

Je gratte la membrane piquée.

La blessure extérieure est presque refermée.

— Non.

Le mot sort très bas.

Je revois la phoride.

Son attaque.

Le choc.

L'aiguille.

Je revois les minimes chasser les pondeuses dans la jungle.

Je revois la silencieuse suspendue à une patte de mouche.

Une mouche phoride qui pond sur une coupeuse donne une coupeuse perdue.

C'était moi qui avais prononcé cette phrase.

Au début.

Avant le liquide.

Avant le rêve.

Avant la fuite.

Je presse mon thorax contre le sable, comme si la terre pouvait écraser ce qui se trouve à l'intérieur.

La sensation cesse.

Je ne bouge plus.

J'attends.

Rien.

Une longue période passe.

Puis le parfum de *La friandise suprême* vient
toucher mes antennes.

Plus fort.

Beaucoup plus fort.

Mon inquiétude se fissure.

Et si ce n'était pas une larve ?

Je pense aux excroissances d'*Efficace 47002*.

À la pression nécessaire pour qu'une aile commence
sous une cuticule qui n'a jamais été formée pour elle.

À la transformation.

Quelque chose doit forcément bouger.

Je me redresse lentement.

— Elle n'a pas pondu.

Ma voix est ferme.

— Mon corps change.

Le tunnel accepte cette version sans protester.

Je repars.

J'appelle jour la période qui suit.

Puis j'appelle nuit la prochaine fois que mon corps s'effondre.

Je sais que ces mots ne signifient rien ici, mais j'ai besoin de découper la marche.

Premier jour.

Je trouve deux feuilles.

Je bois leur suc.

Je croise une chenille morte dont les tissus mous nourrissent encore mon corps.

La pente s'accentue.

Je dors.

Deuxième jour.

La douleur atteint la base de ma tête.

Mes mandibules se ferment parfois toutes seules.

Une antenne se replie sans que je le décide, puis se redresse.

Les odeurs deviennent confuses pendant quelques instants. Le sable sent le fruit. La roche sent la feuille. Mon propre thorax porte le parfum sucré que je poursuis.

Je ris presque.

— Je suis déjà imprégnée.

Le mot me plaît.

Imprégnée de liberté.

Imprégnée de transformation.

Imprégnée du territoire secret.

Je dors encore.

Troisième jour.

Ou quatrième.

Je ne sais plus.

Je trouve un fragment de feuille posé debout contre un caillou.

Pas tombé.

Posé.

Le bord forme un angle parfait avec le sol, comme un signal.

Je tourne autour.

Aucune empreinte.

Le sable a été lissé.

Je sens des passages, mais ils sont trop faibles et trop nombreux pour les comprendre. Des insectes ailés se sont peut-être posés ici. Des centaines. Peut-être des milliers.

— Vous me guidez.

Je bois.

Je poursuis.

La pente devient assez forte pour que je marche presque en freinant. Mes pattes antérieures s'enfoncent profondément. Mes pattes postérieures glissent derrière moi. Chaque fois que je soulève une griffe, le sable roule vers le bas et disparaît dans le noir.

Le parfum monte de cette direction.

Pas seulement plus fort.

Plus pur.

Les autres odeurs disparaissent.

La pierre.

Les cadavres.

Les feuilles.

Ma propre cuticule.

Tout est recouvert.

Je ne sens plus la colonie sur moi.

Même dans les articulations où la terre de notre nid
s'était incrustée, l'odeur natale s'efface.

Je devrais en éprouver de la peur.

Je ressens du soulagement.

Je deviens enfin autre chose.

Je pense à *Sm 1975*.

À sa masse.

À sa force.

À la manière dont il voulait tomber pour ouvrir un
chemin.

Il est tombé avant de voir ce tunnel.

Je pense à *Sm 1976*.

À son départ.

À sa force tournée vers une autre direction.

Je pense aux trois minimales restées dans la ville de
Fou.

À *P12* et aux sept autres, quelque part derrière la
roche, marchant vers une colonie parfaite pour elles.

Nous voulions toutes la liberté.

Mais nous lui avons donné des formes différentes.

— Moi, j'ai choisi les ailes.

Ma voix descend devant moi.

Un froissement lui répond.

Très loin.

Immense.

Je m'arrête.

Puis le son recommence.

Des battements.

Pas les vibrations aiguës d'une phoride isolée.

Une masse d'air déplacée par des milliers de surfaces.

Je ferme les yeux alors qu'ils ne me servent déjà plus.

Je vois le ciel.

Ils sont là.

Je descends.

La douleur dans ma tête s'intensifie.

Elle se place derrière mon œil droit.

Une pression ronde.

Puis elle glisse vers le centre de mon crâne, près du ganglion qui traite les odeurs de mes antennes.

Le parfum devient soudain si puissant que mes pattes faiblissent.

Je m'accroche à la paroi.

— Doucement.

Je ne sais pas si je parle à mon corps ou à ce qui pousse en moi.

Une contraction traverse mon thorax.

Mes plaques dorsales semblent s'écarter.

Je tremble.

— Les ailes.

Je presse une patte contre mon dos.

Aucune excroissance accessible.

Pas encore.

Mais la tension est là.

Elle monte vers la base de mon cou, redescend,
revient.

*Efficace 47002 avait deux renflements. Moi aussi, je
les sentirai bientôt.*

J'avance avec une joie presque douloureuse.

Le sol devient humide.

Chaque pas produit maintenant un léger bruit
collant. Une substance très fine recouvre la pente. Mes griffes
ne pénètrent plus correctement dans la roche. Elles glissent
sur le film.

Je ralentis.

La pente continue d'augmenter.

Je marche de biais.

Patte antérieure gauche.

Patte médiane droite.

Patte postérieure gauche.

Je répartis mon poids.

Je progresse comme sur le flanc d'un tronc lisse.

Le moindre mouvement trop rapide m'emporterait.

Un filet liquide passe sous mes antennes.

Je le goûte.

Sucré.

Je me fige.

La concentration est plus forte que tout ce que j'ai senti jusque-là.

Une seule trace suffit à contracter mon jabot de plaisir.

— La source.

Je relève la tête.

Devant moi, le tunnel descend davantage.

Je ne vois rien, mais les vibrations de mes pattes me révèlent que le sol n'est plus régulier. La roche plonge par grandes plaques, chacune plus inclinée que la précédente.

Je pose une griffe.

Elle glisse.

Je la retire.

— Lentement.

Je tente un autre appui.

La patte tient.

Je déplace mon corps.

Le sable cède sous mes pattes postérieures.

Je bascule.

Mes mandibules frappent la roche.

Je m'accroche à une aspérité.

Pendant un instant, tout mon corps pend au-dessus
de la pente, retenu par une seule patte antérieure.

Les autres cherchent le sol.

Elles ne rencontrent que le vide lisse.

— Non... non...

Ma griffe racle la pierre.

Le film sucré la lubrifie.

Je sens l'adhérence diminuer.

Je frappe la paroi avec ma deuxième patte.

Rien.

La première griffe cède.

Je tombe sur le côté.

La pente me saisit.

Je glisse.

Mes six pattes s'écartent dans toutes les directions.
Mes griffes crissent contre la roche sans parvenir à entrer. Le
film visqueux recouvre mes articulations.

La vitesse augmente.

Je heurte une bosse.

Mon corps quitte le sol.

Je retombe sur mon abdomen.

Une douleur traverse mes segments.

Je tourne sur moi-même.

Le tunnel devient un immense toboggan presque
vertical.

— Arrête !

Je plante mes mandibules dans la surface.

Elles creusent une ligne.

Des grains explosent autour de ma tête.

Pendant un battement, je ralentis.

Puis la roche devient dure.

Mes mandibules dérapent.

Je repars.

Plus vite.

L'air siffle contre mes antennes. Je les plaque contre ma tête pour éviter qu'elles se brisent. Mes pattes se replient sous moi. Je n'essaie plus de freiner.

Je tombe.

La paroi disparaît.

Il n'y a plus rien sous mon corps.

Un vide.

Une chute réelle.

Mon abdomen se soulève.

Mes pattes flottent.

Le parfum m'engloutit avant même que je touche le fond.

Puis je frappe une matière épaisse.

Pas la roche.

Pas le sable.

Une substance visqueuse s'ouvre sous moi et m'avale jusqu'au thorax.

Le choc projette des gouttes sur ma tête.

Je m'enfonce.

Mes pattes battent.

La matière colle à mes articulations, tire sur mes griffes, recouvre la moitié de mon abdomen.

Je relève instinctivement mes spiracles au-dessus de la surface.

— Non ! Non !

Je cherche un bord.

Il n'y en a pas.

Seulement cette masse molle, froide, épaisse, qui cède lentement sous mes mouvements puis se referme autour de moi.

Je tente de reculer.

Mes pattes ne rencontrent aucun fond solide.

Je reste suspendue dans la substance.

Le noir est absolu.

Je ne vois pas la couleur.

Mais mes antennes savent.

Rosâtre.

Pailletée.

Sucrée.

La même signature que celle du Niveau 40.

La même que dans l'eau souterraine décrite par
Efficace 47002.

Sauf qu'ici, elle ne ressemble plus à une trace.

Elle est partout.

Sous moi.

Autour de moi.

Sur mon corps.

Pure.

Mon affolement s'arrête.

Je reste immobile.

Une goutte descend le long de mon antenne et atteint mes pièces buccales.

Le goût me traverse.

Sucre brûlant.

Fruit profond.

Une fraîcheur qui devient chaleur dès qu'elle entre dans mon corps.

Quelque chose de si attractif que mes mandibules s'entrouvrent sans ordre conscient.

Je lèche la goutte.

Tout mon abdomen se contracte.

— C'est elle.

Ma voix se brise.

— *La friandise suprême.*

Un battement d'ailes passe au-dessus de moi.

Puis un autre.

À gauche.

À droite.

Devant.

Derrière.

L'air se met à vibrer.

Des dizaines d'insectes volent autour de la cavité.

Non.

Des centaines.

Les vibrations s'additionnent, se croisent, montent contre les parois et retombent sur moi. Chaque battement produit un souffle minuscule, mais leur nombre transforme l'air en tempête douce.

Des milliers.

Des dizaines de milliers.

Je sens leurs trajectoires sans les voir.

Certains passent près de mes antennes.

D'autres frôlent mon dos.

Une poudre légère tombe du plafond invisible. Elle se pose sur ma cuticule, fine comme du pollen, douce comme la poussière que laisseraient des ailes couvertes d'écailles.

Je tremble.

— Les papillons-feuilles...

Le vol continue.

Aucune voix ne me répond.

Mais je n'en ai plus besoin.

Je comprends.

Le tunnel.

La nourriture.

Les battements.

La substance.

Je suis arrivée.

J'ai atteint le territoire secret.

Une joie violente monte dans mon corps. Pas la petite satisfaction d'une feuille bien découpée. Pas le soulagement d'un retour de piste. Pas la chaleur collective d'une chambre pleine de fourmis.

Une joie pour moi.

Seulement pour moi.

— Je vous ai trouvés.

Les ailes tournent plus vite.

La poudre continue de tomber.

Je plonge mes pièces buccales dans la substance.

Je mange.

D'abord une petite quantité.

Puis davantage.

La matière s'étire entre mes mandibules. Elle colle à mon labium, remplit ma bouche, glisse dans mon jabot. Chaque absorption renforce le parfum jusqu'à ce que mes antennes ne puissent plus distinguer le monde extérieur de ce qui circule maintenant en moi.

Je mange encore.

— Pure...

Je pense à *Efficace 47002*.

À son regard derrière la paroi de la prison.

À ses deux renflements cachés sous la terre noire.

— Je n'ai pas goûté la forme pure.

Je relève la tête, couverte de substance.

— Moi, oui.

Une contraction saisit mon thorax.

Je m'immobilise.

La pression qui m'accompagne depuis plusieurs jours se divise soudain.

Une partie monte dans ma tête.

L'autre s'étend sous mes plaques dorsales.

Deux tensions apparaissent dans mon dos.

À droite.

À gauche.

Lentes.

Profondes.

Comme si quelque chose cherchait de l'espace là où mon corps n'en a jamais prévu.

Mes pattes se crispent.

La douleur arrive.

Je la reçois avec joie.

— Elles poussent...

Je touche mon thorax.

Les plaques semblent soulevées de l'intérieur.

À peine.

Mais je le sens.

Je le sais.

Mes ailes.

Mes propres ailes.

Je pense à la colonie.

Aux galeries.

Aux feuilles.

Au champignon blanc.

Aux files interminables.

À mon numéro répété à chaque contrôle.

*Oc-1273. Douzième division. Septième régiment.
Troisième pondue.*

Tout cela paraît déjà très loin.

Je pense à *P12*.

Tu as choisi ta colonie.

Je ferme les yeux.

Moi, j'ai choisi le ciel.

Les battements d'ailes remplissent l'obscurité.

Je mange encore.

La tension augmente sous mon dos.

Une chaleur douce envahit mon corps.

La chose installée derrière mon œil droit remue.

Je souris.

Puis toutes les ailes autour de moi s'arrêtent.

En même temps.

Le silence tombe.

Et, dans ma tête, quelque chose frappe.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

Transformée

La quatrième fois ne vient pas.

Ce qui vient n'est pas un coup.

C'est une poussée.

Quelque chose appuie depuis l'intérieur de ma tête.

Lentement.

Sans hésitation.

La pression s'installe derrière mon œil droit, traverse mon crâne, descend jusqu'à la base de mes antennes. Mes pièces buccales se crispent dans la matière rosâtre. Mes pattes se tendent. Mon abdomen se contracte avec une telle force que la substance pailletée jaillit autour de moi.

Je voudrais retirer ma tête.

Impossible.

La chose pousse avec moi.

Dans moi.

À travers moi.

Une douleur explose au centre de mon crâne.

Je veux crier.

Un son déformé sort de ma gorge.

— Aaaah...

Le son se transforme en vibration.

Un bourdonnement.

Je m'immobilise.

Pourquoi est-ce que je bourdonne ?

La pression augmente.

Mes antennes se replient contre ma tête. Une fissure sèche traverse ma cuticule, juste au-dessus de mon œil droit.

Crac.

Je sens le trait se prolonger.

Il avance jusqu'au sommet de mon crâne.

Crac.

Il redescend de l'autre côté.

La douleur ne ressemble à rien de ce que j'ai vécu. Ni à la morsure d'une légionnaire. Ni à la chute. Ni aux coups reçus dans la jungle. Ni à la fatigue qui déchirait mes articulations après une journée de transport.

C'est une douleur qui ouvre.

Qui sépare.

Qui prépare une sortie.

Et, sous mes plaques dorsales, les deux tensions répondent.

Elles gonflent.

À droite.

À gauche.

Mon thorax se soulève.

— Mes ailes...

La joie revient au milieu de la douleur.

Violente.

Déraisonnable.

Magnifique.

Elles sortent.

Je sens deux membranes froissées pousser sous ma cuticule. Elles se déplient avec lenteur, écrasées entre mes plaques, humides, fragiles, encore collées contre mon dos.

Une plaque se fend.

Puis l'autre.

L'air froid touche une partie de mon corps qui n'avait jamais connu l'air.

Je frissonne.

Autour de moi, les milliers d'ailes recommencent à battre.

Doucement.

Toutes ensemble.

Le souffle soulève la poudre légère qui recouvre la cavité. Elle tourbillonne au-dessus de la substance rosâtre comme une brume de fête.

Ils m'accueillent.

Les papillons-feuilles.

Ils ont attendu.

Ils ont compris.

Ils savent ce que je deviens.

Je plonge de nouveau mes pièces buccales dans *La friandise suprême*.

Je mange.

Encore.

La matière froide remplit mon jabot, puis la chaleur se répand jusque dans mes pattes. Mon thorax change de forme. Mes muscles se contractent autrement. Des fibres inconnues tirent sous mon dos. Mes plaques s'écartent davantage.

Je sens mes ailes grandir.

Je ne les vois pas.

Je les imagine.

Larges.

Colorées.

Recouvertes de motifs semblables aux feuilles mortes de la jungle. Des ailes capables de disparaître contre un tronc, puis de s'ouvrir pour révéler des couleurs que la terre ne pourra jamais retenir.

Enfin.

Je pense à ma vie.

Dix millimètres.

Six pattes faites pour porter.

Deux mandibules faites pour découper.

Un numéro fait pour être appelé.

Oc-1273.

Douzième division.

Septième régiment.

Troisième pondue.

Je ne serai plus tout cela.

Je serai un battement dans le ciel.

Je serai libre.

Je boirai les nectars.

Je traverserai *La Vallée De La Gloire* sans piste, sans ordre, sans charge au-dessus de ma tête. Je verrai la cime des kapokiers. Je dépasserai les ficus étrangleurs. Je suivrai les fleuves. Je dormirai sous des feuilles immenses. Je découvrirai ce qui existe au-delà des territoires connus.

Je vivrai enfin pour moi.

La fissure de ma tête s'élargit.

Quelque chose de mou remue contre mon ganglion.

La douleur devient insupportable.

Je m'accroche à la substance.

— Encore...

Je veux que cela continue.

Je veux que la transformation s'achève.

Je veux que tout mon ancien corps disparaisse.

La chose pousse.

Mon œil droit se déforme sous la pression.

Ma vision éclate en centaines de fragments rosâtres.

Je vois la cavité.

Je vois le noir.

Je vois des éclats de lumière qui n'existent pas.

Je vois *Sm 1975*.

Debout au milieu des feuilles mortes.

Un mur.

Je vois ses mandibules frapper.

Je vois les formes masquées se jeter sur lui.

Je vois son rire.

Puis son odeur disparaît.

Je vois *Sm 1976* rester dans le bivouac, heureux
d'avoir trouvé un autre commandement auquel livrer sa
force.

Je vois *P12* derrière la barrière des phasmes.

Ses ailes légèrement ouvertes.

Les sept minimes accrochées à son corps.

— Trouve tes ailes.

La voix de la silencieuse revient dans ma mémoire.

— Je les trouve, murmuré-je.

Mais mon bourdonnement couvre mes mots.

La chose dans ma tête frappe une dernière fois.

Et sort.

Mon crâne éclate.

Le bruit est petit dans la grotte.

Presque ridicule.

Un craquement humide perdu sous des milliers de
battements d'ailes.

Pourtant, à l'intérieur de moi, le monde entier se
brise.

La moitié droite de ma tête se soulève. Ma cuticule se déchire autour de mon œil. Une masse blanche, molle, annelée, traverse les tissus écrasés. Elle pousse mes anciennes structures vers l'extérieur. Une mandibule se décroche. Mon antenne droite se tord. L'hémolymph coule dans la matière rosâtre.

Je devrais être terrorisée.

Je ressens de la joie.

Une joie immense.

La joie de l'accomplissement.

La joie d'avoir enfin atteint la forme que j'ai désirée.

Je suis en train de naître.

La larve se contracte.

Son corps se durcit.

Sa peau se fend à son tour.

Quelque chose de plus sombre se déploie à l'intérieur d'elle.

Des pattes fines.

Un thorax comprimé.

Une tête.

Des ailes humides.

Et je sens tout.

Je sens ce nouveau corps comme s'il avait toujours
été caché derrière le mien.

Mes perceptions changent.

Mes anciennes antennes cessent de m'envoyer des
informations. D'autres organes prennent leur place. Mes
yeux se divisent. La cavité entière apparaît en mosaïque,
découpée en milliers de surfaces tremblantes.

Le rose est partout.

Le noir n'est plus totalement noir.

Chaque mouvement autour de moi produit une
secousse lumineuse.

Je sens mon ancien corps se vider.

Je sens ma conscience être tirée vers ce qui sort de ma
tête.

Je ne comprends pas.

Je ne cherche plus à comprendre.

Ce sont mes ailes.

Deux membranes se déplient.

Pas aussi larges que je l'imaginais.

Pas couvertes d'écailles.

Mais elles sont encore froissées.

Elles vont grandir.

Elles vont se colorer.

Elles vont devenir magnifiques.

Je me laisse glisser dans la joie.

Je pense au *Roi*.

À cette existence que j'ai toujours trouvée lointaine, immense, presque impossible à saisir. Aux minimes qui parlaient sans cesse de sa gloire. À la colonie qui travaillait pour lui. À *P12* qui voulait désormais fonder une nouvelle colonie en son honneur.

Le Roi doit être satisfait de moi.

J'ai persévéré.

J'ai traversé la jungle.

J'ai survécu au désert.

J'ai résisté à la faim.

J'ai continué malgré les morts, malgré les séparations, malgré la solitude.

Je suis allée jusqu'au bout de mon désir.

J'accomplis enfin ce pour quoi je suis faite.

La chaleur m'enveloppe.

Mes nouvelles ailes vibrent.

Une fois.

Deux fois.

Je quitte légèrement la matière rosâtre.

Je vole.

Je vole vraiment.

La joie devient si forte que je ne peux plus la contenir.

Je suis un papillon.

Le noir remonte depuis le fond de mes perceptions.

Je ne lutte pas.

Je n'ai plus besoin de lutter.

Je laisse mon corps flotter parmi les autres ailes.

Je tombe dans les pommes avec une dernière pensée.

Enfin libre.

Puis il n'y a plus rien.

Une odeur me réveille.

Pas celle des fleurs.

Pas celle du nectar.

Une odeur de chair morte.

De graisse ouverte.

De bactéries.

De fermentation.

Mon corps réagit avant moi.

Mes pièces buccales bougent.

Elles cherchent la source.

Je veux reculer.

Mes pattes avancent.

Une.

Deux.

Trois.

Elles sont plus fines qu'avant.

Plus longues par rapport à mon corps.

Elles touchent une surface froide et dure.

Je tente d'ouvrir les yeux.

Ils sont déjà ouverts.

Je ne peux pas les fermer.

La cavité apparaît autour de moi sous des milliers de facettes. Chaque détail se répète, se découpe, se déplace au moindre mouvement.

Le rose est toujours là.

Mais la masse dans laquelle je suis tombée n'est plus un lac merveilleux.

C'est un énorme amas visqueux.

Une montagne à moitié fondue, creusée de tunnels, couverte de corps d'insectes, de cuticules vides et de larves blanches.

Des centaines de petites formes noires courent dessus.

Elles boivent.

Elles pondent.

Elles déchirent.

Elles volent.

Des mouches.

Mon corps se redresse.

Je veux crier.

Un bourdonnement aigu sort de moi.

Les mouches autour de l'amas s'arrêtent.

Toutes leurs têtes se tournent dans ma direction.

Puis elles reprennent leurs mouvements.

Comme si ma présence était normale.

Je regarde mon corps.

Mon thorax n'est plus celui d'une fourmi coupeuse.

Il est court.

Compact.

Bombé.

Deux ailes transparentes en sortent.

Deux seulement.

Pas quatre.

Elles ne portent aucune couleur.

Aucune écaille.

Aucun dessin de feuille.

Mon abdomen est plus petit.

Mes pattes ne possèdent plus la force nécessaire pour découper ou transporter un fragment de feuille.

Mes mandibules ont disparu.

À leur place se trouvent des pièces buccales faites pour lécher, absorber, boire ce qui se décompose.

Je regarde mes ailes.

Transparentes.

Nues.

Nerveuses.

La peur traverse mon esprit.

Ce ne sont pas des ailes de papillon.

Je tente de les refermer.

Elles vibrent.

Je ne leur ai pas demandé de vibrer.

Je tente de rester immobile.

Mes pattes marchent.

Je les ordonne de s'arrêter.

Elles accélèrent.

— Arrêtez...

Ma voix est un mélange de mots et de bourdonnements.

Une mouche se pose devant moi.

Petite.

Brune.

Rapide.

Sa tête est arrondie. Son thorax est courbé. Ses pattes semblent toujours prêtes à courir plutôt qu'à voler.

Une phoride.

Je reconnais sa forme.

Je reconnais l'odeur acide.

Je reconnais la vibration irrégulière de ses ailes.

C'est la même espèce qui tourne autour des coupeuses lorsque nous portons les feuilles.

La même espèce que les minimes passent leur vie à chasser.

La même espèce qui m'a frappée dans le tunnel.

La mouche me touche avec ses pattes antérieures.

Mon corps lui répond.

Mes ailes s'abaissent.

Mes pattes se placent parallèlement aux siennes.

Je n'ai rien décidé.

Non.

La phoride se retourne.

Elle court vers une petite ouverture creusée dans la paroi de l'amas rosâtre.

Mon corps la suit.

— Non.

Mes pattes avancent.

— Je ne veux pas.

Elles continuent.

Je tente de me jeter sur le côté.

Mes ailes s'ouvrent.

Elles me redressent.

Je bats l'air.

Je décolle.

La sensation que j'ai désirée pendant toute mon existence arrive enfin.

Le sol s'éloigne.

Mon corps flotte.

Je vole.

Et je ne ressens aucune liberté.

Je ne choisis ni la direction, ni la hauteur, ni la vitesse.

Je suis tirée par une impulsion intérieure plus forte que mes pensées.

Suis.

Rejoins.

Obéis.

La phoride s'engage dans le tunnel.

Je la suis.

L'ouverture est étroite. Les parois raclent mes ailes humides. Des fragments roses s'y sont solidifiés. Des larves se tortillent dans de petites cavités. Certaines lèvent leur extrémité vers mon passage.

Je veux retourner dans l'amas.

Mon corps avance.

Je veux rejoindre la surface.

Mon corps avance.

Je veux retrouver *P12*.

Mon corps avance.

Le tunnel tourne.

Une petite flaque brille contre la paroi.

Je passe devant.

Mon reflet se fragmente dans mes yeux composés.

Je m'arrête malgré l'impulsion.

Ou plutôt, mon corps s'arrête parce que la phoride
devant moi s'est arrêtée.

Je regarde la flaqué.

Je vois une mouche.

Une phoride.

Mais son visage n'est pas entier.

La partie droite de sa tête est enfoncée, ouverte,
déformée. Une fissure traverse le bord de son œil composé.
Plusieurs facettes sont noires. D'anciens fragments de ma
tête de fourmi sont restés collés autour de cette nouvelle
structure. Une partie de mon ancienne mandibule pend
sous ma bouche comme un morceau inutile.

Mon antenne droite n'existe presque plus.

Un lambeau sombre reste accroché au sommet de
mon crâne.

Je recule.

Le reflet recule.

— Non...

Je bouge une patte.

La créature dans l'eau bouge la même patte.

— Non !

Mon bourdonnement éclate dans le tunnel.

La phoride qui me guide déploie ses ailes.

Une odeur sort de son abdomen.

Brève.

Sèche.

Un ordre.

Mon corps se retourne immédiatement.

Je quitte la flaque.

Je continue.

Je suis une mouche.

La pensée me traverse.

Je la repousse.

Je suis Oc-1273.

Mon aile droite bat.

Mon aile gauche suit.

Je suis une fourmi coupeuse.

Mes pattes courent avec l'agilité nerveuse d'une phoride.

Je voulais devenir papillon.

Une envie brutale de rejoindre une odeur de viande pourrie écrase toutes les autres informations.

Je lutte.

Mon esprit pousse dans une direction.

Mon corps part dans l'autre.

Je découvre une prison plus terrible que toutes celles du Niveau 40.

Elle ne possède ni paroi ni garde.

Elle est faite de mes propres muscles.

Le tunnel débouche.

L'espace s'ouvre d'un seul coup.

La lumière rosâtre me frappe.

Je m'arrête en plein vol.

Devant moi s'étend une grotte si vaste que ses limites disparaissent dans la pénombre. Le plafond monte comme un ciel de roche. Des colonnes naturelles descendent jusqu'au sol. De petites rivières brillantes traversent la cavité.

Et partout...

Des mouches.

Des centaines de milliers.

Elles sont rangées.

Alignées.

Organisées en masses régulières sur le sol, sur les parois, sur les stalagmites, sur des fragments d'os. Certaines forment des bandes noires parfaitement droites. D'autres occupent des cavités comme des bataillons installés dans des fortifications.

Leurs ailes ne battent pas au hasard.

Une section s'élève.

Tourne.

Se repose.

Une autre prend sa place.

Des essaims entiers accomplissent des figures dans l'air, puis reviennent se ranger sans qu'aucun corps ne heurte l'autre.

Au centre de la grotte repose une montagne de chair morte.

Un chameau.

Je ne l'ai jamais vu vivant, mais sa forme demeure reconnaissable. Son long cou est couché sur la roche. Sa tête s'est affaissée contre une flaque sombre. Ses lèvres sont retirées sur de grandes dents jaunes. Une partie de son pelage subsiste encore sur ses flancs.

Son ventre est ouvert.

Ses côtes se dressent comme les arches d'un palais.

Des milliers de mouches entrent et sortent de sa carcasse. Des larves blanches remplissent les espaces entre les organes. Des liquides noirs coulent sous son corps et rejoignent un bassin creusé dans la pierre.

L'odeur me soulève le cœur.

Mon nouveau corps, lui, se réjouit.

Mes pièces buccales bougent.

Mes pattes se tendent vers la carcasse.

Non.

Une phéromone traverse la grotte.

Mon corps change de direction.

Je vole jusqu'à une ligne vide située près d'un os.

Je me pose entre deux phorides.

Mes pattes prennent exactement la même position
que les leurs.

Ailes légèrement écartées.

Tête dirigée vers le centre.

Silence.

Je tente de bouger.

Rien.

Je peux penser.

Je peux observer.

Je peux ressentir l'horreur.

Mais je ne peux pas lever une patte.

Une mouche descend du sommet du crâne du
chameau.

Plus grande que les autres.

Son abdomen est gonflé. Son thorax luit sous une
couche sombre. Ses ailes portent des traces rosâtres.
Plusieurs phorides l'accompagnent en formation serrée.

La reine des mouches phorides.

Elle se pose sur l'orbite vide du chameau.

La grotte entière s'immobilise.

Pas un battement.

Pas une patte.

Même les larves semblent ralentir.

La reine me regarde.

Ses yeux composés ne peuvent pas sourire.

Pourtant, tout son corps jubile.

— Voici donc *Oc-1273*.

Mon ancienne identité prononcée par sa bouche produit en moi un choc.

— Douzième division de coupeuse, poursuit-elle. Septième régiment. Troisième pondue.

Je veux demander comment elle le sait.

Ma bouche reste immobile.

— Dix millimètres autrefois. Six pattes faites pour porter. Deux mandibules faites pour couper. Deux antennes faites pour suivre les pistes de ta colonie.

Elle déploie lentement ses ailes.

— Et maintenant, deux ailes faites pour me servir.

Une vibration traverse les rangs.

Toutes les mouches battent une seule fois des ailes.

Le souffle frappe mon corps.

La reine descend de l'orbite et vole jusqu'à moi.

Elle se pose assez près pour que je sente l'odeur du chameau sur ses pattes.

— Regarde-moi.

Ma tête se lève.

Je ne l'ai pas décidé.

— Ouvre tes ailes.

Mes ailes s'ouvrent.

— Referme-les.

Elles se referment.

— Marche.

Mes pattes avancent de trois longueurs.

— Arrête.

Mon corps s'immobilise.

La reine émet un frémissement satisfait.

— Magnifique.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Ma voix sort enfin.

Faible.

Déformée.

La reine recule légèrement.

— Nous n'avons fait que terminer ce que tu désirais.

— Je voulais devenir papillon.

— Tu voulais des ailes.

— Des ailes de papillon.

— Tu voulais quitter ton poste.

— Je voulais être libre.

La reine s'approche de mon visage déformé.

— Et tu as quitté ton poste.

— Rendez-moi mon corps.

Un mouvement parcourt les phorides autour de moi.

Pas un rire humain.

Quelque chose de plus sec.

Des milliers de pattes frottées sur la roche.

La reine incline sa tête.

— Quel corps ?

Je tente de bondir sur elle.

Mes muscles refusent.

Je tente de déployer mes ailes.

Elles restent closes.

— Celui que j'avais !

— Il est derrière toi.

Ma tête pivote.

Sur le bord de la grande salle, deux mouches traînent
quelque chose hors du tunnel.

Une enveloppe brune.

Creuse.

Tordue.

Mon ancien abdomen.

Mon ancien thorax.

Mes six pattes épaisses repliées dans des angles impossibles.

Et ma tête...

Ma tête n'est plus qu'une coque fendue.

Les deux mouches emportent mon corps jusqu'à la carcasse du chameau. Elles le déposent dans une masse de déchets où des larves se jettent aussitôt dessus.

— Non...

Je veux courir.

Je reste alignée.

— La phoride t'a trouvée dans le tunnel, explique la reine. Elle a placé son œuf entre tes plaques. La larve a migré jusqu'à ta tête, comme elle devait le faire.

— Je l'aurais senti.

— Tu l'as senti.

Je revois la brûlure.

La goutte d'hémolymph.

La pression derrière mon œil.

La faim.

Les douleurs.

— Tu as choisi de ne pas comprendre, poursuit-elle. L'odeur était plus agréable que la vérité.

Je voudrais fermer les yeux.

Je n'ai plus de paupières.

— Puis tu as mangé la forme pure. Elle a accéléré la croissance. Elle a uni ton corps au parasite. Elle a conservé ce qu'il fallait de ta mémoire pour que tu nous soit utile.

— Je suis toujours moi.

— Oui.

La reine semble encore plus heureuse.

— C'est justement ce qui rend notre victoire parfaite.

Un ordre chimique frappe mes muscles.

Je tourne autour de moi.

Je regarde la grotte.

La carcasse.

Les bataillons.

Les os.

Les larves.

Les passages creusés dans la roche.

Et autour des rangs, entassées contre plusieurs parois, des milliers de feuilles mortes.

Découpées.

Assemblées.

Percées.

Certaines possèdent des ouvertures pour les yeux. D'autres sont fixées sur de petits harnais végétaux. Des mouches s'y glissent et referment les fragments autour de leur corps.

Mon esprit se vide.

Une feuille sèche recouvre une phoride.

Puis une deuxième.

Une nervure se place le long de son thorax.

De la poussière colle sur ses ailes.

Elle s'aplatit au sol.

Elle disparaît.

Je revois la jungle.

Le tapis de feuilles mortes qui se soulève.

Les formes masquées.

Les ailes cachées sous les débris.

Le premier assaut.

Sm 1975.

— Non.

La reine se tourne vers les réserves de camouflage.

— Tu reconnais notre tenue extérieure ?

— Les papillons-feuilles...

— Il n'y avait aucun papillon dans cette attaque.

Mon corps tremble.

— Vous étiez là.

— Nous avons toujours été là.

— Vous avez tué *Sm 1975*.

— Il était solide.

La reine produit un petit claquement de pièces buccales.

— Plus solide que prévu.

Une phoride apporte devant elle un fragment de cuticule.

Épais.

Brun.

Fendu par plusieurs perforations.

Je reconnais une partie de la plaque thoracique de *Sm 1975*.

Son odeur est presque entièrement partie.

Presque.

Je la sens encore.

La force.

La terre de notre colonie.

La sueur chimique de son combat.

La courageuse mordant une patte ennemie.

La moqueuse plaisantant sur sa tête énorme.

— Il en a écrasé beaucoup, dit la reine. Nous avons dû sacrifier plusieurs sections pour le maintenir. Mais son rôle dans notre plan était simple.

— Il n'avait aucun rôle dans votre plan !

— Il devait mourir.

Je tire contre mon propre corps.

Mes pattes tremblent sans quitter leur position.

— Nous ne voulions pas éliminer tout votre groupe, poursuit la reine. Seulement retirer l'obstacle le plus dangereux et pousser les autres à poursuivre.

— Vous auriez pu nous tuer.

— Ce n'était pas notre objectif.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un cadavre ne répand aucune rumeur.

Elle touche mon visage fendu avec une patte.

— Toi, en revanche, tu étais parfaite.

Une vibration lourde tombe du plafond.

La roche tremble.

Toutes les mouches lèvent la tête.

Un grondement mécanique approche dans un tunnel vertical, entièrement noir, ouvert très haut au-dessus de la carcasse.

Une lueur rouge apparaît.

Puis une deuxième.

Huit flammes descendent dans la cavité.

Le souffle repousse les mouches des parois, mais aucune formation ne se brise. Les bataillons s'abaissent simplement jusqu'à la roche.

Quelque chose d'immense sort du tunnel.

Une masse rose.

Brillante.

Froide.

Une gigantesque glace à la fraise.

Son corps fond lentement en larges coulées crémeuses. Huit bras robotiques sortent de ses côtés. Chacun se termine par un réacteur dont les flammes maintiennent le personnage en vol au centre de la grotte.

Péché.

Il descend jusqu'au-dessus du chameau.

Ses réacteurs produisent un vent brûlant tandis que son corps diffuse un froid sucré. Les deux températures se heurtent dans l'air et forment une brume rosâtre.

Des gouttes épaisses tombent de sa base.

Les mouches s'activent immédiatement.

Certaines arrivent avec des fragments de feuilles repliés comme des récipients. Elles recueillent chaque goutte avant qu'elle touche la pierre. D'autres transportent la matière entre leurs pattes ou la poussent dans de petites rigoles creusées au sol.

Une partie de la glace fondue rejoint un ruisseau brillant.

Il traverse la grotte.

Puis disparaît dans une fissure profonde.

— La nappe phréatique, murmuré-je.

La reine déploie ses ailes.

— Exactement.

D'autres mouches transportent la substance vers le tunnel par lequel je suis arrivée. Elles remontent en files continues jusqu'à l'immense amas rosâtre dans lequel je suis tombée.

Péché incline son corps vers la reine.

— La livraison est suffisante ?

Sa voix est douce.

Presque agréable.

— Jamais, répond la reine. Continue.

— Les réserves sont déjà profondes.

— La colonie l'est davantage.

Les huit réacteurs corrigent sa position.

Une vague de froid traverse la grotte.

— Elles boivent toujours ? demande *Péché*.

— Elles boivent.

— Elles rêvent ?

— Elles rêvent.

— Elles quittent leur poste ?

La reine regarde dans ma direction.

— Elles quittent tout.

Péché émet un rire qui ressemble au craquement d'une couche de glace.

— Alors donne-leur encore.

Une de ses mains mécaniques presse son propre flanc. Une énorme coulée rose se détache et tombe. Des centaines de mouches se précipitent dessous, remplissent leurs récipients, puis repartent vers le ruisseau.

Je regarde le liquide disparaître dans la fissure.

Je revois le Niveau 40.

La trace rosâtre.

Les paillettes.

Les prisons.

Efficace 47002.

Ses excroissances sous la terre noire.

— Ce liquide...

— Ce n'est pas un liquide, répond la reine. Pas à l'origine.

Elle désigne le personnage gigantesque.

— C'est la glace à la fraise de *Péché*.

— Elle transforme en mouche.

— Toute créature qui l'absorbe commence à nous appartenir.

— *Efficace 47002...*

— Une quantité diluée.

— Elle croyait que ses ailes poussaient.

— Elles poussaient.

La reine se pose sur un morceau d'os.

— Seulement, ce n'étaient pas les ailes qu'elle imaginait.

— Elle m'a parlé du territoire secret.

— Parce que nous lui avons donné les mots.

Le sol semble disparaître sous mes pattes.

— Elle croyait savoir.

— C'est le meilleur type de messenger.

— Elle m'a menti ?

— Elle t'a dit ce qu'elle croyait vrai.

La reine frotte ses pattes antérieures l'une contre l'autre.

— Nous avons laissé la substance atteindre la nappe. Une seule goutte est remontée jusqu'au Niveau 40. Assez pour créer une odeur. Assez pour attirer l'attention. Assez pour contaminer une prisonnière.

— Pourquoi elle ?

— Parce qu'une ennemie enfermée possède toujours une histoire que les ouvrières veulent entendre.

— Ses excroissances...

— La transformation avait commencé. Une preuve visible rend le mensonge plus solide que toutes les paroles.

Je pense à la terre qu'elle avait retirée de son thorax.

À mon émerveillement.

À ma certitude.

— Vous saviez que je viendrais la voir.

— Nous savions qu'une fourmi viendrait.

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu étais déjà fatigué de ta propre nature.

La phrase pénètre plus profondément que la larve.

— Nous avons senti ton mécontentement avant même que tu quittes la colonie, poursuit la reine. Les fourmis parlent par les odeurs bien davantage qu'elles ne l'imaginent. Frustration. Lassitude. Désir de ne plus porter. Envie de vivre pour soi. Tu laissais tout cela derrière toi dans les galeries.

— Personne ne m'a suivie.

— Nous n'avions pas besoin de te suivre. Il suffisait de laisser une promesse au bon endroit.

Elle désigne le ruisseau.

— Une goutte.

Puis le tunnel.

— Une rumeur.

Puis mes ailes.

— Et le reste, tu l'as accompli toi-même.

Je veux l'insulter.

Mon corps incline la tête devant elle.

— Non !

Je lutte pour la relever.

Impossible.

La reine jubile.

— Voici la liberté que tu désirais.

— Ce n'est pas la liberté.

— Tu ne portes plus de feuilles.

— Je ne contrôle plus mon corps !

— Tu ne reçois plus d'ordres de ta colonie.

— Je reçois les vôtres !

— Tu voulais un autre fonctionnement.

— Je voulais choisir !

— Tu as choisi.

La reine émet une odeur sèche.

Mon corps se retourne.

Mes ailes s'ouvrent.

Je décolle.

Je fais le tour de la carcasse avec une section entière de mouches. Nous passons entre les côtes du chameau. Nous descendons vers les chairs ouvertes. Mes pièces buccales se posent contre une substance noire.

Je veux m'éloigner.

Je bois.

Le goût de la mort remplit ma bouche.

Je hurle dans mon esprit.

Mon corps se nourrit.

Lorsque la section remonte, je reviens me ranger exactement à ma place.

La reine m'attend.

— Plus aucune hésitation musculaire, constate-t-elle. La forme pure agit parfaitement.

— Pourquoi conserver mes pensées ?

— Parce que tu connais ta colonie.

Je sens le danger dans ses mots.

— Les galeries.

— Non.

— Les entrées.

— Non.

— Les pistes.

— Non !

Mon corps demeure immobile.

La reine se rapproche.

— Tu connais les odeurs de contrôle. Les zones de champignon. Les réserves. Le couvain. Les chambres royales. Les passages trop étroits pour les majors. Les horaires de sortie. Les changements de garde.

— Je ne vous dirai rien.

— Tu n'auras rien à dire.

Elle diffuse une phéromone.

Des informations remontent malgré moi.

Je revois la colonie.

Le tunnel d'entrée.

Les chambres de culture.

Le Niveau 40.

Les passages de service.

Mon corps se tourne spontanément dans leur direction, comme une larve attirée par une piste natale.

La reine observe.

— Voilà.

Je tente d'effacer mes souvenirs.

Ils restent.

— Depuis combien de temps préparez-vous cela ?

— Depuis avant ta première feuille.

Une section de mouches dépose des gouttes dans le ruisseau souterrain.

— Chaque goutte qui entre dans la nappe remonte sous votre territoire. Très diluée, elle ne transforme pas immédiatement. Elle commence par produire un désir.

— Lequel ?

— Autre chose.

La reine prononce ces mots lentement.

— Une autre vie. Un autre corps. Un autre poste. Un autre bonheur. Ceux qui boivent peu rêvent. Ceux qui boivent davantage sentent l'appel. Ceux qui trouvent la forme pure nous rejoignent.

— Une seule goutte suffit ?

— Une seule.

— Même diluée ?

— Tôt ou tard.

Je pense aux milliers de fourmis qui boivent l'eau de la colonie.

Aux jardinières.

Aux nourrices.

Aux coupeuses.

Aux minimes.

Aux soldats.

— Toute la colonie...

— Pas encore.

La reine tourne autour de moi.

— Les concentrations restent faibles. Nous ne voulions pas une transformation trop rapide. Une disparition brutale aurait déclenché une quarantaine totale. Nous avons besoin que les fourmis partent d'elles-mêmes.

— Pour chercher *La friandise suprême*.

— Pour chercher la liberté.

Une nouvelle coulée de *Péché* tombe dans les récipients.

— Le nom importe peu, poursuit la reine. Liberté. Plaisir. Accomplissement. Vraie vie. Bonheur. Ailes. Nous adaptons la promesse au vide que chacun porte.

— Les papillons-feuilles...

— Un camouflage parfait.

Elle désigne les feuilles mortes.

— Vos coupeuses connaissent les feuilles. Elles leur font confiance. Elles les transportent, les cultivent, les suivent

jusque dans leur sommeil. Il était naturel que votre rêve porte leur forme.

Je regarde les masques végétaux.

— Les créatures qui nous ont attaqués...

— Mes soldats.

— Les traces que nous suivions... La piste de nourriture donnée par les légionnaires...

— Nous l'utilisons déjà avant que leur reine t'en parle.

— La ville de *Fou* ?

— Une halte utile. Ceux qui y restent ne retournent plus travailler. Ceux qui continuent arrivent jusqu'à nous.

— Les phasmes ?

La reine marque une courte hésitation.

— Nous ne contrôlons pas tout ce qui vit sous le désert.

Puis son corps se redresse avec arrogance.

— Nous contrôlons seulement toutes les sorties qui comptent.

— *P12* est partie à droite.

— Alors elle ne défendra pas votre colonie.

— Les sept minimes sont avec elle.

La reine semble satisfaite.

— Encore mieux.

Je comprends.

Les minimes ne sont pas seulement petites.

Elles sont nos protections.

Elles courent sur les corps des ouvrières.

Elles chassent les phorides.

Elles nettoient les membranes.

Elles empêchent les pontes.

— Vous vouliez aussi qu'elles partent.

— Chaque minime qui abandonne la piste laisse une nuque sans surveillance.

— Chaque soldat qui part...

— Laisse une entrée plus faible.

— Chaque coupeuse...

— Réduit les feuilles apportées au champignon.

— Chaque princesse...

— Retire une future colonie à votre peuple.

La reine monte sur le crâne du chameau.

Sa voix se répand dans la grotte.

— Voilà notre stratégie, *Oc-1273*. Nous ne détruisons pas votre fourmilière de l'extérieur. Nous lui donnons envie de se vider.

Les rangs battent des ailes une fois.

— Nous vendons aux ouvrières une vie sans travail.

Deux fois.

— Nous vendons aux soldats une liberté sans garde.

Trois fois.

— Nous vendons aux princesses un accomplissement sans devoir.

Toute la grotte s'élève.

Un nuage noir remplit l'espace.

Je décolle avec lui.

Je ne veux pas.

Mon corps obéit.

La reine vole au centre de l'essaim.

— Celles qui meurent pendant le voyage ne défendent plus la colonie.

Les formations tournent autour du chameau.

— Celles qui se perdent ne reviennent plus.

Nous changeons de direction tous ensemble.

— Celles qui s'arrêtent chez *Fou* abandonnent leur peuple.

Nous plongeons vers la carcasse.

— Et celles qui atteignent *La friandise suprême* deviennent mon armée.

Nous remontons.

Des centaines de milliers d'ailes frappent l'air.

— Dans tous les cas, je gagne.

Les rangs se reposent.

Mon corps retrouve sa place.

Je tremble intérieurement.

— Pourquoi ne pas attaquer la colonie ?

— Parce qu'une colonie affaiblie reste une colonie.

La reine se pose.

— Son champignon produit encore. Sa reine pond encore.
Ses soldats gardent encore les chambres. Et tant que votre
reine vit, les pertes peuvent être remplacées.

Son abdomen se contracte.

— Bientôt, nous supprimerons le centre.

— Vous ne passerez jamais les majors.

— Les meilleures sont déjà parties chercher leurs ailes.

— Il en reste des milliers.

— Et nous serons des millions.

Le mot reste suspendu.

Millions.

Je regarde les rangs.

Ils me paraissaient déjà infinis.

— Combien sommes-nous ?

— Pas assez.

La reine tourne sa tête vers le tunnel incliné.

— Mais cela va changer.

Un grondement monte de l'obscurité.

Pas celui de *Péché*.

Un frottement.

Des corps qui glissent.

Un cri apparaît dans le tunnel.

Puis un autre.

La reine déploie ses ailes.

— Voici les prochains.

Toutes les sections proches de l'amas rosâtre prennent leur envol.

Mon corps les suit.

Nous entrons dans le petit tunnel. Nous remontons jusqu'à la cavité dans laquelle je suis tombée. Le toboggan lisse descend du noir comme une langue immense.

Quelque chose glisse dessus.

Une fourmi coupeuse surgit.

Elle frappe la masse rosâtre.

Elle s'enfonce.

Deux autres tombent derrière elle.

Puis dix.

Puis cinquante.

Leurs corps s'entrechoquent dans la substance. Des fragments de feuilles sont encore serrés entre certaines mandibules. D'autres portent des réserves. Quelques minimes s'agrippent à leur thorax.

Les cris remplissent la cavité.

— Nous sommes arrivées !

— La substance !

— Elle existe !

— Les ailes !

— Nous allons devenir papillons !

Mon esprit se déchire.

Je veux les prévenir.

Mon corps descend vers elles.

Je me pose sur un bloc rose.

Une coupeuse lève la tête vers moi.

Elle voit mon visage fendu.

Son odeur change.

— Qu'est-ce que tu es ?

Je tente de répondre.

— Partez.

Ma bouche bourdonne.

Le mot ne sort pas.

À sa place, une phrase différente traverse mes pièces buccales.

— Mangez.

Je me fige.

Non.

— La forme pure vous attend, continue ma voix.

Je lutte pour refermer ma bouche.

Impossible.

— Vous êtes arrivées au terme de votre voyage.

Les fourmis se pressent contre la substance.

— Les papillons sont-ils ici ? demande une ouvrière.

Je veux dire non.

— Ils vous entourent, répond ma bouche.

Les mouches battent des ailes.

Les coupeuses lèvent leurs antennes.

Elles sourient par leurs odeurs.

Elles plongent leurs pièces buccales dans la masse.

Je les regarde manger.

Je les regarde fermer les yeux.

Je les regarde tomber.

Une par une.

Leurs pattes se détendent.

Leurs corps s'enfoncent.

Les phorides se posent sur elles.

Les ovipositeurs trouvent les membranes.

Les pontes commencent.

Je voudrais m'arracher les ailes.

Mon corps aide à retourner une ouvrière pour
exposer la base de son cou.

Je hurle intérieurement.

Mes pattes la maintiennent.

Une phoride pond.

Les jours suivants n'existent pas vraiment.
Il n'y a ni soleil ni nuit dans la grotte.
Je mesure le temps à la carcasse du chameau.
La peau de son flanc s'affaisse.
Les larves vident son ventre.
Ses côtes deviennent plus visibles.
Puis je mesure le temps aux livraisons de *Péché*.
Il descend.
Il fond.
Les mouches recueillent la glace.
Le ruisseau rosâtre coule vers la nappe.
Les réserves grossissent.
Puis je mesure le temps aux arrivées.
Le toboggan gronde.
Des fourmis tombent.
Encore.
Toujours.

Des ouvrières moyennes arrivent par centaines,
antennes brûlées par le désert, pattes usées, jabots presque
vides.

— Nous avons réussi !

— Où sont les papillons ?

— Est-ce la liberté ?

Ma bouche répond.

— Mangez.

Des coupeuses de mon ancienne taille apparaissent.

Certaines portent encore l'odeur du douzième
régiment.

L'une d'elles se pose devant moi.

Ses antennes touchent mon visage déformé.

Elle recule.

— Cette odeur...

Je veux m'enfuir.

Mon corps reste.

— *Oc-1273* ?

Mon esprit se brise.

Elle me reconnaît.

Pas par mon visage.

Pas par mon corps.

Par ce qui subsiste de l'odeur de ma colonie sous celle
de la phoride.

— C'est toi ?

Je pousse contre ma bouche.

— Pars.

Un bourdonnement sort.

Puis l'instinct reprend.

— Tu as trouvé les ailes.

L'ouvrière regarde mon dos.

— Tu es un papillon ?

Je veux dire non.

Mes ailes s'ouvrent.

Transparentes.

Nues.

Elle les contemple longtemps.

Son excitation faiblit.

— Elles sont étranges.

La reine diffuse un ordre depuis la grande salle.

Mon corps plonge ses pièces buccales dans la matière
rose.

Je mange devant l'ouvrière.

— La transformation n'est pas terminée, dis-je contre ma
volonté. Mange.

Elle hésite.

Puis elle pense à la route parcourue.

Je le sens.

La colonie abandonnée.

Les jours de marche.

La faim.

Les morts.

Reculer rendrait tout cela inutile.

Elle mange.

Je reste près d'elle lorsque la phoride pond.

Je reste lorsqu'elle s'endort.

Je reste lorsque la larve migre vers sa tête.

Je reste lorsqu'elle se réveille dans un nouveau corps.

Son visage, à elle, se déchire proprement.

Elle me regarde avec ses yeux composés.

— Ce ne sont pas des ailes de papillon.

— Non.

Cette fois, mon corps me laisse répondre.

Seulement parce que la transformation est terminée.

Elle tente de bouger.

Ses pattes prennent leur position d'alignement.

— Je ne contrôle plus...

— Non.

— Aide-moi.

Je veux avancer vers elle.

Mon corps se retourne.

Nous descendons ensemble vers les rangs.

Les semaines passent.

Les ouvrières deviennent des vagues.

Puis viennent les petites.

Des milliers de travailleuses minuscules glissent dans la masse rosâtre. Certaines ont quitté les jardins de champignon. Elles portent encore sur leur cuticule des odeurs blanches de *Leucoagaricus gongylophorus*.

— Le champignon manquait de feuilles, explique l'une d'elles. On travaillait deux fois plus. Puis quelqu'un a dit qu'ici, personne ne travaillait.

Elle mange.

Plus tard, son petit corps de phoride rejoint une unité spécialisée dans l'infiltration.

Des minimales arrivent.

Elles ne sont plus là pour protéger les coupeuses.

Elles cherchent leurs propres ailes.

Elles regardent les mouches autour de l'amas sans comprendre.

Je voudrais pleurer.

Mon nouveau corps ne sait pas pleurer.

Elles mangent.

Lorsque leurs transformations commencent, aucune autre minime ne vient chasser les pondeuses.

Puis arrivent les soldats.

Le toboggan tremble sous leur masse.

Leurs têtes énormes frappent la substance. Leurs mandibules se referment par réflexe. Certaines tentent de combattre les mouches.

La reine ne s'inquiète pas.

L'odeur rosâtre les calme.

— Nous avons gardé la colonie toute notre vie, gronde une major. Nous voulons savoir ce que signifie vivre pour nous.

— Mangez, ordonne la reine.

Elles obéissent à leur désir avant d'obéir à leur future souveraine.

Leurs grands corps mettent plus de temps à se vider.

Les larves consomment leurs muscles puissants.

Leurs têtes éclatent.

Des phorides en sortent.

Petites.

Légères.

Leur ancienne force reste au fond de coques inutiles.

Je pense à *Sm 1975*.

Il aurait détesté cela.

Ou peut-être aurait-il plongé avant moi s'il avait atteint la substance.

Cette pensée me remplit de honte.

Des super-majors arrivent ensuite.

Pas une.

Des dizaines.

Puis des centaines.

Elles avaient entendu qu'au bout du désert, elles n'auraient plus jamais à former un mur pour les autres. Qu'elles pourraient voler au-dessus des combats. Qu'elles ne sentiraient plus le poids de leur tête.

Elles tombent.

Elles mangent.

Elles se transforment.

Leurs anciennes cuirasses s'entassent dans des fosses.

Puis viennent les princesses.

Leurs ailes de fourmis sont déjà présentes.

Longues.

Repliées sur leur dos.

Elles auraient pu voler sans *La friandise suprême*.

Mais elles ne cherchaient pas seulement le vol.

Elles cherchaient une vie sans fondation.

Sans pont.

Sans première chambre à creuser.

Sans morceau de champignon à emporter dans leur cavité buccale.

Sans colonie à nourrir pendant des années.

— On nous a toujours dit que notre accomplissement était de devenir reines, dit l'une d'elles. Je veux choisir autre chose.

La reine des phorides l'accueille elle-même.

— Ici, tu n'auras aucune colonie à porter.

La princesse mange.

Ses véritables ailes restent collées dans la masse rose
lorsque son nouveau corps en sort.

La reine les fait arracher.

Elles rejoignent les autres déchets.

La princesse phoride se range.

Son abdomen n'est plus fait pour pondre les
générations d'une colonie.

Seulement pour servir l'armée d'une autre reine.

Chaque arrivée affaiblit notre ancien peuple.

Je le comprends à l'odeur que les nouvelles venues
portent.

Au début, elles sentent le champignon sain.

Puis le champignon devient plus acide.

Moins nourri.

Certaines racontent que les pistes extérieures
raccourcissent faute de coupeuses.

Que les fragments arrivent en quantité insuffisante.

Que les jardinières retirent des zones mortes.

Que les nourrices rationnent les gongylidia.

Que les gardes cumulent plusieurs postes.

Que des ouvertures sont condamnées parce qu'il n'y a plus assez de soldats pour les surveiller.

La reine écoute chaque rapport.

Son plaisir augmente.

— Combien sont parties ? demande-t-elle à une nouvelle phoride.

— Des milliers chaque jour.

— Et les rumeurs ?

— Elles grandissent.

— Que dit-on ?

— Que les premières ont atteint le ciel. Que certaines vivent déjà parmi les papillons. Que *Oc-1273* a trouvé la forme pure.

Toutes les têtes se tournent vers moi.

Je veux disparaître.

La reine m'ordonne d'avancer.

Je vole jusqu'au sommet du crâne du chameau.

Elle me place à ses côtés.

— Regardez bien, ordonne-t-elle aux nouvelles unités. Voici celle qui a prouvé que le chemin existe.

Les mouches battent des ailes.

Je reste exposée devant elles.

Mon visage fendu.

Mon œil déformé.

Mes ailes transparentes.

La reine poursuit :

— *Oc-1273* a traversé tous les obstacles. *Oc-1273* a suivi la piste. *Oc-1273* a trouvé *La friandise suprême*. Grâce à cet exemple, des centaines de milliers suivront.

Grâce à moi.

La pensée me donne la nausée.

Mon corps ne rejette rien.

Il reste droit.

Obéissant.

Parfait.

Les semaines continuent.

Le chameau perd ses chairs.

Ses côtes sont nettoyées.

Son crâne devient un poste de commandement.

Les rangs débordent de la grande salle.

Les mouches occupent les tunnels secondaires.

Puis les cavités supérieures.

Puis les fissures du plafond.

Des unités dorment suspendues sous la roche.

D'autres restent en vol constant pour libérer de l'espace au sol.

Les feuilles mortes sont découpées jour et nuit.

Chaque mouche reçoit un camouflage adapté.

Des fragments pour le thorax.

Une nervure le long de l'abdomen.

Une poussière végétale sur les ailes.

Des sections entières disparaissent lorsqu'elles se posent sur le sol de la jungle reconstitué dans une zone d'entraînement.

Les bataillons répètent l'attaque de *Sm 1975*.

Un groupe se camoufle.

Un autre joue le rôle des majors.

Les premières sections se sacrifient sur les mandibules.

Les suivantes cherchent les membranes.

Une troisième contourne.

Une quatrième pond.

Toujours la même méthode.

Submerger.

Perforer.

Je participe aux exercices.

Je vole dans une unité composée d'anciennes coupeuses moyennes.

Nous avons presque toutes la même taille.

Certaines viennent de mon régiment.

Nos corps exécutent les mêmes gestes.

— Virage.

Nous tournons.

— Descente.

Nous plongeons.

— Cible thoracique.

Nous nous jetons sur une forme en terre
représentant une ouvrière.

Mes pattes saisissent la fausse membrane.

Mon abdomen se courbe.

Je comprends ce que mon corps fera lorsqu'une
véritable fourmi sera sous moi.

Non.

L'instinct répond.

Oui.

Un jour — ou une nuit, je ne sais plus — *Péché*
descend avec une livraison plus grande que toutes les
précédentes.

Ses huit réacteurs illuminent la grotte.

Derrière lui, plusieurs blocs de glace à la fraise
glissent dans le tunnel noir, poussés par ses bras mécaniques.

Les mouches remplissent le ruisseau.

Le niveau rosâtre monte dans les rigoles.

La reine se pose devant lui.

— C'est assez.

Le silence traverse les rangs.

Même *Péché* paraît surpris.

— Assez ?

— Pour la transformation.

— Tu ne veux plus contaminer l'eau ?

— Continue de la contaminer.

La reine regarde son armée.

— Mais nous n'avons plus besoin d'attendre.

Les formations s'étendent à perte de vue.

Des centaines de milliers de phorides.

Peut-être davantage.

Toutes issues d'insectes qui voulaient une autre vie.

Des ouvrières.

Des petites.

Des moyennes.

Des coupeuses.

Des jardinières.

Des nourrices.

Des minimex.

Des soldats.

Des super-majors.

Des princesses.

Toutes alignées.

Toutes silencieuses.

Toutes enfermées derrière leurs propres yeux.

La reine monte sur le sommet du crâne blanchi du
chameau.

Elle déploie ses ailes.

Une phéromone descend sur nous.

Mon corps se redresse.

Les feuilles mortes sont distribuées.

Une plaque sèche se pose sur mon thorax.

Une nervure cache mon abdomen.

Deux fragments entourent mon visage défiguré.

Je disparaissais sous le camouflage.

Exactement comme les créatures qui ont tué *Sm*
1975.

La reine lève une patte.

Des centaines de milliers d'ailes s'ouvrent.

Le bruit gonfle.

La grotte entière respire avec nous.

Le plafond tremble.

La poudre tombe des parois.

La reine jubile.

— L'armée est prête.

Mon corps se place en position de départ.

Je sens, très loin, la direction de ma colonie.

Sa terre.

Son champignon.

Ses pistes.

Ses œufs.

Sa reine.

Tout ce que j'ai abandonné.

Tout ce que cette armée s'apprête à rejoindre.

— Bientôt, annonce la reine, nous remonterons vers *La vallée De La Gloire*.

Un frémissement traverse les bataillons.

— Bientôt, nous suivrons les anciennes pistes des coupeuses.

Mes ailes vibrent.

— Bientôt, nous entrerons dans la fourmilière affaiblie.

Mes pattes s'abaissent.

— Et lorsque la dernière défense tombera, votre ancien peuple comprendra enfin ce que nous lui avons vendu.

La reine me regarde.

— La liberté.

Toute l'armée décolle.

Je décolle avec elle.

La grotte disparaît sous une masse noire.

Des centaines de milliers de corps tournent autour de la carcasse du chameau, parfaitement ordonnés,

recouverts de feuilles mortes, prêts à devenir invisibles sous la jungle.

Je veux m'arrêter.

Je veux tomber.

Je veux arracher de mon corps ce qui obéit.

Mais mes ailes battent avec toutes les autres.

Mon corps suit la reine.

Et pour la première fois depuis le début de mon voyage, je comprends exactement où ma recherche d'ailes m'a conduite.

Je ne suis pas devenue libre.

Je suis devenue l'esclave des mouches.

Et derrière moi, une armée immense s'apprête à attaquer mon ancienne colonie.

L'attaque

Le vent nous saisit.

Pas le vent doux que j'imaginai autrefois sous un ciel bleu.

Pas celui qui devait me porter au-dessus des feuilles, libre, légère, heureuse.

Celui-ci est froid.

Rapide.

Militaire.

Il s'engouffre sous mes ailes transparentes et me pousse dans le tunnel avec plusieurs centaines de milliers de corps noirs. Les parois défilent autour de nous. Les fragments de feuilles mortes fixés sur nos thorax claquent sous la vitesse. Les nervures végétales qui cachent nos abdomens vibrent comme des armures mal ajustées.

Nous ne volons pas comme un essaim.

Nous avançons comme une seule créature.

Une créature immense.

Articulée.

Obéissante.

Chaque bataillon occupe une hauteur précise. Les plus petites phorides passent près des parois. Les anciennes coupeuses moyennes, dont je fais partie, forment le centre des colonnes. Les mouches issues des soldats restent plus bas. Les anciennes minimas circulent entre les rangs, si petites que je ne vois parfois que la vibration de leurs ailes.

Devant moi, une cheffe de section libère une odeur sèche.

Ordre de vitesse.

Mon corps accélère.

Une deuxième phéromone frappe mes antennes.

Alignement.

Mes pattes se replient contre mon abdomen. Mon aile gauche corrige son angle. Je me rapproche de la mouche située à côté de moi jusqu'à ce que l'extrémité de nos camouflages végétaux se frôle.

— Maintenez l'intervalle, ordonne la cheffe.

Sa voix bourdonne à travers le tunnel.

— Pas de dépassement. Pas de chute. Pas de dispersion avant l'ouverture extérieure.

Une mouche derrière moi parle.

Sa voix tremble.

— Je reconnais cette roche.

Personne ne répond.

— Je suis passée par ici lorsque je cherchais les papillons.

La cheffe diffuse une impulsion.

Silence.

La mouche referme sa bouche.

Je voudrais tourner la tête vers elle.

Mon corps regarde droit devant.

Elle pense encore.

Cette découverte me donne presque du courage.

Presque.

Nous pensons toutes encore.

Des milliers d'esprits enfermés dans des milliers de corps qui n'écoutent plus.

Autour de moi, certaines mouches bourdonnent doucement. Pas pour communiquer. Pas volontairement. Leur esprit pousse peut-être contre leurs muscles, comme le mien.

Un murmure prisonnier.

Une armée de cris que personne n'entend.

Le tunnel monte.

L'air change.

L'odeur du chameau mort s'amincit derrière nous.
Celle de la roche humide prend sa place. Puis viennent la
terre chaude, les racines, la moisissure, les feuilles
décomposées.

La jungle.

La Vallée De La Gloire.

Mon corps reconnaît l'extérieur avant même de le
voir.

Une lumière verte apparaît au bout du tunnel.

Elle grandit.

Elle devient une ouverture immense.

Les premiers bataillons la traversent.

Leurs silhouettes disparaissent dans le jour.

Puis vient mon tour.

Je sors.

La lumière frappe mes yeux composés avec une violence blanche. Des centaines d'images se superposent. Les troncs se brisent en facettes. Les gouttes suspendues sous les feuilles se multiplient. Le ciel n'est plus un seul ciel. Il devient une mosaïque mouvante, immense, déchirée par les ailes de mon armée.

Je vole.

Au-dessus de la jungle.

Pour de vrai.

Les ficus étrangleurs montent sous moi comme des piliers tordus. Les feuilles des cecropias ouvrent leurs larges mains pâles vers la lumière. Des lianes pendent entre les kapokiers. La brume du matin reste accrochée aux fougères arborescentes. Chaque goutte sur chaque feuille renvoie un morceau de soleil.

C'est magnifique.

Si magnifique que la douleur devient plus profonde.

Voilà donc le ciel que je voulais.

Je n'ai jamais été aussi haut.

Je n'ai jamais vu aussi loin.

Je n'ai jamais possédé aussi peu de moi-même.

Une phéromone traverse les bataillons.

Les formations s'ouvrent.

Trois colonnes se séparent à gauche.

Cinq montent au-dessus de la canopée.

Les unités chargées des boules de *La friandise suprême* prennent position sous le centre de l'armée. Chacune transporte entre ses pattes une petite masse rosâtre, épaissie avec de la pulpe végétale. Des paillettes brillent à sa surface.

Ces boules ressemblent à des fruits.

À des gouttes de rêve devenues solides.

À des promesses que l'on peut jeter sur quelqu'un.

— Sections de largage, altitude intermédiaire, ordonne une cheffe.

— Altitude intermédiaire, répètent plusieurs voix.

— Sections de percement, avant-garde.

Mon bataillon descend.

— Bataillon des anciennes coupeuses moyennes, couloir central.

Mes ailes changent d'angle.

Je plonge entre deux branches.

Des milliers de mouches plongent avec moi.

Les feuilles mortes qui couvrent nos corps nous rendent presque invisibles. Quand nous passons près d'un feuillage, notre armée disparaît dans les couleurs brunes, jaunes et vertes. Nos ailes sont enduites de poussière. La lumière les traverse moins. Même notre odeur se mélange à celle des végétaux en décomposition.

Nous sommes les faux papillons-feuilles.

Les créatures que j'ai suivies.

Les silhouettes qui ont tué *Sm* 1975.

Je revois sa tête massive.

Ses mandibules qui se ferment.

Son corps couvert d'ennemis.

Le choc de sa chute.

Je vole avec celles qui l'ont massacré.

Mon aile droite tremble.

La cheffe de section émet immédiatement une correction chimique.

Stabilité.

Mon tremblement cesse.

— Distance jusqu'à la cible ? demande une mouche.

— Trois cents battements.

— Défenses extérieures ?

— Réduites.

— Population estimée ?

— Inférieure aux prévisions anciennes.

— Pourquoi ?

La cheffe tourne légèrement la tête.

— Elles sont venues jusqu'à nous.

Personne ne répond.

Sous mon corps, la jungle commence à changer.

Je reconnais les premières pistes.

Fines.

Brunes.

Partiellement abandonnées.

Des couloirs dégagés autrefois par des milliers de passages disparaissent maintenant sous des débris. Des feuilles coupées gisent au bord des routes. Certaines ont

commencé à pourrir avant d'avoir atteint la colonie. Les marques chimiques sont faibles. Irrégulières.

Une ouvrière isolée marche sur une racine.

Elle porte un fragment de feuille trop grand pour elle.

Aucune minime ne se trouve sur son dos.

Aucune soldate ne garde le bord de la piste.

Elle lève les antennes.

Elle sent notre passage.

Sa tête pivote vers le ciel.

Notre camouflage se confond déjà avec les feuilles.

Elle ne voit rien.

Nous passons au-dessus d'elle.

Je veux descendre.

La prévenir.

La saisir.

La forcer à retourner sous terre.

Mon corps poursuit son vol.

Une ancienne ouvrière, à ma gauche, murmure :

— Elle vient de mon secteur.

La cheffe ne lui ordonne pas de se taire cette fois.

Peut-être parce qu'il est trop tard.

Nous traversons une nappe de brume.

L'humidité colle à mes ailes. Mes facettes se couvrent de fines gouttelettes. Des mouches nettoyeuses passent dans les rangs, retirent l'eau en vol, puis reprennent leur place.

Militaire.

Précis.

Sans hésitation.

Une nouvelle odeur monte du sol.

Pas celle de ma colonie.

Une odeur de chair.

D'acide.

De déplacement massif.

Je regarde vers le bas.

Au début, je ne vois que le sol brun entre les racines.

Puis le sol bouge.

Il coule.

Il avance.

Des lignes noires traversent la jungle sur plusieurs dizaines de longueurs d'arbre. Elles contournent les roches, franchissent les racines, se divisent, se rejoignent. Des milliers de corps forment des colonnes épaisses. Les petites ouvrières courent au centre. Les plus grandes occupent les flancs. Les majors avancent tête haute, mandibules ouvertes.

Les légionnaires.

Je cherche le bivouac.

La masse vivante qui formait ses murs.

Les chambres faites de pattes accrochées.

Les plafonds faits d'abdomens.

Les passages qui respiraient.

Il n'y en a plus.

Le bivouac s'est dissous.

Chaque mur s'est détaché.

Chaque plafond a repris ses pattes.

Chaque chambre est redevenue soldat.

Toute la colonie légionnaire marche.

Pas pour se déplacer au hasard.

Pas pour chercher un nouveau refuge.

Les colonnes convergent vers un seul point.

Ma fourmilière.

Une légionnaire transporte un morceau de chair entre ses mandibules. Une autre suit une piste imprégnée d'une odeur rosâtre. Des éclaireuses courent en avant, s'arrêtent, touchent le sol, repartent. Les majors se déploient autour des voies d'accès comme si elles connaissaient déjà chaque entrée.

Je reconnais l'organisation.

Je reconnais certaines odeurs du bivouac.

La reine qui nous a reçues.

Les informations qu'elle nous a données.

La piste qu'elle nous a conseillée.

Le passage du sud.

Le désert.

La direction de la ville de *Fou*.

Puis les papillons introuvables.

Puis le toboggan.

Puis l'amas.

Tout se relie.

Elles ne nous ont pas aidées.

Une colonne légionnaire tourne autour d'un rocher.

Elle prend exactement la route permettant d'atteindre l'entrée nord de ma colonie sans traverser la piste principale.

Elles nous ont conduites.

Une autre colonne apparaît à droite, déjà déployée vers les conduits d'aération.

Elles connaissaient le plan.

Une phoride vole sous moi. Son camouflage porte l'odeur du bivouac. Une légionnaire lève les antennes vers elle.

Pas d'attaque.

Pas de mandibules.

La mouche descend jusqu'à son front.

Leurs antennes se touchent.

Elles échangent une information.

Puis la phoride remonte dans notre formation.

Aucune hésitation.

Aucun malentendu.

Une alliance.

Ancienne.

Préparée.

Je sens quelque chose se rompre dans mon esprit.

La petite *Efficace 47002*.

Sa cellule.

Son récit.

Les débuts d'ailes cachés sous la terre noire.

La reine légionnaire qui m'a écoutée parler de la substance sans manifester de surprise véritable.

Sa prétendue grâce.

Son itinéraire offert.

Sa bonté calculée.

Même *Sm* 1976.

Où est-il ?

Je cherche parmi les masses noires.

Des milliers de têtes.

Des dizaines de majors.

Des corps trop rapides.

Je ne le vois pas.

Je ne sais pas si cela me soulage.

Au centre d'une colonne protégée, une masse plus haute se déplace sous un régiment de légionnaires. Je reconnais l'odeur de la souveraine ennemie, entourée de ses ministres et de ses gardes.

La reine légionnaire participe à la marche.

Elle n'est pas restée en retrait.

Elle vient prendre ma colonie.

Une phéromone militaire traverse le ciel.

Préparation.

Toutes les mouches se resserrent.

Sous nous, les colonnes accélèrent.

Je sens soudain une odeur que je connais mieux que mon propre corps.

Terre profonde.

Champignon blanc.

Larves.

Déchets.

Feuilles mâchées.

Reine.

Ma colonie.

Elle est encore loin, cachée sous la jungle, mais son souffle souterrain remonte déjà par les ouvertures.

Mon esprit se jette vers elle.

Mes muscles suivent l'armée.

Je reviens chez moi.

Une autre pensée arrive.

Plus exacte.

Je reviens chez moi pour l'anéantir.

La première entrée apparaît.

Un trou sombre entouré de terre fraîche.

Puis une deuxième.

Puis les monticules de ventilation.

Puis les pistes.

La fourmilière s'étend sous le sol sur cinquante mètres de diamètre, mais depuis le ciel, son territoire se reconnaît à ses cicatrices. Des zones dégagées. Des milliers de fragments végétaux. Des ouvertures gardées. Des terres excavées. Des déchets rejetés loin des chambres saines.

Autrefois, chaque entrée grouillait.

Maintenant, les gardes sont espacées.

Les files de coupeuses sont minces.

Plusieurs ouvertures secondaires ont été bouchées.

Les légionnaires le savent.

Elles se divisent avant même d'atteindre le périmètre.

Une colonne vers l'est.

Deux vers le nord.

Trois vers les pistes de récolte.

Les plus grandes majors s'orientent vers les entrées principales.

Les plus petites cherchent les fissures.

L'armée aérienne se déploie au-dessus d'elles.

Un dôme noir couvre progressivement le territoire.

L'ombre de nos corps glisse sur les feuilles.

Une coupeuse lève les antennes.

Puis une autre.

Une minime hurle depuis le dos d'une ouvrière :

— Mouches !

Le mot frappe la piste.

— Mouches au-dessus !

Des soldates sortent des entrées.

— Formation défensive !

— Fermez les passages secondaires !

— Toutes les coupeuses à l'intérieur !

— Les nourrices vers le couvain !

— Alarme extérieure !

Une phéromone d'alerte jaillit de la première soldate.

Elle se répand.

Une deuxième répond.

Puis une troisième.

En quelques respirations, l'odeur brûlante de l'alarme recouvre la surface.

Ma colonie se réveille.

Des ouvrières lâchent leurs fragments.

Des jardinières remontées pour chercher du substrat font demi-tour.

Des majors émergent des trous, tête la première, mandibules ouvertes. Certaines mesurent presque deux fois la longueur de mon ancien corps. Leurs crânes sont larges, lourds, sculptés pour broyer.

Elles se placent autour des entrées.

Une jeune coupeuse crie :

— Où sont les renforts du secteur sud ?

— Partis !

— Le régiment huit ?

— Effectif réduit !

— Les super-majors ?

— Pas assez !

— Les minimales ?

Une ouvrière tourne sur elle-même.

— Où sont les minimales ?

Personne ne répond.

Beaucoup ont suivi les rumeurs.

Beaucoup sont tombées dans l'amas.

Beaucoup volent au-dessus d'elles.

Une odeur de commandement descend de notre
armée.

Première phase.

Les phorides ferment leurs ailes.

Mon corps bascule vers l'avant.

La jungle tourne autour de moi.

Nous plongeons.

Le bourdonnement devient un sifflement.

L'air arrache presque les feuilles mortes de mon thorax. Les entrées grossissent. Les soldats deviennent immenses. Leurs mandibules reflètent la lumière. Une major lève la tête et nous voit.

— En piqué !

Elle frappe le sol de ses pattes.

— Elles attaquent en piqué !

Les premières phorides atteignent la ligne défensive.

Une mandibule se ferme.

Trois mouches disparaissent.

Écrasées.

Une autre soldate balaie l'air avec une patte. Deux corps sont projetés contre la terre.

Mais l'avant-garde ne ralentit pas.

Elle se sacrifie.

Exactement comme lors de l'attaque de *Sm 1975*.

Les premières sections occupent les mandibules.

Les suivantes frappent les antennes.

La troisième attaque vise les membranes du cou.

La quatrième descend sous les thorax.

Une phoride se pose sur une major. Ses pattes s'agrippent aux soies de la cuticule. Son abdomen se courbe. Une pointe entre deux plaques.

La major se secoue.

Une deuxième mouche arrive.

Puis cinq.

Puis vingt.

Elles cherchent les zones minces.

Le dessous du cou.

L'attache des pattes.

Les spiracles.

Les membranes entre le thorax et l'abdomen.

Les mandibules ennemies claquent, broient, déchirent.

Mais pour chaque mouche tuée, dix autres atteignent la carapace.

Mon bataillon plonge vers une ligne de coupeuses moyennes.

Elles ressemblent à mon ancien corps.

Même longueur.

Même tête.

Même force.

Même odeur de feuille.

L'une d'elles me voit.

Ses antennes se dressent.

— Elles sont camouflées !

Elle tente de courir vers une entrée.

Notre cheffe libère un ordre.

Cible isolée.

Mon corps accélère.

— Non.

Le vent avale mon bourdonnement.

Nous tombons sur l'ouvrière.

Une phoride se pose sur son abdomen.

Une autre sur sa tête.

Mes pattes touchent son thorax.

La cuticule est chaude.

Vivante.

Familière.

L'ouvrière se cabre.

— Retirez-les !

Ses mandibules cherchent mon corps.

Je me glisse entre deux épines.

Mes pattes savent exactement où se placer.

Mon abdomen se courbe.

Une pointe dure sort de mon corps.

Non.

Elle se pose contre la membrane située sous une plaque.

Non !

Mon corps pousse.

La pointe entre.

L'ouvrière tressaille.

Une goutte d'hémolymph apparaît.

Je ressens la résistance de sa chair.

Puis son relâchement.

Je retire mon abdomen.

Une autre mouche perce près de sa patte.

Une troisième attaque la base de son antenne.

L'ouvrière roule sur le côté.

— Aidez-moi !

Deux coupeuses approchent.

Un nuage de phorides les frappe avant qu'elles atteignent leur sœur.

Le monde devient une confusion de pattes, d'ailes et de mandibules.

Je décolle.

La première ouvrière reste au sol.

Ses pattes battent la terre.

Ses antennes cherchent une piste qui n'existe plus.

Je veux revenir vers elle.

L'achever pour diminuer sa souffrance.

La sauver.

Arracher ce que j'ai déposé dans son corps.

Mon bataillon m'emporte vers la cible suivante.

— Ligne gauche ! ordonne la cheffe.

Nous tournons ensemble.

Une major défend seule une petite entrée. Des cadavres de mouches couvrent sa tête. Une minime court sur son thorax, arrache les phorides avant qu'elles pondent, nettoie les membranes, frappe avec ses minuscules mandibules.

— À droite ! crie la minime. Encore une à droite !

La major pivote.

Ses mandibules saisissent une mouche en plein vol.

Le corps éclate.

— Derrière le cou !

La major se roule contre la terre.

Trois phorides sont écrasées sous sa masse.

La minime grimpe jusqu'à sa tête.

— Tiens bon ! Le *Roi* nous voit !

Une phoride venue d'en haut fond sur elle.

La minime la repère.

Elle bondit.

Les deux petits corps se heurtent.

Ils tombent entre les pattes de la major.

La minime se relève la première.

Elle plante ses mandibules dans l'aile de la mouche.

— Pas sur ma soldate !

Pendant une seconde, une joie terrible me traverse.

Voilà ce que nous étions.

La major et la minime.

La force et la vigilance.

Un seul corps formé de deux tailles.

Puis une escadrille entière descend.

La major lève ses mandibules.

Trop de cibles.

La minime court.

Trop de membranes.

Des phorides se posent sur les pattes arrière.

D'autres sous l'abdomen.

Une atteint le cou.

La minime la poursuit.

Une deuxième se glisse de l'autre côté.

Puis une troisième.

La major hurle.

Son corps se secoue avec une force telle que plusieurs
mouches sont projetées dans l'air.

La minime tombe.

Elle tente de remonter.

Une patte immense frappe le sol à côté d'elle.

La terre éclate.

Je perds sa petite silhouette dans le chaos.

Une vibration arrive par le sol.

Légère d'abord.

Puis profonde.

Régulière.

Des milliers de pattes.

Les légionnaires atteignent la colonie.

Elles surgissent entre les racines.

Pas en une seule ligne.

En fronts multiples.

Les petites ouvrières ennemies se jettent dans les espaces entre les majors coupeuses. Elles mordent les articulations, s'agrippent aux pattes, tirent dans des directions opposées. Les légionnaires plus grandes saisissent les ouvrières par les antennes. Les majors ennemies arrivent derrière et ferment leurs mandibules sur les têtes.

— Attaque au sol ! hurle une soldate coupeuse.

— Légionnaires au nord !

— À l'est aussi !

— Elles encerclent les entrées !

— Défendez les galeries !

La ligne défensive se tourne vers le sol.

Les mouches replongent depuis le ciel.

La colonie doit regarder partout.

En haut.

En bas.

Devant.

Derrière.

Une major coupeuse saisit une légionnaire et la broie contre une racine. Trois autres ennemies montent sur ses pattes. Une phoride descend sur son thorax. La major tente de l'atteindre avec ses mandibules, mais une légionnaire mord son antenne et tire.

La mouche perce.

La major rugit.

Une autre phoride vise son œil.

Des ouvrières sortent d'une entrée pour aider.

La reine légionnaire diffuse un ordre depuis l'arrière.

Ses colonnes s'ouvrent.

Une vague de petites combattantes passe entre les premières lignes et atteint les ouvrières.

Elles mordent.

Découpent.

Emportent déjà certains corps vers les pistes de retrait.

Comme lors d'un raid.

Comme si le massacre était aussi une récolte.

Une coupeuse crie :

— Elles nous prennent vivantes !

Une légionnaire lui saisit une patte.

— Lâche-moi !

Une deuxième mord l'autre côté.

La coupeuse frappe le sol.

Une troisième atteint son abdomen.

Leurs forces s'additionnent.

La coupeuse disparaît sous elles.

La reine légionnaire avance au milieu de ses gardes.

Je reconnais son odeur avec certitude.

La même souveraine.

Celle qui avait écouté *P12*.

Celle qui avait accepté *Sm 1976*.

Celle qui nous avait offert une route.

Une phoride descend jusqu'à elle.

— Front nord ouvert.

— Continuez, répond la reine légionnaire. Les chambres de nourriture sont secondaires. Priorité aux accès profonds.

— Les pertes ?

— Acceptables.

— Les coupeuses résistent.

La reine ouvre ses mandibules.

— Elles résisteront moins lorsqu'elles comprendront que leurs propres disparues volent au-dessus d'elles.

La phoride repart.

Je voudrais me jeter sur cette reine.

Mes ailes suivent mon bataillon.

Une autre pensée me transperce.

Elle sait.

Elle sait ce que nous sommes.

Elle sait que les mouches viennent des fourmis parties.

Elle le savait peut-être lorsque nous étions dans son bivouac.

Les légionnaires n'étaient pas seulement au courant.

Elles attendaient cette armée.

Depuis le début.

Une phéromone tombe du ciel.

Deuxième phase.

Largage.

Les unités chargées descendent.

Elles volent plus lentement, alourdies par les boules rosâtres qu'elles transportent. Les paillettes brillent entre leurs pattes. Certaines boules sont minuscules. D'autres atteignent presque la taille d'une minime.

Les défenseuses les voient.

— Elles portent quelque chose !

— Ne les laissez pas approcher !

— Tirez-les vers le sol !

Mais les coupeuses n'ont rien pour atteindre le ciel.

Quelques soldates se dressent sur leurs pattes arrière. Leurs mandibules claquent dans le vide. Des minimes lancent de petits grains de terre. Une ouvrière secoue un fragment de feuille au-dessus de sa tête comme un bouclier.

Les mouches montent.

Puis lâchent.

La première boule tombe.

Elle tourne lentement dans la lumière.

Belle.

Rose.

Brillante.

Elle frappe le dos d'une coupeuse.

La matière éclate.

Une couche sucrée recouvre sa cuticule.

L'ouvrière s'arrête.

Ses antennes se replient vers son thorax.

— Qu'est-ce que...

L'odeur atteint les autres.

Elles hésitent.

Cette seconde suffit.

Une deuxième boule tombe au milieu d'un groupe.

Puis dix.

Puis cent.

La surface de la colonie se couvre de petites explosions rosâtres. Les paillettes se collent aux pattes. Le liquide entre entre les plaques. Il touche les antennes. Il recouvre les pièces buccales.

Une coupeuse se met à nettoyer sa patte par réflexe.

Une jardinière hurle :

— Ne goûte pas !

Trop tard.

L'ouvrière passe sa patte entre ses mandibules.

Son corps se fige.

— C'est sucré...

Ses pattes cèdent.

Elle tombe.

Une autre tente de la relever.

La matière rose passe sur son thorax.

Elle chancelle à son tour.

— Éloignez les touchées !

— Ne les léchez pas !

— Ne vous nettoyez plus !

Ordre impossible.

Une fourmi se nettoie pour survivre.

Retirer une substance étrangère de sa cuticule est plus profond qu'une décision. Les ouvrières frottent leurs pattes. Les minimes lèchent les plaques de leurs porteuses. Les soldats passent leurs antennes entre leurs pièces buccales.

Elles absorbent le poison en voulant s'en débarrasser.

Une minime lève la tête.

Des paillettes couvrent sa bouche.

— J'ai sommeil.

Elle tombe du dos de la soldate.

La major se tourne vers elle.

— Relève-toi !

La petite ne bouge plus.

Sous sa cuticule, quelque chose palpite.

Une bosse apparaît derrière sa tête.

Puis disparaît.

La major recule.

— Qu'est-ce qu'il y a en elle ?

Une nouvelle boule frappe la soldate.

La matière rose éclate sur son visage.

Elle secoue la tête.

Trois phorides plongent aussitôt.

Les sections de percement profitent de chaque chute.

Elles se posent sur les corps inconscients.

Pondent.

Repartent.

Une ouvrière touchée par la substance se met à trembler. Ses pattes raclent le sol. Son abdomen se contracte. Une pression déforme la membrane de son cou.

Pas encore une transformation complète.

Le commencement.

La promesse qui entre dans la chair.

Autour d'elle, les autres fourmis voient.

Elles comprennent qu'il ne s'agit pas d'une simple arme.

— Elles nous transforment !

Le cri traverse la colonie.

— Les mouches transforment les touchées !

— Éloignez la substance des entrées !

— Fermez tout !

Des ouvrières tentent de pousser les boules avec des morceaux de feuilles. La matière colle au végétal. Les fragments deviennent rosâtres. Une phoride récupère l'un d'eux et le rejette plus près d'une ouverture.

Des légionnaires atteignent la même entrée.

La major qui la garde se tourne vers elles.

Les mouches plongent.

La soldate lève la tête.

Les légionnaires frappent ses pattes.

Elle baisse les mandibules.

Une phoride atteint son cou.

Elle se redresse.

Une major légionnaire lui saisit la tête.

Les deux crânes se heurtent.

La coupeuse résiste.

Ses pattes creusent la terre.

Ses mandibules broient une partie du visage ennemi.

Une deuxième légionnaire arrive.

Puis une troisième.

La défenseuse disparaît sous les corps.

L'entrée s'ouvre.

Une odeur militaire traverse notre armée.

Brèche nord.

Plusieurs bataillons changent de direction.

Le mien tourne.

Je vois le trou sombre sous nous.

L'entrée de mon ancienne maison.

Des fourmis sortent encore.

Certaines pour combattre.

D'autres pour fuir les légionnaires déjà entrées par un passage secondaire.

Les deux courants se heurtent.

Une ouvrière crie :

— Retournez à l'intérieur !

Une autre répond :

— Elles sont dedans !

— Qui ?

— Les légionnaires !

— Comment ?

— Conduit d'aération est !

Une masse d'ennemies surgit derrière elle.

La première ouvrière est saisie.

Je reconnais le passage.

Un conduit trop étroit pour nos majors, mais
suffisamment large pour de petites légionnaires.

La reine leur a donné le plan.

Ou les mouches l'ont donné.

Ou moi.

Mes souvenirs.

Mes odeurs.

Tout ce que mon corps a révélé sans ma permission.

Une cheffe de bataillon descend devant nous.

— Unités d'infiltration, préparation d'entrée.

— Objectif ? demande une phoride.

— Zones du couvain.

La phrase me traverse comme une pointe.

— Niveau ?

— Chambres centrales. Accès par les couloirs de service.

— Résistance attendue ?

— Majors de garde. Nourrices. Ouvrières internes.

— Soutien terrestre ?

— Une force remonte depuis le Niveau 40.

Je cesse presque de battre des ailes.

Mon corps, lui, garde son rythme.

— Quelle force ? demande une mouche.

— Prisonniers libérés.

Le Niveau 40.

Les cellules.

Les centaines d'ennemis.

Les fourmis balles de fusil.

Les légionnaires capturées.

Des créatures enfermées depuis longtemps.

La cheffe poursuit :

— La colonne intérieure remonte. Nous descendons. Le couvain sera pris entre les deux fronts.

Une mouche à ma droite émet un son étranglé.

— Une tenaille.

— Exactement.

Je regarde l'entrée.

Noire.

Ouverte.

Familière.

Efficace 47002.

Une image apparaît dans mon esprit.

Son petit corps de trois millimètres.

Ses yeux presque inexistants.

Ses mandibules courbes.

La terre noire sur son thorax.

Les renflements sous la cuticule.

Elle avait déjà commencé à changer.

Elle a absorbé le liquide avant moi.

Bien avant moi.

La larve a grandi dans sa tête pendant que je
traversais la jungle.

Pendant que je croyais encore à son histoire.

Pendant que je cherchais les papillons.

Elle a dû terminer sa transformation dans sa cellule.

Petite.

Assez petite pour passer entre les irrégularités des parois.

Assez légère pour atteindre les fermetures de terre durcie.

Et lorsque les alarmes ont rappelé tous les gardes vers la surface...

Il n'est resté personne au fond.

Personne pour surveiller.

Personne pour réparer les fissures.

Personne pour contenir les prisonniers.

La cheffe plonge dans l'ouverture.

Notre bataillon suit.

Je franchis le bord.

La lumière disparaît.

L'odeur de ma colonie m'engloutit.

Elle est partout.

Plus forte que dans mon souvenir.

La terre humide.

La respiration d'un million de chambres.

Le champignon.

Les larves.

Les traces de mes anciennes sœurs.

Mon propre passé reste collé aux parois.

Je reconnais les passages avec une précision douloureuse.

À gauche, la piste vers les chambres de zone quinze.

À droite, un couloir de redistribution.

Plus bas, la descente vers les jardins.

Plus loin, les chambres de repos.

Mon ancien corps a marché ici des milliers de fois.

Mes pattes de mouche ne touchent plus le sol.

Nous volons au milieu des galeries.

Des milliers d'ailes frappent l'air confiné.

Le bourdonnement devient monstrueux.

Les parois l'amplifient.

Les fourmis à l'intérieur lèvent les antennes bien avant de nous voir.

— Elles entrent !

— Mouches dans la galerie nord !

— Fermez le passage !

Des ouvrières poussent des morceaux de terre contre une ouverture latérale. Une phoride se glisse avant la fermeture. Puis dix. Les ouvrières abandonnent le barrage et fuient.

Notre bataillon descend.

Une nourrice apparaît au détour d'un tunnel.

Elle porte une larve entre ses mandibules.

Elle se fige.

Je me fige intérieurement.

La larve est blanche.

Molle.

Incapable de comprendre.

La nourrice recule.

— N'approchez pas.

Les mouches poursuivent.

— Le couvain ne vous a rien fait !

Une section se détache.

La nourrice tourne.

Elle court.

La larve se balance entre ses mandibules.

Deux phorides la dépassent et ferment le passage devant elle.

La nourrice s'arrête.

Elle cherche une autre voie.

Il n'y en a pas.

Elle pose délicatement la larve derrière une petite saillie de terre.

Puis elle se retourne vers l'essaim.

Ses mandibules s'ouvrent.

— Venez.

Elle bondit.

Elle saisit une mouche.

L'écrase.

Une deuxième se pose sur son dos.

La nourrice se roule contre la paroi.

La mouche tombe.

Trois autres attaquent ses pattes.

Elle mord.

Déchire une aile.

Une phoride atteint son cou.

Je passe au-dessus du combat.

La larve reste cachée derrière la saillie.

Je voudrais m'écarter de la formation.

La prendre.

La porter vers une chambre sûre.

Mon corps tourne au carrefour suivant.

La larve disparaît.

Une odeur d'alarme remplit les galeries.

Pas l'alarme organisée du début.

Une alarme saturée.

Brisée.

Trop de sources.

Trop de directions.

Les phéromones des défenseuses se mélangent à celles des légionnaires, à l'odeur rosâtre, à nos signaux militaires. Les pistes deviennent illisibles. Des ouvrières tournent sur elles-mêmes. Certaines remontent quand elles devraient descendre. D'autres courent vers les combats sans savoir où se trouvent les chambres sûres.

La colonie perd ses routes.

Une fourmilière sans routes chimiques n'est plus un million de corps.

C'est un million de solitudes enterrées.

Nous atteignons une chambre de champignon.

La masse blanche remplit l'espace.

Des jardinières s'agitent sur sa surface. Elles retirent des larves, des gongylidia, des fragments sains. Des ouvrières tentent de boucher l'entrée avec de la pulpe verte.

Une jardinière me voit.

Elle reste immobile.

Sa tête s'incline.

— Cette odeur...

Je continue de voler.

— Tu viens d'ici.

Mon esprit se serre.

La jardinière avance d'une longueur.

— Tu sens le douzième régiment.

Une autre la tire en arrière.

— Ne lui parle pas !

— C'était une des nôtres.

— Ce n'est plus une fourmi !

Les mots me frappent.

Ce n'est plus une fourmi.

La cheffe ordonne :

— Pas d'arrêt. Le champignon n'est pas l'objectif.

Nous passons.

Les jardinières restent devant leur culture.

Une d'elles crie derrière nous :

— Le *Roi* vous jugera !

Je ne sais pas ce que ces mots provoquent dans les autres mouches.

En moi, quelque chose recule.

Depuis le début, je traite le *Roi* comme une fumée lointaine.

Une histoire de minimes.

Un nom que l'on ajoute au travail.

Un regard imaginaire au-dessus des galeries.

Mais ici, au milieu de ma colonie attaquée, le nom ne ressemble plus à une fumée.

Il ressemble à quelqu'un que j'ai fui.

Je repousse cette pensée.

Ou j'essaie.

Mon corps descend encore.

Les couloirs deviennent plus chauds.

Plus humides.

Plus étroits.

Les passages se multiplient.

La cheffe ralentit devant une bifurcation.

— Orientation.

Toutes les mouches de mon bataillon tournent
légèrement vers moi.

Je comprends.

Mes souvenirs.

Ils veulent mes souvenirs.

Une phéromone touche mes antennes.

Chemin vers le couvain.

Je lutte.

Je pense à la surface.

Au désert.

À *Fou*.

Aux phasmes.

À n'importe quoi sauf aux chambres de larves.

Mon corps pivote vers la galerie gauche.

La cheffe l'observe.

— Galerie gauche.

Le bataillon s'y engage.

— Non.

Une mouche près de moi tourne la tête.

— Tu as parlé ?

— Non.

Ma bouche vient de répondre sans moi.

Nous avançons dans le couloir que mon corps a choisi.

Je le reconnais.

Un ancien passage de service utilisé par les nourrices pour transporter les larves entre deux zones de température. Les majors l'empruntent rarement. Leur tête est trop large dans certaines portions.

Parfait pour des mouches.

Parfait pour atteindre les œufs en évitant les défenses principales.

Je les guide.

La galerie descend en pente douce.

Des marques de panique couvrent le sol.

Des nourrices sont passées récemment.

Une larve a laissé une fine trace blanche contre la paroi.

Plus loin, un gongylidium écrasé diffuse une odeur nourricière.

Je me souviens d'en avoir mangé.

Je me souviens de la texture.

Du goût du champignon.

Du repos après une journée de coupe.

Ce bonheur minuscule que je refusais de reconnaître parce qu'il ne ressemblait pas au ciel.

Un grondement monte des profondeurs.

Pas celui des ailes.

Des mandibules.

Des corps lourds.

Des cris.

Nous nous arrêtons à un carrefour.

L'odeur arrive du bas.

Hostile.

Multiple.

Prisonniers.

Une fourmi balle de fusil surgit dans une galerie inférieure. Son corps noir et robuste porte des traces de terre durcie. Derrière elle avancent des légionnaires libérées. Puis d'autres prisonnières. Certaines sont blessées. Certaines ont encore des fragments de leurs cellules accrochés aux pattes.

Elles remontent.

Une soldate coupeuse tente de leur barrer le passage.

— Retournez dans vos cellules !

La fourmi balle de fusil abaisse son abdomen.

Son aiguillon frappe.

La soldate se contracte.

Une légionnaire se jette sur son cou.

Deux autres saisissent ses pattes.

La défenseuse tombe.

Les prisonnières passent sur elle.

Au-dessus de la colonne vole une petite phoride.

Une aile légèrement plus courte.

Des traces de terre noire restent collées sur son thorax.

Je reconnais son odeur.

Pas immédiatement.

Elle est recouverte par celle des mouches.

Par celle du liquide.

Par celle de la prison.

Mais dessous...

Trois millimètres autrefois.

Mandibules courbes.

Espionne.

Classée parmi un demi-million.

Efficace 47002.

Elle se pose sur un morceau de terre qui ferme encore partiellement une cellule.

Son corps diffuse un ordre.

Deux prisonnières frappent la paroi.

La terre se fissure.

Une major légionnaire enfermée de l'autre côté
pousse avec sa tête.

Le mur cède.

Elle sort.

La petite phoride redécolle.

Notre regard se croise.

Ses yeux composés ne ressemblent plus aux deux
points sombres de la prisonnière.

Son visage n'est presque pas déformé.

La larve est sortie proprement.

Elle me reconnaît pourtant.

Je le sens.

Un frémissement passe dans ses ailes.

— *Efficace 47002...*

Elle se rapproche.

Son corps se place devant le mien.

— Tu as trouvé la source.

Sa voix est vide.

— Tu savais ?

— Je croyais.

— Tu m’as envoyée vers elles.

— Je croyais.

— Tu m’as menti.

— Je croyais.

Trois fois la même réponse.

Mais la troisième tremble.

Un ordre chimique monte de la colonne des prisonniers.

La petite phoride tourne immédiatement.

— Colonne inférieure en progression, annonce-t-elle.

Notre cheffe répond :

— Bataillon supérieur en position.

— Temps jusqu’au premier anneau du couvain ?

— Faible.

— Défense ?

— Majors internes.

— Effectifs ?

— Réduits. Le combat extérieur a vidé les postes.

Efficace 47002 diffuse une odeur vers les prisonniers.

Ils accélèrent.

Je regarde les cellules ouvertes.

Les gardes ne sont plus là.

Toutes ont été rappelées vers les entrées.

Les fermetures de terre ont été grattées de l'extérieur par une mouche assez petite pour atteindre les points fragiles. Les prisonniers ont fait le reste. Les plus puissants ont brisé leurs parois. Puis ils ont libéré les chambres voisines.

Une cellule après l'autre.

Un ennemi après l'autre.

Une armée sous l'armée.

Le plan devient visible dans mon esprit.

À la surface, les mouches et les légionnaires massacrent les défenseuses.

Dans les galeries supérieures, nos bataillons descendent.

Depuis le Niveau 40, les prisonniers remontent.

Entre les deux...

Les jardins.

Les réserves.

Le couvain.

Les œufs.

La reine.

La colonie est prise entre deux mandibules.

La première descend du ciel.

La seconde remonte du fond.

Et moi, je me trouve sur le bord de celle qui vient d'en haut.

Une phéromone frappe le carrefour.

Progression.

Efficace 47002 repart vers le bas, au-dessus des prisonniers.

Notre bataillon continue vers le centre.

Nous traversons une galerie jonchée de corps.

Des phorides mortes.

Des légionnaires écrasées.

Des coupeuses ouvertes.

La terre boit l'hémolymph.

Les odeurs sont si fortes que mes antennesaturent.
Alarme. Blessure. Ennemi. Colonie. Sucre. Larve. Mort.
Commandement. Peur.

Je ne sais plus où finit mon peuple.

Je ne sais plus où commence l'armée.

Une ouvrière moyenne surgit devant nous.

Elle porte deux œufs entre ses mandibules.

Derrière elle, une autre nourrice en transporte trois.

— Passage bloqué ! crie la première.

— Prenez la galerie suivante !

Elles nous voient.

La deuxième laisse tomber un œuf.

Elle le ramasse immédiatement.

— Courez !

Elles font demi-tour.

Une phoride demande :

— Poursuite ?

La cheffe répond :

— Non. Elles nous conduisent.

Nous les suivons.

Les nourrices courent vers les chambres du couvain.

Elles croient fuir.

Elles nous ouvrent la route.

Je voudrais leur crier de se disperser.

De prendre des chemins différents.

De cacher les œufs dans des fissures.

Ma bouche reste fermée.

La première nourrice atteint un passage gardé par deux majors.

— Mouches derrière nous !

Les majors prennent position.

Leurs têtes remplissent presque toute la largeur du tunnel.

— Déposez les œufs.

— Mais...

— Déposez-les et passez sous nous !

Les nourrices déposent leur charge contre la paroi. Elles se glissent entre les pattes des défenseuses. Une major pousse les œufs derrière elle avec une extrême délicatesse.

Puis sa tête se relève.

Ses mandibules s'ouvrent.

— Pas une ne passe.

Notre bataillon ralentit.

D'autres unités arrivent derrière nous.

Le tunnel se remplit de mouches.

Des centaines.

Puis des milliers.

Les deux majors ne reculent pas.

La plus grande émet une odeur de courage.

— Pour le couvain.

L'autre répond :

— Pour la reine.

Une petite minime sort de derrière leurs pattes.

Seule.

Elle grimpe jusqu'au sommet de la première tête.

— Et pour le *Roi*.

Ses antennes s'ouvrent vers nous.

Je pense aux minimes de mon premier jour.

À leurs voix trop joyeuses.

À leur obsession de la propreté.

À leur confiance que je trouvais excessive.

— Phorides en face, annonce celle-ci. Beaucoup.

La première major claque ses mandibules.

— Combien ?

La minime regarde la galerie noire d'ailes.

— Trop.

— Alors surveille mon cou.

— C'est déjà ce que je fais.

Notre cheffe libère une phéromone.

Préparation de percement.

Les premières sections passent devant.

La minime les suit du regard.

— Elles vont sacrifier le premier rang.

La major répond :

— Je le sais.

— Le deuxième visera tes antennes.

— Je le sais.

— Le troisième passera dessous.

— Je le sais.

La minime frappe la cuticule de la soldate.

— Alors ne regarde pas seulement devant.

Les mouches s'élancent.

Les mandibules de la major se ferment.

Des corps éclatent.

Le tunnel devient un broyeur.

Les premières phorides meurent par dizaines.

Les suivantes se glissent entre les cadavres.

La seconde major frappe la paroi avec sa tête pour écraser un groupe. Une pluie de terre tombe du plafond. La minime court sur le crâne, repère une mouche, saute, déchire son aile.

— À gauche !

La major tourne.

Elle broie deux phorides.

— Sous la première patte !

La soldate frappe le sol.

Une mouche disparaît.

— Derrière !

Trop tard.

Trois phorides atteignent la membrane du cou.

La minime court.

Elle en arrache une.

Mord la deuxième.

La troisième plante sa pointe.

La major se contracte.

Sa mandibule frappe la paroi.

Le tunnel tremble.

La première défenseuse continue de broyer les rangs, mais les cadavres s'accumulent entre ses mandibules. Des ailes collent à ses pièces buccales. Une phoride se glisse sous sa tête.

Puis cinq.

Puis vingt.

La seconde major recule d'une demi-longueur.

La minime hurle :

— Ne recule pas !

— Je ne recule pas !

Une légionnaire apparaît derrière elles.

Pas devant.

Derrière.

La colonne du bas vient d'atteindre une galerie latérale.

La major tourne une antenne.

Elle sent l'ennemie.

Une deuxième légionnaire arrive.

Puis une fourmi balle de fusil.

Les défenseuses comprennent.

Devant elles, les mouches.

Derrière elles, les prisonniers.

La minime cesse de crier.

Pendant une fraction de souffle, tout devient silencieux dans mon esprit.

La tenaille vient de se fermer sur ce passage.

La première major regarde devant.

Puis derrière.

Elle abaisse lentement ses mandibules.

— Les œufs.

La seconde pousse les trois petits corps blancs plus loin contre la paroi.

— Prenez-les ! crie-t-elle aux nourrices cachées. Emportez-les plus profond !

Des pattes apparaissent.

Les œufs disparaissent dans l'obscurité.

La première major se tourne vers l'armée qui remonte.

La seconde reste face aux mouches.

Dos contre dos.

Deux corps pour tenir tout un monde.

La minime se place entre leurs têtes.

— Je surveille les deux cous.

La première major gronde :

— Tu ne peux pas.

— Je vais courir vite.

Les légionnaires chargent.

Notre bataillon attaque.

Les deux fronts frappent en même temps.

Le tunnel explose.

Je suis projetée vers la paroi par le mouvement des ailes. Mon camouflage se déchire. Un fragment de feuille quitte mon visage. Mon œil déformé apparaît.

La seconde major me voit.

Ses antennes se figent.

Elle reconnaît quelque chose.

Mon odeur.

Mon ancienne taille.

Peut-être mon régiment.

— *Oc-1273 ?*

Le combat continue autour de nous.

Les légionnaires mordent ses pattes arrière.

Les mouches couvrent sa tête.

La minime se bat sur son cou.

Mais la major me regarde.

— C'est toi ?

Je veux répondre.

Oui.

Ma bouche bourdonne.

— Passage à ouvrir.

La major reçoit ma phrase comme un coup.

— Qu'est-ce qu'elles t'ont fait ?

Mon corps plonge.

Je me pose sur son thorax.

La minime me voit.

Elle court vers moi.

— Descends de là !

Je pourrais l'écraser avec une patte.

Mon corps tente de courber l'abdomen.

La minime bondit sur mon dos.

Ses mandibules saisissent l'attache de mon
camouflage.

Elle tire.

La nervure végétale se détache.

— Je savais que tu sentais la colonie !

Je roule contre la plaque de la major.

La petite fourmi me frappe.

— Réveille-toi !

Mon corps se retourne.

Une de mes pattes la repousse.

Elle glisse vers le bord du thorax.

Je veux la retenir.

Mon autre patte frappe encore.

La minime tombe.

Elle disparaît entre les combattantes.

— Non !

Le mot sort.

Véritable.

Une seconde seulement.

La major l'entend.

Son antenne touche mon aile.

— Tu es encore là.

Puis une légionnaire lui saisit la patte.

La soldate bascule.

Des dizaines de mouches se jettent sur elle.

Je suis emportée dans leur mouvement.

La première major rugit derrière nous.

Puis son rugissement devient un bruit d'écrasement.

Puis plus rien.

Le passage s'ouvre.

Les bataillons avancent sur les corps.

La colonne des prisonniers remonte de l'autre côté.

Nous ne nous combattons pas.

Nous nous croisons.

Mouches au-dessus.

Légionnaires et autres anciennes captives au sol.

Toutes dans la même direction.

Le couvain.

Une phéromone de victoire traverse la galerie.

Première défense centrale brisée.

La cheffe annonce :

— Anneau extérieur du couvain atteint.

Une autre voix répond depuis les profondeurs :

— Colonne inférieure à deux galeries.

— Majors restantes ?

— Trois lignes.

— Soutien royal ?

— En cours d'évacuation vers les chambres profondes.

— La reine ?

Silence.

Puis :

— Toujours au centre.

Le mot se répand parmi les mouches.

Centre.

La reine de ma colonie.

La mère d'un million d'individus.

Celle dont l'odeur m'a nommée avant même que je
sache porter une feuille.

Celle qui pond encore pendant que ses filles
meurent.

Je sens sa présence.

Faible.

Lointaine.

Protégée par plusieurs chambres.

Mais réelle.

Mon ancien corps y répondrait par la soumission.

Mon nouveau corps répond à une autre souveraine.

L'ordre frappe.

Descendre.

Je descends.

Les galeries deviennent plus chaudes. L'humidité augmente. Les parois vibrent sous les mouvements du couvain évacué. Des nourrices courent dans toutes les directions. Certaines portent des œufs. D'autres des larves. Les plus grosses transportent des cocons.

Elles nous voient arriver.

— Encore une ligne !

— Fermez les chambres !

— Les ennemis remontent aussi !

— Par où ?

— Par le bas !

Une nourrice s'arrête.

— Le bas ?

— Les prisons sont ouvertes !

— Impossible.

— Tous les gardes sont dehors !

— Qui a ouvert ?

Une ouvrière blessée surgit d'un couloir inférieur.

Il lui manque une antenne.

— Une mouche ! Une petite mouche est sortie d'une cellule!
Elle a ouvert les passages ! Les prisonniers remontent !

Efficace 47002.

Les nourrices comprennent qu'il n'existe plus de direction sûre.

Mon bataillon descend vers elles.

Dans leur dos, une odeur de légionnaire monte déjà.

Une major de garde apparaît au bout de la galerie.

Puis une autre.

Puis une troisième.

Leurs têtes ferment le passage menant au premier véritable anneau des œufs.

Derrière elles, les chambres blanches respirent.

Des milliers d'œufs.

Des milliers de larves.

L'avenir de la colonie.

Les majors prennent position.

Une soldate touche la paroi avec ses antennes.

Elle sent les prisonniers approcher par le bas.

Elle lève ensuite la tête vers notre nuage.

— Deux fronts, dit-elle.

Une autre ouvre ses mandibules.

— Nous tiendrons.

La troisième ne répond pas immédiatement.

Son odeur porte la peur.

Pas la peur de mourir.

La peur de ne pas tenir assez longtemps.

— Combien de temps faut-il aux nourrices ? demande-t-elle.

Une ouvrière répond derrière elle :

— Trop.

Les battements des prisonniers deviennent plus forts.

Les ailes de nos bataillons remplissent le plafond.

La cheffe de section se place devant moi.

— Unités de percement, préparez-vous.

Les majors abaissent leurs têtes.

— Pour la colonie, gronde la première.

— Pour le couvain, répond la deuxième.

La troisième ferme les yeux un instant.

— Pour le *Roi*.

La phéromone d'attaque emplit mes antennes.

Mon abdomen se courbe.

Mes ailes s'ouvrent.

Derrière les majors, les nourrices emportent les œufs
aussi vite qu'elles le peuvent.

Sous leurs pattes, le sol commence à vibrer.

Les prisonniers arrivent.

Devant leurs mandibules, le plafond devient noir.

Les mouches descendent.

Les trois soldates se retrouvent entre nous.

Et je comprends que ce que je regarde n'est pas une
défense.

C'est la dernière épaisseur vivante entre deux armées.

La première remonte du fond.

La seconde tombe du ciel.

Au milieu, les œufs de mon peuple tremblent dans
la terre.

Puis l'ordre frappe.

Et la tenaille se referme.

L'attaque du ciel

Les deux armées frappent.

La première major reçoit les légionnaires de face.

Ses mandibules se ferment sur une tête noire. La cuticule cède dans un craquement sec. La légionnaire s'affaisse, mais les autres passent sur son corps. Elles s'agrippent aux pattes de la soldate, remontent le long de ses articulations et mordent les membranes souples sous son abdomen.

La deuxième major lève la tête vers les mouches.

Son crâne occupe presque toute la galerie.

Elle frappe.

Une dizaine de phorides disparaissent entre ses mandibules.

Leurs ailes transparentes éclatent. Leurs corps retombent sur les œufs abandonnés contre la paroi. La petite minime court d'une tête à l'autre, saute au-dessus du vide et arrache une mouche accrochée au cou de la troisième défenseuse.

— En dessous !

La major abaisse brutalement son thorax.

Trois phorides sont broyées contre le sol.

— À droite !

Les mandibules balayent l'air.

D'autres corps éclatent.

Derrière les majors, les nourrices emportent les derniers œufs. Leurs pattes glissent sur la terre humide. Des larves se balancent entre leurs mandibules. Certaines fourmis courent avec deux cocons serrés sous leur tête. D'autres reviennent chercher celles qu'elles ont dû laisser.

— Plus vite !

— La chambre suivante est déjà pleine !

— Alors descendez encore !

— Les légionnaires remontent par le bas !

— Descendez quand même !

Une ouvrière s'arrête devant la troisième major.

— Nous ne pourrons pas tout déplacer.

La soldate ne tourne pas la tête.

— Déplacez ce que vous pouvez.

— Et le reste ?

La major ouvre ses mandibules vers notre nuage.

— Nous deviendrons le reste.

La phéromone d'attaque me pénètre.

Mon abdomen se courbe.

Je lutte.

Pas encore.

Mes ailes accélèrent.

Pas elles.

Mon corps plonge.

Autour de moi, des dizaines de mouches descendent en même temps. Nous nous divisons avant d'atteindre les trois têtes. Une partie frappe les antennes. Une autre passe sous les mandibules. Les plus petites se glissent entre les pattes.

Je passe au-dessus de la première major.

La minime me voit.

— La défigurée !

Son cri me traverse.

— Celle qui vient de la colonie !

Je veux ralentir.

Mon corps poursuit.

La major tourne une antenne vers moi.

Elle reconnaît mon odeur.

— *Oc-1273...*

Une phoride heurte son œil.

La soldate ferme les mandibules trop tard.

Je franchis sa tête.

Derrière elle, une ouvrière moyenne porte une larve.

Dix millimètres.

Même taille que mon ancien corps.

Même largeur de thorax.

Même abdomen sombre.

Ses mandibules serrent la larve avec une douceur que je connais. Sa patte antérieure porte une ancienne cicatrice. De la pulpe de feuille séchée reste coincée sous l'une de ses épines.

Elle me regarde.

Ses antennes se figent.

— Tu sens le septième régiment.

Je veux lui répondre.

Je suis du septième régiment.

Ma bouche bourdonne.

— Cible intérieure.

L'ouvrière recule.

— Qu'est-ce que tu es ?

Une mouche se pose sur son abdomen.

Puis une autre sur sa tête.

Puis cinq sur son thorax.

L'ouvrière dépose la larve.

Elle le fait lentement.

Comme si le temps pouvait encore lui appartenir.

Elle pousse le petit corps blanc dans une fissure de la paroi.

Puis elle se retourne.

— Venez.

Elle frappe une phoride.

L'écrase contre la terre.

Une deuxième entre sous sa tête.

Une troisième s'agrippe à la base de son antenne.

Je me pose sur son thorax.

La chaleur de sa cuticule remonte dans mes pattes.

Mon abdomen se replie sous moi.

— Non.

Le mot sort.

Faible.

La pointe de mon corps touche la membrane entre
deux plaques.

L'ouvrière tourne la tête.

Son antenne effleure mon visage fendu.

— Tu es encore là.

Mon corps pousse.

La pointe entre.

L'ouvrière se contracte.

Une mouche perce son abdomen.

Deux autres attaquent la base de sa tête.

Des dizaines de corps noirs recouvrent sa cuticule. Elles se glissent sous ses pattes, sous son thorax, autour de ses spiracles. Chaque partie souple est trouvée. Chaque espace est perforé.

L'ouvrière tente encore de m'atteindre avec une mandibule.

Son geste ralentit.

Ses pattes cèdent.

Elle tombe près de la fissure où la larve reste cachée.

Je décolle.

Je viens de tuer ce que j'étais.

Une seconde ouvrière surgit.

Elle saisit une mouche.

Puis deux.

Une section entière l'enveloppe.

Les phorides frappent sa tête, son thorax et son abdomen. Les pointes entrent de tous les côtés. Une antenne est arrachée. Une patte se replie sous elle. La fourmi tourne

sur elle-même, couverte d'ailes, avant de s'effondrer contre la première.

Une troisième tente de leur venir en aide.

Mon bataillon la prend.

Je frappe avec lui.

Je sens chaque perforation.

Pas seulement la mienne.

Les vibrations traversent la cuticule de la victime et remontent dans mes pattes. Des dizaines de pointes entrent dans sa chair. Son thorax se soulève une dernière fois sous notre poids.

Puis il ne bouge plus.

Autour de moi, la première zone des œufs devient un charnier.

Des mouches mortes couvrent le sol.

Des légionnaires gisent entre les mandibules des majors.

Mais les défenseuses disparaissent sous le nombre.

Une tête tombe.

Puis une deuxième.

La troisième major reste debout quelques instants, les six pattes tremblantes, couverte de phorides et de légionnaires.

La petite minime court encore sur son cou.

— Tiens !

La soldate ne répond plus.

— Tiens !

Une mandibule ennemie lui saisit une patte arrière.

La major bascule.

La minime saute vers la paroi.

Elle manque la terre.

Ses petites griffes raclent la surface.

Puis son corps disparaît sous les pattes qui remontent du fond.

Le passage est ouvert.

Les mouches entrent.

Les légionnaires remontent.

Nous nous croisons entre les cadavres des trois majors.

Une odeur de victoire envahit la chambre.

— Premier anneau franchi !

— Défense centrale en rupture !

— Colonnes inférieures à une galerie !

— Combien de pertes ennemies ?

Une cheffe répond depuis la surface.

Son message chimique est incomplet, saturé par les odeurs de mort.

— Plus de deux cent mille confirmées. Décompte impossible dans les secteurs nord et est.

Une autre information arrive.

— Trois cent mille probables.

Le chiffre traverse l'armée.

Trois cent mille.

Presque un tiers de ma colonie.

Et le combat continue.

Les pertes ne se comptent plus fourmi par fourmi.

Elles se comptent par centaines de milliers.

Les mouches meurent aussi.

Les légionnaires meurent aussi.

Mais elles remplacent chaque corps tombé par dix autres.

Ma colonie, elle, ne remplace plus rien.

Elle vide ses chambres.

Elle abandonne ses jardins.

Elle pousse ses œufs vers le centre.

Elle se contracte autour de sa reine comme un animal blessé qui tente de protéger son dernier battement.

La phéromone de progression me saisit.

Je passe au-dessus des premières chambres blanches.

Des œufs couvrent encore le sol.

Des milliers.

Petits.

Lisses.

Fragiles.

Des nourrices tentent de les rassembler contre leur abdomen. Elles nous voient entrer et se placent au-dessus d'eux.

Pas devant.

Au-dessus.

Leurs corps deviennent des toits vivants.

Une ouvrière lève les antennes vers nous.

— Vous devrez passer à travers nos thorax.

La cheffe de section répond :

— C'est prévu.

Nos ailes s'ouvrent.

Mon corps s'incline.

La première véritable chambre des œufs est devant moi.

Plus loin, derrière plusieurs couches de terre, la présence de la reine devient plus forte.

Épaisse.

Chaude.

Maternelle.

Son odeur entre dans mes perceptions malgré toutes
les phéromones étrangères.

Je la reconnais.

Elle m'a donné mon numéro.

Elle a fait de moi la troisième pondue du septième
régiment de la douzième division.

Elle est là.

Encore quelques galeries.

Encore quelques défenses.

Encore quelques centaines de milliers de morts.

Puis nous l'atteindrons.

Mon corps se prépare à plonger sur les nourrices.

Soudain, une mouche devant moi se contracte.

Son abdomen s'abaisse.

Ses pièces buccales s'ouvrent.

Elle vomit.

Une goutte translucide tombe sur le sol.

Acide.

Amère.

Chargée d'une odeur si brutale que toutes mes facettes semblent vibrer.

Une deuxième mouche régurgite contre la paroi.

Puis une troisième.

Des centaines de phorides expulsent en même temps le contenu de leur jabot. Les gouttes éclatent sur la terre, sur les corps, sur les ailes voisines. Une vapeur de fruit pourri, de viande fermentée et de peur militaire emplit la chambre.

Les phéromones s'y mêlent.

Urgence extérieure.

Menace aérienne.

Altitude supérieure.

Toutes les unités capables de voler doivent ressortir.

Immédiatement.

La cheffe de section se retourne.

— Annulation du percement !

Une mouche proteste :

— Nous sommes devant les œufs !

— Menace extérieure prioritaire !

— Les colonnes inférieures vont atteindre le centre !

— Elles poursuivent seules !

Un nouvel ordre traverse la galerie.

Plus puissant.

Émis par la reine des mouches.

Remontée générale.

Mon corps pivote.

Je regarde les nourrices.

Elles ne comprennent pas.

Une respiration plus tôt, nous allions les massacrer.

Maintenant, des milliers de mouches font
demi-tour.

— Elles partent ! crie une ouvrière.

— Pourquoi ?

— Ne les suivez pas !

— Fermez le passage !

Je voudrais rester.

Pas pour attaquer.

Pour les aider.

Pour pousser les œufs.

Pour prévenir la reine.

Mes ailes me tirent vers le plafond.

Je remonte.

La galerie devient un torrent inversé. Les bataillons qui descendaient se heurtent aux unités rappelées. Les cheffes vomissent de nouvelles gouttes contre les murs afin de répéter l'ordre. Leurs pattes frappent les corps hésitants.

— Surface !

— Toutes les ailes à la surface !

— Formation dispersée jusqu'à l'extérieur !

— Menace venue du ciel !

Le ciel.

Ce seul mot écrase tout le reste.

Nous remontons.

Les chambres défilent sous moi.

Le champignon.

Les nourrices.

Les blessées.

Les cadavres.

Les parois souillées par le liquide rosâtre.

Des coupeuses nous regardent passer sans oser attaquer. Certaines profitent du retrait pour fermer les couloirs. D'autres transportent les larves vers des zones encore intactes.

Nous traversons l'entrée nord.

La lumière m'aveugle.

Le bruit me frappe ensuite.

La guerre n'a pas ralenti.

Elle a grandi.

La surface entière bouge.

Les légionnaires couvrent les pistes, les monticules, les racines et les entrées. Elles entrent dans les galeries par colonnes épaisses et en ressortent avec des morceaux de corps entre leurs mandibules. Des coupeuses combattent au milieu de fragments de feuilles abandonnés. Les majors défendent les ouvertures jusqu'à être submergées. Des minimes courent sur les têtes, arrachent des ailes,

préviennent des attaques, tombent, se relèvent ou disparaissent sous les pattes.

Les mouches tournent au-dessus du massacre.

Des milliers de corps gisent sur la terre.

Des fourmis coupeuses.

Surtout.

Leur hémolymph se mélange à la boue.

Les pistes chimiques sont noyées sous l'alarme.

Une ouvrière sort d'un trou avec un cocon.

Une légionnaire lui saisit la tête.

La coupeuse refuse de lâcher le couvain.

Une deuxième ennemie mord son abdomen.

Une troisième tire le cocon.

La nourrice serre davantage.

Ses mandibules restent fermées même lorsque son corps se sépare sous la traction.

Le cocon roule sur la terre.

Une minime bondit, l'attrape et disparaît dans une fissure.

Plus loin, une major coupeuse tient encore une entrée.

Il ne lui reste que quatre pattes fonctionnelles.

Elle écrase une légionnaire.

Puis une autre.

Un nuage de phorides descend sur sa tête.

La soldate se secoue.

Une phoride entre sous son cou.

La major tombe.

Les légionnaires passent sur elle.

Au centre du champ de bataille avance une masse noire plus haute que toutes les autres.

La reine légionnaire.

Son abdomen volumineux traîne presque sur le sol. Des gardes l'entourent, mais elle ne reste pas derrière elles. Ses mandibules happent une ouvrière blessée. Elle la projette vers une colonne de transporteuses.

— Emportez-la !

Une légionnaire saisit le corps.

La reine avance encore.

Une coupeuse tente de lui barrer le passage.

La souveraine ennemie l'écrase sous ses pattes avant. Ses gardes achèvent la défenseuse et découpent son abdomen.

La reine légionnaire diffuse une odeur de satisfaction.

— Regardez cette réserve !

Ses sujets répondent par des claquements de mandibules.

— Des centaines de milliers de corps ! Des larves ! Des œufs ! Du champignon ! Nous emporterons tout ce qui peut nourrir le bivouac !

Une major se place près d'elle.

— Les pertes sont importantes.

La reine légionnaire écrase une minime d'un mouvement de patte.

— La nourriture les remplacera.

— Les coupeuses résistent encore dans les chambres centrales.

— Elles ne résisteront plus longtemps.

Elle touche un cadavre avec ses antennes.

— Découpez les thorax en portions transportables. Réservez les tissus tendres pour le couvain. Nous aurons de quoi nourrir la colonie pendant de nombreux cycles.

Elle jubile.

Comme si les corps autour d'elle étaient déjà rangés dans ses réserves.

Comme si ma colonie n'était plus une colonie.

Seulement de la viande à emporter.

L'ordre des mouches me frappe de nouveau.

Hauteur.

Regarde le ciel.

Mon cou se lève.

Des milliers de têtes composées font le même mouvement.

Au début, je ne vois rien.

Seulement la canopée.

Les cimes immenses des kapokiers.

Les branches chargées de broméliacées.

Les feuilles pâles des cecropias.

Les lianes suspendues.

Un ciel fragmenté entre les feuillages.

Puis j'entends le sifflement.

Fin.

Rapide.

Presque trop aigu pour appartenir à un corps.

Une légionnaire près de l'entrée lève la tête.

Le sifflement tombe.

L'air se fend.

La fourmi se sépare en deux.

Les deux parties de son corps continuent d'avancer pendant une fraction de souffle avant de s'effondrer de chaque côté d'une racine.

Un deuxième sifflement.

Trois légionnaires sont coupées au niveau du thorax.

Un troisième.

Une phoride explose en vol.

Personne ne voit ce qui frappe.

Ce ne sont que des lignes d'air.

Des lames invisibles.

Elles traversent le champ de bataille, coupent les antennes, ouvrent les cuticules, tranchent les ailes des mouches.

La reine légionnaire recule.

— Boucliers de corps !

Ses gardes se resserrent autour d'elle.

Une lame d'air passe entre deux majors.

Le bord de leurs têtes s'ouvre en même temps.

Elles tombent.

Les mouches montent.

— Formation aérienne !

— Identifiez l'ennemi !

— D'où viennent les frappes ?

— Canopée supérieure !

Je regarde.

Une feuille morte se détache d'une branche.

Elle tombe lentement.

Brune.

Nervurée.

Son bord paraît déchiré par le temps. Une fausse nervure centrale traverse sa surface. Une petite pointe ressemble au pétiole d'une feuille desséchée.

Elle descend entre deux lianes.

Puis elle s'ouvre.

Le brun disparaît.

Un bleu profond éclate dans la lumière.

Des bandes orange brûlent autour d'un corps puissant.

Deux ailes immenses se déploient.

Le papillon tourne.

Leurs faces inférieures redeviennent des feuilles mortes lorsqu'elles se referment. Lorsqu'elles s'ouvrent, les couleurs traversent la jungle comme un éclair.

Un deuxième papillon apparaît.

Puis dix.

Puis cent.

Ils étaient posés partout.

Sur les troncs.

Sous les feuilles.

Contre les roches.

Invisibles parce qu'ils ressemblaient exactement à des feuilles mortes.

Ils se détachent de la forêt. Une étrange fumée blanche les accompagne, parfois, provenant de leurs thorax.

La forêt entière prend son envol.

Le battement de leurs ailes pousse l'air en vagues. Leurs bords frappent avec une précision impossible. Chaque passage produit un sifflement. Chaque sifflement coupe une mouche ou une légionnaire.

Les papillons-feuilles.

Les vrais.

Ils existent.

Ils existent réellement.

Et ils attaquent nos ennemis.

Ils sont du côté du Roi.

Une silhouette vole au-dessus d'eux.

Plus petite.

Brune.

Avec quatre ailes transparentes dont les antérieures sont plus longues que les postérieures.

Une princesse de ma colonie.

P12.

Elle descend en piqué entre deux papillons. Son abdomen corrige sa trajectoire. Ses antennes restent dirigées vers le champ de bataille. Elle ne vole pas normalement.

Elle commande.

— Escadrille gauche, protégez les entrées !

Sa voix traverse le bourdonnement.

— Deuxième ligne, coupez les renforts légionnaires !

Un papillon passe sous elle.

Sur sa tête se tient une minime.

La méthodique.

Ses petites pattes sont fixées entre les écailles. Ses antennes balayent le terrain.

— Angle de frappe à quarante battements ! Trois colonnes ennemies convergent vers l'ouverture est !

Un deuxième papillon plonge.

La courageuse est accrochée entre ses ailes.

— Tout droit ! Ne ralentis pas ! La major devant nous !

Le papillon ferme ses ailes.

Il devient une lame brune.

Il traverse la ligne noire.

La major légionnaire tombe, la tête ouverte.

La courageuse lève deux pattes.

— Encore !

Un troisième papillon passe au-dessus des ouvrières blessées.

La protectrice donne ses ordres.

— Pas sur les coupeuses ! Interposez-vous ! Formez un toit au-dessus des nourrices !

Plusieurs papillons se placent aile contre aile. Les phorides plongent. Les ailes se ferment autour d'elles. Les mouches sont écrasées ou projetées au sol.

La méfiante tourne autour de *P12* sur un papillon plus sombre.

— Section cachée sous les fougères ! Elles attendent notre passage !

Son papillon vire avant l'embuscade.

Une masse de légionnaires bondit dans le vide.

L'obsédée par la propreté passe près des boules de *La Friandise Suprême*.

— Ne touchez pas le rose ! Pas avec les trompes ! Pas avec les pattes !

La paisible vole au centre des formations.

— Gardez les intervalles. Respirez. Une aile après l'autre. Ne suivez pas la peur.

La silencieuse est presque invisible sur le dos d'un papillon aux ailes fermées.

Elle regarde la canopée.

Puis elle tend une patte.

— Là.

Un groupe de mouches camouflées se soulève
exactement à l'endroit indiqué.

Quatre papillons les frappent avant qu'elles
déploient leurs ailes.

Les sept minimales.

Toutes vivantes.

Toutes sur les papillons.

Toutes en train de défendre la colonie qu'elles ont
quittée.

P12 tourne dans le ciel.

Ses yeux rencontrent les miens.

Une distance immense nous sépare.

La lumière se brise dans mes facettes.

Je ne sais pas si elle me reconnaît.

Ma tête n'est plus celle de *Oc-1273*.

Mon corps porte encore des feuilles mortes.

Mon visage est fendu.

Je suis au milieu de l'armée des mouches.

Une phéromone de la reine frappe toutes les phorides.

Élimination des unités ennemies.

Dispersion.

Attaque par essaims.

Mon corps se jette en avant.

Les papillons sont plus grands.

Bien plus grands.

L'envergure de celui qui descend vers moi dépasse plusieurs dizaines de fois la longueur de mon corps de mouche. Ses ailes brunes se referment puis s'ouvrent, révélant une lumière bleue et orange. Leurs bords sifflent.

Il m'a choisie.

Je tente de reculer.

Mon corps obéit cette fois.

Pas à moi.

À la peur de la mouche.

Fuis.

Mes ailes accélèrent.

Le papillon frappe.

Je bascule.

Le bord de son aile passe à l'endroit où se trouvait mon thorax. Le souffle arrache mon camouflage. Les fragments de feuilles mortes tournent dans l'air.

Mon corps apparaît.

Noir.

Déformé.

Le papillon vire.

Il me poursuit.

Je monte vers les branches.

Il monte aussi.

Je passe sous une feuille de cecropia. Le papillon ferme ses ailes et traverse l'espace étroit. Son bord coupe le pétiole derrière moi. La feuille gigantesque tombe en tournant.

Je plonge.

Une fougère arborescente ouvre ses frondes sous moi.

Je slalome entre les folioles.

Le papillon les traverse.

Chaque battement tranche plusieurs extrémités vertes. Des fragments pleuvent dans la lumière. Son vol paraît trop large pour cet espace, pourtant il ne heurte rien. Il ferme une aile, tourne sur l'autre, se glisse entre deux tiges et revient derrière moi.

Je bats des ailes aussi vite que mon corps le permet.

La jungle devient une succession de facettes.

Vert.

Brun.

Blanc.

Ombre.

Lumière.

Une liane.

Une racine.

Une goutte.

Une aile.

Je passe entre deux tiges d'héliconia. Le papillon contourne la première et coupe la deuxième.

Je plonge sous une broméliacée chargée d'eau.

Son aile frappe.

Une vague tombe.

Les gouttes me percutent comme des pierres transparentes. Mon aile gauche se replie. Je chute d'une dizaine de longueurs.

Mon corps corrige.

Je repars.

Le papillon est toujours là.

Il ne vole pas avec colère.

Il vole avec décision.

Je comprends qu'il me tuera.

Il doit me tuer.

Je fais partie de l'armée qui vient de massacrer des centaines de milliers de fourmis.

J'ai perforé des ouvrières.

J'ai guidé les mouches jusqu'aux œufs.

Je porte l'odeur de la reine des phorides.

Je ne suis pas une victime aux yeux de ce papillon.

Je suis une ennemie.

Une branche couverte de mousse surgit devant moi.

Je passe dessous.

Le papillon la contourne.

Un tronc de ficus étrangleur divise l'espace en racines tordues. Je vole entre deux ouvertures. Le papillon ferme ses ailes, devient une feuille lancée par le vent et traverse derrière moi.

Le sifflement se rapproche.

Une pointe coupe le bord de mon aile droite.

La douleur brûle.

Mon corps part en spirale.

Je heurte une feuille.

Je rebondis.

Je redécolle avant de toucher le sol.

Le papillon se rapproche.

Je fuis plus loin de la fourmilière.

Plus loin des cris.

Plus loin du bourdonnement.

Le bruit de la bataille diminue derrière les arbres.

Il ne reste bientôt que nos deux vols.

Le mien, nerveux.

Le sien, immense.

Je traverse un rideau de petites lianes. Elles fouettent mes pattes. Le papillon frappe d'un seul battement. Les tiges se coupent et retombent.

Devant moi, une masse grise apparaît.

Une roche.

Énorme.

Sa paroi monte au-dessus des fougères. De la mousse couvre ses fissures. Du lierre tropical s'accroche à ses flancs. Des racines fines descendent entre des plaques de lichen.

Je tourne à gauche.

Une branche ferme le passage.

À droite.

Un enchevêtrement de lianes.

Je monte.

La roche se prolonge sous une racine massive.

Je redescends.

Le papillon est derrière moi.

Mon corps cherche une ouverture.

Il n'y en a pas.

Je me pose contre le lierre.

Mes six pattes de mouche s'agrippent à une feuille humide.

Le papillon s'arrête en vol.

Ses ailes battent lentement.

Chaque mouvement pousse de l'air contre mon corps.

Je recule jusqu'à toucher la roche.

Aucune issue.

Le papillon ouvre ses ailes.

Le bleu et l'orange remplissent mon champ de vision.

Puis il les tourne.

Le bord de l'aile droite se place face à mon cou.

Une lame.

Je tente de décoller.
Mon aile coupée vibre mal.
Je retombe.
Le papillon s'approche.
Je sens son odeur.
Du pollen.
De la sève.
Du nectar.
De la terre.
Et quelque chose d'autre.
Une odeur de miel.
Chaude.
Vivante.
La même odeur s'intensifie.
Le papillon se fige.
Son aile reste levée.
Je vois ses muscles se tendre.

Il allait frapper.

Il ne frappe pas...

Une lumière jaune traverse les lianes derrière lui.

Le papillon baisse lentement son aile.

— Pourquoi... ? bourdonné-je.

Il ne me répond pas immédiatement.

Ses antennes se tournent vers la lumière derrière lui.

— *Trésor De Création* me demande de ne pas te tuer.

Le nom pénètre mon esprit.

Je l'ai entendu.

Dans les récits.

Dans les paroles des minimes.

Comme un autre nom lointain, à côté de celui du
Roi.

La lumière sort des lianes.

Jaune d'abord.

Puis dorée.

Elle flotte autour de nous.

Les particules ne tombent pas.

Elles se rassemblent.

Une ligne apparaît.

Puis une autre.

Des mots se forment dans l'air.

Je les vois sous des milliers de facettes.

Chaque lettre se répète dans mes yeux, mais le sens
reste unique.

Le papillon lit.

— Le *Roi* est mort pour tes péchés.

Mon corps recule contre la pierre.

Une impulsion de mouche tente de courber mon
abdomen.

Attaque.

Pique.

Fuis.

Je ne peux faire aucune des trois choses.

La lumière me maintient.

Le papillon poursuit.

— Le *Roi* a subi d'horribles souffrances. Il a porté la punition que méritaient tes péchés. Il est mort. Il a été enseveli.

Les mots de lumière changent.

La lumière grandit.

— Et le troisième jour, le *Roi* est ressuscité. Il a vaincu la mort. Il est vivant.

Je regarde le papillon.

— Pourquoi me dire cela ?

— J'obéis à *Trésor De Création*.

— Tu perds ton temps.

Ma voix se casse dans un bourdonnement.

— Mon corps a été mangé. Ma tête s'est ouverte. Une mouche est sortie de moi. Je ne peux plus rien commander.

Le papillon se rapproche.

— Le *Roi* a vaincu *La Mort*.

— Je ne peux pas redevenir ce que j'étais.

— Je ne t'ai pas demandé de croire en ta capacité à te réparer.

La lumière forme de nouveaux mots.

Crois.

— Crois que le *Roi* est mort pour tes péchés. Crois qu'il est ressuscité. Crois qu'il est victorieux sur *La Mort*.

Je regarde mes pattes.

Elles tremblent.

Pas parce que je le décide.

La mouche veut fuir.

Mon esprit veut rester, commandé par la lumière.

— J'ai parlé du *Roi* pendant toute mon existence.

— Tu as parlé de son existence.

— J'ai travaillé dans une colonie qui vivait pour sa gloire.

— Et toi ?

La question frappe plus puissamment que toute la puissance du combat que j'ai vécu.

Et moi ?

Je revois ma première feuille.

Les minimales.

Leurs cris.

Leurs prières.

Mon agacement.

Je revois la reine parler de fidélité.

Je me revois mépriser chaque charge.

Chaque galerie.

Chaque ordre.

Je revois la substance rosâtre.

La cellule d'*Efficace 47002*.

Le mensonge délicieux auquel j'ai choisi de croire.

Je revois *Sm 1975* mourir pour nous protéger.

Je revois *Sm 1976* choisir une autre reine.

Je revois *P12* me demander de venir à droite.

Je me revois avancer seule.

Toujours vers ce que je désirais.

Toujours vers moi.

— Je voulais être libre.

— Libre de quoi ?

— Du travail.

— Pour faire quoi ?

Je ne réponds pas.

Le silence m'oblige à voir la réponse.

Boire.

Voler.

Dormir.

Être regardé.

Éprouver du plaisir.

Ne plus rien devoir à personne.

Vivre pour moi.

Le papillon abaisse ses antennes jusqu'à mon visage déformé.

— Demande pardon au *Roi*.

Quelque chose résiste en moi.

Pas la mouche.

Moi.

Une dernière galerie fermée.

Une dernière plaque dure autour de mon cœur.

— Je ne peux pas réparer ce que j'ai fait.

— Demande pardon.

— J'ai abandonné mon poste.

— Demande pardon.

— J'ai conduit les mouches jusqu'aux œufs.

— Demande pardon.

— J'ai perforé mes propres sœurs.

Ma voix disparaît.

Autour de nous, la lumière dorée continue de
former le message.

Le Roi est mort pour tes péchés.

Il est ressuscité.

Il a vaincu La Mort.

Crois.

Une chaleur touche mon esprit.

Pas une chaleur sucrée comme celle de *La Friandise*
Suprême.

Pas un plaisir qui endort.

Une chaleur qui éclaire.

Elle ne cache rien.

Elle me montre tout.

Ma paresse.

Mon ingratitude.

Mon désir d'oisiveté.

Mon mépris du travail des autres.

Ma volonté d'être quelqu'un d'autre.

Ma recherche d'accomplissement centrée sur moi.

Les mensonges que j'ai préférés parce qu'ils
ressemblaient à mes rêves.

Les avertissements que j'ai repoussés.

La colonie abandonnée.

Les morts.

La larve cachée dans une fissure.

L'ouvrière qui m'a reconnue avant que je la perce.

Je ne peux pas fermer les yeux.

Je n'ai pas de paupières.

Pour la première fois, je ne veux plus détourner mon regard.

— *Roi...*

Le mot sort à moitié en voix, à moitié en bourdonnement.

Le papillon ne parle plus.

— Je veux croire.

Mes pattes se contractent.

— Je veux croire que tu es mort pour mes péchés. Je veux croire que tu as souffert pour mes fautes. Je veux croire que tu es ressuscité le troisième jour. Je veux croire que tu as vaincu *La Mort*.

La lumière augmente. Elle m'attire.

L'instinct de la mouche hurle.

Fuis.

Attaque.

Rejoins la reine.

Je continue.

Je lève mes facettes vers le ciel.

— Sauve-moi.

Le silence tombe.

Même la bataille paraît disparaître derrière la jungle.

Le papillon sourit.

Je ne savais pas qu'un papillon pouvait sourire.

Mais je le vois.

Il comprend exactement ce qui va se produire.

La lumière qui brille se rapproche.

Elle vient vers moi.

Je sens l'odeur de miel.

Puis une présence.

Immense.

Souveraine.

Douce et plus forte que toutes les phéromones du monde.

Trésor De Création.

La lumière entre dans mon corps.

Je me mets soudainement à croire tout ce que j'ai énuméré et à demander pardon.

— Pardonne-moi.

Mon corps se courbe contre la roche.

— Pardonne-moi d'avoir été paresseuse dans mon cœur, même lorsque mes pattes travaillaient. Pardonne-moi d'avoir méprisé la place que tu m'avais donnée. Pardonne-moi d'avoir voulu devenir quelqu'un d'autre au lieu de te servir avec le corps que j'avais.

Une vibration traverse mon thorax de mouche.

— Pardonne-moi d'avoir désiré l'oisiveté. Pardonne-moi d'avoir cherché le plaisir à la place de ta vraie joie. Pardonne-moi d'avoir voulu une existence sans service, sans fidélité, sans obéissance.

La lumière est en moi.

— Pardonne-moi d'avoir recherché mon accomplissement en moi-même. Pardonne-moi d'avoir voulu que tout existe pour mon bonheur. Pardonne-moi d'avoir quitté ma colonie pour poursuivre une promesse qui flattait mes désirs.

Je pense aux ailes transparentes.

À l'odeur de chair morte.

À la reine des mouches.

— Pardonne-moi d'avoir voulu être un papillon alors que tu m'avais fait fourmi.

Ma voix se brise.

— Pardonne-moi pour celles que j'ai blessées. Pour celles que j'ai tuées. Pour le chemin que j'ai choisi jusqu'ici. Je ne peux pas les ramener. Je ne peux pas me sauver. Je ne peux même pas commander une seule de mes pattes.

La reine des mouches envoie un ordre lointain.

Reviens.

Mon aile tente de bouger.

Elle ne bouge pas.

Pour la première fois, l'ordre frappe mes muscles et n'obtient rien.

Un deuxième ordre arrive.

Plus violent.

Mes pattes restent immobiles.

Une joie me traverse.

Pas la joie aveugle de la substance.

Pas l'excitation d'un rêve accompli.

Une joie claire.

Paisible.

Vivante.

Je décide de lever ma patte antérieure.

Elle se lève.

Je la regarde.

Je la repose.

Je décide d'ouvrir mes ailes.

Elles commencent à s'écarter.

Puis la lumière les enveloppe.

Les membranes transparentes se replient sur elles-mêmes. Leurs nervures se raccourcissent. Elles entrent dans mon thorax comme de fines feuilles absorbées par la chaleur.

Les balanciers minuscules sous mes ailes disparaissent.

Mon thorax s'allonge.

Sa forme bombée se contracte.

La cuticule se fend sans douleur.

Sous elle apparaît une plaque brun-rouge, solide, hérissée de petites épines.

Mes pattes changent.

Elles épaississent.

Leurs segments reprennent la force de porter, de creuser et de s'agripper à la terre. Six pattes.

Toujours six.

Mais ce ne sont plus celles d'une mouche.

Mon abdomen s'étire. Une taille étroite se forme entre le thorax et le gastre. Deux petits nœuds apparaissent dans l'articulation. Mon corps retrouve son équilibre ancien.

Mes pièces buccales brûlent.

Une pression pousse de chaque côté.

Deux mandibules sortent.

Larges.

Dentelées.

Faites pour découper des feuilles.

Je les ouvre.

Je les referme.

Le claquement résonne contre la roche.

Mes organes de mouche disparaissent.

Deux antennes se déploient au-dessus de ma tête.

Coudées.

Sensibles.

Elles touchent l'air.

Et le monde change.

Je ne vois plus la jungle en milliers de fragments.

Je la sens.

La mousse.

Le lierre.

La roche humide.

Le papillon.

Le pollen sur ses pattes.

L'odeur de la colonie au loin.

La guerre.

La peur.

Le miel de *Trésor De Création* à l'intérieur de moi.

La fissure de mon ancienne tête se referme.

Pas entièrement.

Une cicatrice demeure sur le côté droit. Une ligne irrégulière part du bord de mon œil et remonte jusqu'à la base de mon antenne. La cuticule y reste plus pâle, plus rugueuse.

Je touche la marque.

Elle ne s'ouvre plus.

Elle ne contient plus de larve.

Je regarde mon corps.

Dix millimètres.

Une ouvrière coupeuse moyenne.

Six pattes faites pour porter.

Deux mandibules faites pour découper.

Deux antennes faites pour lire les pistes.

Oc-1273.

Douzième division.

Septième régiment.

Troisième pondue.

Je suis une fourmi.

Je suis à nouveau une fourmi.

Non.

Je suis plus que revenue à ce que j'étais.

Quelqu'un habite maintenant à l'intérieur de moi.

La paix.

La joie.

La maîtrise.

L'amour pour celles que je méprisais.

La lumière de *Trésor De Création* pulse avec mon vaisseau dorsal.

La reine des mouches envoie encore un ordre.

Je le sens comme une odeur étrangère.

Rien de plus.

Je lève une patte.

Parce que je le décide.

Je fais un pas.

Parce que je le décide.

Je tombe à genoux devant le papillon.

Mes antennes touchent la pierre.

— Merci.

— Remercie le *Roi*. Adore-le lui, pas moi.

Je pivote pour être à genoux devant le ciel.

— Merci, *Roi*.

Un battement d'ailes approche.

Rapide.

Plus léger que celui d'un papillon.

Je tourne la tête.

P12 descend entre les lianes.

Ses quatre ailes de princesse brillent dans la lumière filtrée par les feuilles. Elle ralentit au-dessus de la roche, tend ses six pattes et se pose près de moi.

Une minime se trouve sur son thorax.

La méfiante.

Elle inspecte immédiatement le lierre, le dessous de la roche et les ailes du papillon.

— Aucun autre ennemi visible, annonce-t-elle.

P12 ne la regarde pas.

Ses antennes sont dirigées vers moi.

Elle sent mon odeur.

Son corps se fige.

— *Oc-1273* ?

Je ne parviens pas à répondre tout de suite.

Elle avance.

Ses antennes touchent les miennes.

La jungle disparaît.

Je retrouve le désert.

Les phasmes.

L'intersection.

Son dernier regard derrière la barrière.

— C'est moi.

P12 recule d'une demi-longueur.

Elle observe la cicatrice.

Puis mon thorax.

Puis mes mandibules.

— Je t'ai vue parmi les mouches.

— J'étais parmi elles.

— Comment...

Elle regarde le papillon.

La lumière de *Trésor De Création* brille encore derrière lui.

La princesse comprend.

Ses antennes reviennent contre les miennes.

— Tu as cru le message.

— Oui.

Son odeur se remplit d'une joie si forte que mes pattes tremblent.

Une autre minime arrive sur le dos d'un papillon et saute sur la roche.

La protectrice.

Elle court vers moi.

— Ne bouge pas !

— Je peux bouger maintenant.

— C'est justement pour ça que je te demande de ne pas bouger.

Elle grimpe le long de ma patte, inspecte chaque articulation, passe sous mon thorax, contourne la cicatrice et frappe doucement ma cuticule avec ses mandibules.

— Corps de coupeuse moyenne.

Elle touche mon antenne droite.

— Fonctionnelle.

Puis la gauche.

— Fonctionnelle.

Elle atteint mon dos.

— Aucune odeur de larve.

Elle descend vers mon abdomen.

— Aucune ouverture récente.

Elle s'arrête au-dessus de la zone où mon vaisseau dorsal pulse.

— Je reste ici.

— Pourquoi ?

— Les phorides ont déjà pris ta tête une fois. Je ne leur laisserai pas ton cœur.

Elle commence immédiatement à tourner autour de la partie supérieure de mon abdomen.

Un cercle.

Puis un autre.

— Tu comptes faire ça longtemps ?

— Oui.

La réponse ne contient aucune hésitation.

P12 produit un petit claquement amusé.

Je la regarde.

— Tu voles avec les papillons.

— Oui.

— Tu les commandes.

— Je les guide vers les positions que les minimes repèrent. Les papillons savent combattre sans moi.

— Je croyais que tu fondais une colonie.

Son odeur change.

La joie reste.

Mais un souvenir plus lourd passe dessous.

— Moi aussi.

Elle replie ses ailes.

— Lorsque la barrière s'est refermée entre nous, nous avons suivi le tunnel de droite. L'air sentait les racines, la terre neuve et le jeune champignon. Tout semblait confirmer ce que je désirais.

— Fonder.

— Oui.

La méfiante, toujours sur son thorax, intervient :

— Le tunnel ne comportait aucune sortie latérale visible. Cela aurait dû nous alerter.

— Cela t'a alertée, répond *P12*.

— Personne ne m'a écoutée assez vite.

La princesse poursuit.

— Le passage a descendu longtemps sous le désert. Très longtemps. La terre est devenue plus fraîche. Puis nous avons entendu de l'eau.

— De l'eau sous le désert ?

— Une immense réserve souterraine. Et autour d'elle...

Ses antennes s'abaissent.

— Une vallée.

Je pense à l'intersection.

Au désir le plus profond.

— Une colonie ?

— Non.

Le mot tombe.

— Une grotte si vaste que son plafond disparaissait dans la brume. Des plantes y poussaient sous une lumière rosâtre. Des fleurs partout. Des bassins remplis de nectar. Des ruisseaux de nectar. Des gouttes suspendues aux racines. Il y en avait de tous les goûts.

La protectrice continue de tourner autour de mon cœur dorsal.

— Fleur d'inga, dit-elle.

La méfiante ajoute :

— Fruit fermenté.

— Cecropia, poursuit la protectrice.

— Sève sucrée.

P12 ferme un instant les yeux.

— Des centaines de goûts. Peut-être des milliers. Des fourmis coupeuses vivaient là. Des ouvrières, des nourrices, des majors, même des princesses. Et beaucoup d'autres insectes.

— Elles travaillaient ?

— Non.

Je reste immobile.

— Elles mangeaient. Elles dormaient. Elles parlaient de leurs plaisirs. Elles choisissaient un nectar, puis un autre. Elles prenaient le temps de vivre leur vie, comme elles le répétaient sans cesse.

— Qui entretenait la vallée ?

— Les mouches.

Le mot refroidit l'air.

— Elles arrivaient par des conduits. Elles apportaient du nectar prélevé dans tous les coins du *Royaume Des Personnages*. Elles remplissaient les bassins. Elles encourageaient les insectes à boire davantage.

— Pourquoi ?

La méfiante répond :

— Pour les rendre inutiles.

P12 acquiesce.

— Elles ne forçaient personne. Elles offraient. Elles promettaient le repos. Elles disaient que le *Roi* avait créé le nectar pour que nous en profitions. Elles disaient que travailler était une forme d'esclavage.

Je pense à mes propres paroles.

À chaque plainte.

À chaque rêve.

— Et tu es restée ?

— J'ai voulu rester.

Sa franchise me frappe.

— J'étais épuisée. Je voulais fonder une colonie, mais je voulais surtout prouver que je pouvais créer quelque chose de meilleur. En entrant dans cette vallée, j'ai compris que mon désir de fonder était mélangé à mon orgueil. Je ne voulais pas seulement servir. Je voulais être la reine d'une œuvre parfaite.

La méthodique arrive en vol sur un papillon et se pose près de nous.

— Temps de conversation recommandé avant retour au combat : faible.

P12 incline une antenne.

— Nous repartons bientôt.

La minime regarde mon corps.

— Transformation inversée complète. Taille estimée : dix millimètres. Six pattes. Deux antennes. Deux mandibules. Cicatrice céphalique persistante. Résultat acceptable.

— Merci, dis-je.

— C'est un constat.

Elle remonte sur son papillon.

P12 reprend :

— Les sept minimes et moi avons bu.

La protectrice cesse un instant sa ronde.

— Pas beaucoup.

La méfiante la regarde.

— Tu es tombée dans un bassin.

— Pour protéger *P12*.

— Tu as glissé.

— En la protégeant.

La princesse émet une odeur amusée.

— Nous avons commencé à oublier pourquoi nous étions venues. Une journée passait. Puis une autre. La vallée ne demandait rien. C'était agréable.

— Et les papillons sont arrivés.

— Oui.

Ses antennes se lèvent vers celui qui m'a annoncé le message.

— Ils sont descendus du plafond. Des milliers de feuilles mortes se sont mises à voler. Nous avons cru à une attaque.

La courageuse passe au-dessus de nous.

— J'espérais que c'en était une !

— Tu dormais dans une fleur, lui répond la méfiante.

— Je gardais les yeux fermés pour concentrer mes forces.

Le papillon de la courageuse disparaît entre les arbres.

P12 poursuit :

— Ils ne nous ont pas attaquées. Ils ont annoncé le message du *Roi*.

— Comme à moi.

— Comme à toi. Ils m'ont demandé de croire que le *Roi* était mort pour mes péchés et qu'il était ressuscité. Je parlais de sa gloire depuis ma naissance. Je croyais connaître son nom. Je voulais même fonder une colonie pour lui.

Elle baisse la tête.

— Mais je n'avais jamais compris que j'avais besoin d'être pardonnée.

La méfiante reste silencieuse.

P12 touche la minime avec une antenne.

— Aucune de nous ne l'avait vraiment compris.

La protectrice reprend sa ronde autour de mon abdomen.

— Nous parlions beaucoup du *Roi*.

— Surtout vous, dis-je.

— Oui.

— Tout le temps.

— Oui.

— Pour chaque poussière.

Elle s'arrête.

— Les poussières sont importantes.

— Je sais.

La minime recommence à marcher.

P12 continue :

— Par la grâce du *Roi*, nous avons cru. Nous lui avons demandé pardon. Les papillons nous ont fait sortir par un passage militaire. Ensuite, ils nous ont montré ce que les mouches préparaient.

— Ils savaient pour l'attaque ?

— Ils surveillaient les transports de nectar depuis longtemps. La vallée souterraine n'était qu'un dépôt parmi d'autres. Lorsque les phorides ont mobilisé leur armée et que les légionnaires ont dissous leur bivouac, les papillons ont déclenché leur opération de défense.

Un sifflement lointain traverse la jungle.

Puis plusieurs.

Le combat continue.

P12 ouvre ses ailes.

— Ce que tu as vu au-dessus de la colonie n'est que l'avant-garde.

Le papillon qui m'a annoncé le message lève ses antennes.

Une poussière dorée quitte la jungle.

Elle monte au-dessus des arbres.

Une spirale se forme.

Lumière.

Or.

Bleu.

Puis elle éclate dans le ciel.

Le signal dépasse la canopée.

Pendant une respiration, rien ne se passe.

Puis l'horizon bouge.

Au-delà des kapokiers, une masse sombre se lève.

Je crois d'abord qu'un orage approche.

Mais l'orage possède des ailes.

Des millions de papillons-feuilles émergent de la jungle.

Ils étaient cachés sous les feuilles.

Dans les ravins.

Le long des falaises.

Sous les racines.

Dans des vallées invisibles depuis les pistes.

Le ciel se couvre de formes brunes. Lorsqu'elles ferment leurs ailes, elles deviennent une forêt de feuilles mortes portée par le vent. Lorsqu'elles les ouvrent, des millions d'éclats bleus et orange illuminent *La Vallée De La Gloire*.

Le jour change de couleur.

Le bourdonnement des mouches disparaît sous les battements.

Les papillons passent au-dessus de nous.

Leur souffle couche les fougères.

Les lianes se balancent.

Les gouttes quittent les feuilles et montent presque avant de retomber.

Tous portent l'odeur du *Roi*.

Tous portent la bannière de *Trésor De Création*.

P12 déploie ses ailes.

— Nous devons retourner à la colonie.

Je regarde mes pattes.

Je ne possède plus d'ailes.

Une sensation ancienne tente de remonter.

L'envie.

La jalousie.

Pourquoi eux ?

Pourquoi pas moi ?

La chaleur de *Trésor De Création* traverse mon cœur.

La pensée perd sa force.

Je regarde mes mandibules.

Faites pour couper.

Mes pattes.

Faites pour porter.

Je sens la terre.

Je sens la piste de ma colonie.

— Oui.

Je me tourne vers le papillon.

Il abaisse une aile jusqu'au sol.

— Monte.

Je grimpe.

La protectrice s'agrippe à mon abdomen.

— Je reste autour du cœur.

— J'avais compris.

Le papillon décolle.

Je ne possède pas d'ailes.

Pourtant, je vole.

Cette fois, je ne confonds pas le moyen avec le bonheur.

La colonie réapparaît entre les arbres.

Le massacre continue.

Mais le ciel n'appartient plus aux mouches.

Les papillons arrivent.

La première vague tombe sur les phorides.

Pas dans le désordre.

Par lignes.

Par angles.

Par escadrilles.

Les ailes se ferment.

Les corps bruns traversent les nuages noirs.

Puis les couleurs s'ouvrent.

Les mouches sont projetées, découpées ou écrasées par milliers. Certaines tentent de se poser sur les ailes, mais les écailles se détachent sous leurs pattes. Elles glissent. Les papillons tournent et les happent dans les turbulences.

La reine des mouches apparaît au-dessus d'une racine.

Son abdomen gonflé pend sous son thorax. Des centaines de phorides l'entourent. Elle vomit une longue goutte contre une feuille et diffuse des ordres dans toutes les directions.

— Regroupement !

Les mouches tentent de former un dôme.

Les papillons le frappent par trois côtés.

— Sections issues des super-majors, en avant !

Des phorides plus grandes montent.

Leurs corps portent encore des fragments des fourmis qu'elles ont détruites.

Les papillons les encerclent.

Une minime donne un ordre depuis le ciel.

— Coupez les sorties, pas le centre !

Les papillons tournent autour du groupe. Le courant d'air se referme. Les mouches sont aspirées les unes contre les autres. Leurs ailes se heurtent. Leur formation s'effondre.

Les papillons frappent.

Une pluie noire tombe sur la terre.

La reine des mouches lève la tête.

Son regard atteint le papillon qui me transporte.

Puis moi.

Elle se fige.

Je sens son ordre.

Reviens.

Je reste sur le dos du papillon.

Elle diffuse une impulsion plus forte.

À genoux !

Mes six pattes restent fixées entre les écailles.

La reine s'approche.

Ses gardes l'entourent.

— *Oc-1273.*

Je touche la cicatrice de ma tête.

— Je suis là.

Sa tête s'incline.

— Ton corps a été mangé.

— Le *Roi* a vaincu *La Mort*.

Une vibration désordonnée traverse ses ailes.

— Tu m'appartiens.

— Non.

Elle émet l'ordre de soumission le plus violent que j'aie jamais senti.

L'odeur frappe mes antennes.

Elle descend vers mon thorax.

Elle cherche mes muscles.

La présence de *Trésor De Création* se lève en moi.

La phéromone étrangère se disperse.

Je fais un pas vers le bord de l'aile.

— Je ne suis plus l'esclave des mouches. Depuis que *Trésor De Création* est entré en moi, il a fait de moi une nouvelle créature. Et ensuite il m'a redonné mon corps.

La reine recule.

La peur apparaît dans son odeur.

Réelle.

Brutale.

Elle se tourne vers ses gardes.

— Tuez-la !

Les phorides plongent.

La protectrice grimpe sur ma tête.

— À gauche !

Le papillon vire.

Deux mouches passent dans le vide.

— Derrière !

Il ferme son aile droite.

Une phoride est coupée.

— Au-dessus !

Le papillon plonge.

Trois mouches se heurtent.

P12 traverse l'espace au-dessus de nous.

— Escadrille sept, protégez *Oc-1273* !

Quatre papillons se placent autour de notre porteur.

Leurs ailes forment une forteresse mouvante.

La reine des mouches tente de monter.

La silencieuse apparaît sur un papillon presque noir.

Elle tend une patte.

— Reine.

Tous les papillons voisins changent de direction.

La souveraine phoride comprend.

— Retraite aérienne !

Ses cheffes hésitent.

— Majesté, les unités terrestres...

— Retraite !

— Les légionnaires sont encore engagées !

— Qu'elles meurent !

La reine s'envole vers la canopée.

Des papillons ferment son passage.

Elle plonge sous une branche.

Perd plusieurs gardes.

Remonte entre deux troncs.

Un bord d'aile coupe l'extrémité de son abdomen.

La reine pousse un bourdonnement aigu.

Elle abandonne toute formation.

Elle fuit.

Dépitée.

Terrifiée.

Ses dernières gardes la suivent.

Je cherche parmi elles une petite phoride avec une aile légèrement plus courte.

Efficace 47002.

Je crois sentir son odeur.

Une seconde.

Puis elle disparaît dans la masse en retraite.

Au sol, la reine légionnaire reçoit les signaux.

Elle lève les antennes vers les mouches qui s'enfuient.

— Revenez !

Aucune ne revient.

Les papillons descendent sur les colonnes noires.

Les légionnaires tentent de se resserrer autour de leur souveraine.

— Formation de bivouac ! ordonne la reine.

Les ouvrières s'accrochent les unes aux autres. Des murs vivants commencent à se former.

Les papillons frappent avant que la structure se ferme.

Un sifflement.

Le premier mur s'ouvre.

Un deuxième.

Les corps qui formaient le plafond tombent.

La reine légionnaire recule sous ses gardes.

— Maintenez !

Une major répond :

— Le ciel est perdu !

— Maintenez !

— Les entrées sont reprises par les coupeuses !

La reine tourne la tête.

Autour de la fourmilière, les soldates survivantes ressortent.

Elles profitent de la chute des mouches.

Les majors repoussent les légionnaires hors des galeries. Les ouvrières referment les conduits secondaires

derrière elles. Des minimes remontent sur les défenseuses et signalent chaque faiblesse ennemie.

À l'intérieur, les prisonniers libérés ne reçoivent plus les ordres des phorides.

La tenaille se défait.

Les légionnaires prises dans les galeries cherchent à ressortir. Elles se heurtent à celles qui tentent encore d'entrer. Les passages deviennent des pièges. Les majors coupeuses referment leurs mandibules sur les colonnes comprimées.

Une phéromone surgit de la reine de ma colonie.

Faible.

Mais claire.

Contre-attaque générale.

L'odeur traverse les galeries.

Remonte par les entrées.

Atteint la surface.

Ma colonie répond.

Pas comme un million de solitudes.

Comme un seul corps blessé.

Les coupeuses se relèvent.

Les jardinières abandonnent momentanément les fragments de champignon et poussent de la terre contre les issues ennemies. Les nourrices déplacent le couvain vers les chambres sûres. Les petites ouvrières rétablissent les pistes. Les majors reforment des lignes autour des entrées.

Les survivantes attaquent.

La reine légionnaire voit ses colonnes se briser.

Elle sent les papillons au-dessus.

Les coupeuses devant.

Les entrées fermées derrière.

Son odeur de satisfaction disparaît.

— Repli vers le sud !

Une garde la regarde.

— Et la nourriture ?

La reine écrase le corps qu'elle s'apprêtait à faire emporter.

— Abandonnez-la !

— Le couvain ennemi ?

— Abandonnez tout !

La reine légionnaire tourne.

Son abdomen lourd ralentit sa fuite. Ses gardes se placent autour d'elle. Les colonnes noires tentent de quitter le territoire en emportant encore quelques morceaux de chair.

Les papillons plongent.

La reine diffuse une odeur de terreur.

— Laissez les charges ! Courez !

Les légionnaires lâchent les corps.

Elles fuient entre les racines.

Certaines réussissent à rejoindre la jungle.

D'autres sont coupées par les ailes.

D'autres encore sont saisies par les majors coupeuses qui sortent des galeries.

Je cherche *Sm 1976* parmi les corps noirs.

Une tête massive.

Une odeur connue.

Un mouvement particulier.

Je ne trouve rien.

Seulement des milliers de légionnaires qui se dispersent derrière leur reine.

La souveraine ennemie disparaît sous les fougères.

Les dernières colonnes la suivent.

Les papillons ne poursuivent pas très loin.

Ils reviennent vers la colonie.

La bataille n'est pas terminée partout.

Des poches de mouches résistent dans les arbres.

Des légionnaires sont encore enfermées dans les galeries.

Des prisonniers occupent le Niveau 40.

Mais la guerre a changé de direction.

Le ciel appartient au *Roi*.

Les entrées appartiennent de nouveau aux coupeuses.

La reine des mouches fuit vers les terres mortes.

La reine légionnaire fuit vers son bivouac.

Et, pour la première fois depuis le début de l'attaque,
une phéromone différente traverse ma colonie.

Victoire possible.

Le papillon me dépose devant l'entrée nord.

Je descends.

La protectrice reste sur mon abdomen.

— Tu ne pars pas combattre dans le ciel ? lui demandé-je.

— Je protège ton cœur.

— La colonie entière est attaquée.

— Tu fais partie de la colonie entière.

Je n'ai rien à répondre.

Je pénètre dans la galerie.

L'odeur me frappe.

La mort.

La terre ouverte.

Les mouches écrasées.

Les légionnaires.

Les coupeuses.

Mais dessous, la colonie vit encore.

Une nourrice passe devant moi avec trois œufs.

Elle s'arrête.

Ses antennes touchent ma cicatrice.

— Tu...

Elle reconnaît mon odeur.

— *Oc-1273* ?

— Oui.

Son corps recule.

Elle a peur.

Je ne lui en veux pas.

— Tu étais avec elles.

— Oui.

— Tu nous as attaquées.

— Oui.

La protectrice se place entre ses antennes et ma cicatrice.

— Plus maintenant.

La nourrice me regarde longtemps.

Puis un grondement approche dans la galerie inférieure.

Une légionnaire surgit.

La nourrice se retourne trop tard.

Je bondis.

Mes mandibules se ferment sur la patte ennemie.

La force traverse ma tête.

Je tire.

La légionnaire bascule.

La protectrice court sur mon dos.

— Sous le cou !

Je me place.

Mes mandibules saisissent la membrane.

Je serre.

La légionnaire se débat.

La nourrice dépose ses œufs, attaque l'autre côté et mord une antenne.

Nous tirons ensemble.

La légionnaire tombe.

Je la repousse contre la paroi.

La nourrice reprend ses œufs.

Elle me touche une antenne.

— La chambre suivante manque de porteuses.

— J'arrive.

Nous descendons.

Je porte des œufs.

Pas parce qu'un ordre étranger possède mes muscles.

Parce que je choisis de les porter.

La terre tremble encore sous les combats.

Nous traversons le premier anneau.

Les trois majors qui le défendaient gisent près du passage.

La petite minime a survécu.

Elle sort de dessous une patte ennemie, couverte d'hémolymphes, une antenne pliée.

Elle me voit.

Ses mandibules s'ouvrent.

— La défigurée.

— Plus une mouche.

Elle s'approche.

Touche mon odeur.

Puis regarde la protectrice qui tourne autour de mon cœur.

— Tu as déjà une minime.

— Elle s'est attribué le poste.

La protectrice répond :

— Poste prioritaire.

La survivante incline les antennes.

— Alors je retourne aux cous.

Elle grimpe sur une major blessée.

La guerre continue pendant longtemps.

Des battements.

Des centaines de battements.

Peut-être davantage.

Sous terre, nous refermons les galeries derrière les prisonniers. Les légionnaires libérées tentent de rejoindre la surface. Les soldats coupeuses les repoussent vers les passages larges où les papillons peuvent frapper à l'entrée.

Les fourmis balles de fusil résistent dans les chambres basses. Leurs aiguillons font tomber plusieurs défenseuses. Des majors les entourent sans les approcher de face, les poussent avec des mottes de terre et les isolent dans les anciennes cellules.

Les phorides restées dans le couvain sont traquées.

Les minimales passent sur chaque nourrice.

Sous les têtes.

Autour des articulations.

Près des spiracles.

Elles arrachent les mouches avant qu'elles pondent.

L'obsédée par la propreté revient dans la colonie sur le dos d'un petit papillon capable de franchir l'entrée principale.

Elle voit les traces rosâtres.

Son odeur devient presque furieuse.

— Personne ne lèche rien !

— Nous le savons ! répond une jardinière.

— Je préfère le répéter.

— Tu le répètes depuis dix galeries !

— Et aucune fourmi n'a goûté depuis dix galeries.

La méthodique organise les évacuations.

— Couvain sain vers les chambres douze à dix-sept. Champignon contaminé vers les déchets extérieurs. Corps étrangers dans des salles séparées. Ne mélangez pas les phorides aux coupeuses mortes.

La paisible circule parmi les blessées.

— La piste est rétablie. Suivez l'odeur douce. Pas l'alarme acide. Une patte après l'autre.

La courageuse rejoint les dernières majors devant le Niveau 40.

— On entre !

La méfiante l'arrête.

— On inspecte.

— On entre en inspectant.

— Non.

— Si.

P12 se place entre elles.

— La méfiante inspecte. Ensuite, la courageuse entre.

Les deux minimales répondent en même temps :

— D'accord.

La silencieuse disparaît dans une fissure.

Elle revient quelques instants plus tard.

— Vide.

La courageuse ouvre les mandibules.

— Maintenant, on entre.

Les dernières ennemies abandonnent les prisons.

Certaines fuient par la fracture d'où remontait *La Friandise Suprême*. D'autres se rendent lorsqu'elles comprennent que les mouches ont disparu. Quelques légionnaires continuent de combattre jusqu'à être écrasées.

Puis le bourdonnement cesse.

Pas partout en même temps.

Une galerie après l'autre.

Une chambre après l'autre.

Un étage après l'autre.

Le bruit des ailes diminue.

Les mandibules se ferment une dernière fois.

Les pattes ralentissent.

Les phéromones d'alarme commencent à se dissiper.

Enfin, au milieu de la terre éventrée, l'odeur de la reine traverse toute la colonie.

Victoire.

Le mot ne provoque aucun cri.

Nous sommes trop fatiguées.

Trop nombreuses à regarder celles qui ne se relèvent pas.

Les pertes sont partout.

Sur les pistes.

Dans les jardins.

Près des entrées.

Autour des œufs.

Des centaines de milliers.

La colonie a gagné.

Mais la colonie qui gagne n'est plus celle qui existait avant l'attaque.

Le silence devient plus lourd que la guerre.

Puis une ouvrière saisit un corps de phoride.

Elle le porte vers les déchets.

Une autre ramasse une larve.

Une jardinière coupe la partie contaminée d'un jardin.

Une minime nettoie l'antenne d'une soldate.

Une nourrice rassemble les œufs.

Le travail recommence.

Pas demain.

Maintenant.

Je reste au milieu de la chambre.

Une ouvrière passe devant moi avec un fragment de terre.

— Le couloir central s'effondre.

Je saisis une autre motte.

— Je viens.

Nous remontons.

Pendant plusieurs jours, la colonie ne dort presque pas.

Nous évacuons les mortes.

Les corps des coupeuses sont transportés avec leurs odeurs d'identité jusqu'à une chambre funéraire provisoire. Les ennemies sont sorties loin des pistes. Les phorides sont enfermées sous de la terre humide avant d'être emportées, afin qu'aucune larve ne puisse rejoindre une tête vivante.

Les jardins sont inspectés filament par filament.

Les jardinières retirent les zones écrasées, reconstruisent les amas de *Leucoagaricus gongylophorus* et redistribuent les gongylidia aux larves affamées. Les fragments sains sont divisés et transportés vers les chambres privées de culture.

Les conduits d'aération sont dégagés.

Les galeries sont retaillées.

Les plafonds fragiles reçoivent des piliers de terre compactée.

Les pistes chimiques sont redessinées.

Chaque odeur revient à sa place.

Couvain.

Champignon.

Déchets.

Sortie.

Danger.

Reine.

Je porte.

Je creuse.

Je découpe.

Je pousse.

La fatigue entre dans mes six pattes.

Elle brûle mes articulations.

Autrefois, j'aurais compté chaque longueur.

J'aurais imaginé le ciel.

J'aurais désiré être ailleurs.

Maintenant, je sens *Trésor De Création* en moi. Je suis une nouvelle créature interne.

La joie ne retire pas le poids.

Elle lui donne une direction.

Je ne travaille pas pour devenir quelqu'un d'autre.

Je travaille parce que le *Roi* m'a donné cette place.

La protectrice tourne toujours autour de mon cœur dorsal.

Parfois, elle remonte jusqu'à ma tête.

Elle inspecte la cicatrice.

Puis redescend.

— Toujours aucune mouche.

— Cela fait plusieurs jours.

— Elles peuvent être patientes.

— Tu comptes continuer toute ma vie ?

— Oui.

— Sans pause ?

Elle réfléchit.

— Je dormirai sur place.

Elle s'installe exactement au-dessus de la zone qu'elle surveille.

Quelques respirations plus tard, elle dort.

Lorsque mon cœur pulse, son petit corps monte et descend.

Je continue de porter sans la réveiller.

Les papillons restent autour de la colonie.

Ils ne se reposent presque jamais.

Certains transportent des fragments légers.

D'autres ventilent les entrées avec leurs ailes.

Les plus petits déplacent du pollen et des spores utiles loin des zones contaminées. Des escadrilles patrouillent au-dessus des pistes afin de repérer les mouches survivantes.

Je regarde un papillon passer au-dessus de moi.

— Je croyais que vous passiez vos journées à boire du nectar.

Il se pose sur une racine.

Ses ailes se ferment.

Il disparaît presque entièrement.

— Nous buvons du nectar.

— Donc les légendes n'étaient pas totalement fausses.

— Nous en avons besoin pour voler.

— Et ensuite ?

Il déroule sa trompe.

Des grains de pollen couvrent encore ses pattes et la base de son corps.

— Nous transportons le pollen entre les fleurs. Nous aidons les plantes à produire les fruits et les graines dont se nourrit tout le royaume. Nous repérons les zones malades. Nous entretenons les passages aériens. Nous surveillons les frontières. Nous défendons les sujets du *Roi* lorsque nous recevons l'ordre.

Il ouvre une aile.

Une partie du bleu apparaît.

— Le vol est notre travail.

Je regarde les couleurs.

— Vous ne papillonnez donc pas sans but.

— Papillonner sans but est une légende racontée par ceux qui nous observent de loin.

Un autre papillon descend.

— Ils nous voient passer d'une fleur à l'autre et pensent que nous cherchons seulement le plaisir.

— Vous êtes joyeux.

— Oui.

— Vous buvez du nectar.

— Oui.

— Vous volez.

— Oui.

Je claque doucement des mandibules.

— Cela ressemble quand même beaucoup à ce que je désirais.

Le premier papillon incline ses antennes.

— La différence n'est pas toujours visible depuis l'extérieur.

— Quelle différence ?

— Nous ne vivons pas pour le nectar. Nous utilisons le nectar pour servir le *Roi*.

Je baisse les antennes vers le fragment de feuille que je transporte.

La différence.

Toute mon aventure se trouve dans cette différence.

Au Niveau 40, les travaux deviennent plus difficiles.

La fracture continue de laisser remonter une odeur rosâtre. La nappe phréatique est contaminée en profondeur. Personne ne peut retirer toute la substance sans la répandre dans le reste de la colonie.

Les papillons proposent une solution.

Des milliers se rassemblent dans les chambres basses.

Ils frottent délicatement leurs ailes les unes contre les autres. Pas assez pour les endommager. Seulement pour libérer une petite partie de leurs écailles.

La poudre tombe.

Brune.

Bleue.

Orange.

Dorée sous la lumière de *Trésor De Création*.

Les ouvrières la mélangent à de l'argile humide et à de la terre fine. La matière change immédiatement. Elle devient épaisse, collante, puis dure au contact de l'air.

Une jardinière touche le mélange avec son antenne.

— Aucune spore ennemie.

La méthodique vérifie la paroi.

— Première couche : trois longueurs. Deuxième couche croisée. Renforts dans les fissures latérales.

Nous appliquons la pâte.

Une couche.

Puis une autre.

La poudre d'ailes se lie à la terre et forme un ciment compact. Il pénètre dans les plus petites fractures. La lumière dorée demeure à l'intérieur pendant plusieurs battements avant de s'éteindre.

L'odeur rosâtre diminue.

Nous construisons un mur devant la nappe contaminée.

Puis un deuxième.

Une chambre vide est laissée entre les deux afin de détecter toute nouvelle infiltration.

La Friandise Suprême disparaît derrière le ciment.

Son parfum sucré reste perceptible une dernière fois.

Je ferme les antennes.

Je ne ressens plus d'envie.

Seulement de la tristesse pour toutes celles qui ont suivi cette odeur.

La dernière ouverture est colmatée.

L'obsédée par la propreté inspecte le mur.

À gauche.

À droite.

En haut.

En bas.

Elle touche chaque joint.

— Il manque de la matière ici.

La méthodique regarde.

— L'espace mesure moins qu'une largeur de griffe.

— Une mouche mesure moins qu'une ouvrière.

Nous ajoutons de la pâte.

La minime inspecte de nouveau.

— Maintenant, c'est propre.

La colonie peut respirer.

Plusieurs cycles passent.

Les blessures se ferment.

Les jardins recommencent à grandir.

Les pistes de coupe réapparaissent sous la jungle.

Les ouvrières sortent.

Les minimas montent sur les fragments.

Les mandibules découpent les feuilles d'inga, de cecropia et d'autres plantes choisies sans détruire entièrement les arbres.

Je retourne dehors.

Une feuille repose au-dessus de ma tête.

La protectrice marche autour de mon cœur.

Le soleil traverse le vert.

Je sens le poids.

Je sens la fatigue.

Je sens aussi la joie.

— Bord gauche sale, annonce la protectrice.

— C'est une feuille.

— Une feuille peut être propre.

— Nous allons la découper pour nourrir un champignon qui va la décomposer.

— Ce n'est pas une raison pour transporter une spore étrangère.

Elle gratte un petit point sombre.

Je poursuis la piste.

Au-dessus de nous, les papillons pollinisent les fleurs.

Ils passent d'une couleur à l'autre.

Pas au hasard.

Leur vol dessine des routes que je ne voyais pas autrefois.

Des routes dans le ciel.

Des routes de travail.

Des routes pour le *Roi*.

Un jour, une phéromone royale traverse la colonie.

Appel de *P12*.

La princesse rejoint la chambre de la reine.

Je reste à l'entrée avec les sept minimes.

La protectrice refuse de descendre de mon corps.

— Tu peux rejoindre les autres.

— Mon poste est ici.

La méfiante demeure sur le thorax de *P12*. Les cinq autres circulent autour d'elle.

La reine de la colonie avance lentement vers la princesse.

Plusieurs ouvrières l'entourent, mais sa présence reste immense.

— *P12*.

La princesse abaisse les antennes.

— Ma reine.

— Tu voulais fonder une colonie.

— Oui.

— Pour quelle raison ?

P12 ne répond pas immédiatement.

Puis elle dit :

— Autrefois, je voulais bâtir quelque chose qui prouverait ma valeur. Maintenant, je veux tenir la place que le *Roi* me donnera.

La reine touche ses antennes.

— Alors le temps est venu.

Une odeur traverse la chambre.

Émotion.

Espérance.

Deuil aussi.

Chaque nouvelle colonie commence par un départ.

Des jardinières apportent un fragment du champignon maternel.

Petit.

Blanc.

Vivant.

Elles l'ont prélevé dans une zone saine du jardin. *P12* ouvre sa poche infrabuccale et reçoit délicatement la précieuse pelote fongique.

Elle la gardera pendant son départ.

Elle nourrira avec elle le premier jardin.

La première chambre.

Les premières larves de sa future colonie.

La reine recule.

— Pars lorsque le ciel sera favorable. Fonde. Travaille. Protège. Et que ta colonie vive pour la gloire du *Roi*.

— Elle vivra pour sa gloire.

P12 se tourne vers moi.

Nous remontons ensemble jusqu'à la surface.

Les papillons attendent entre les arbres.

Les six minimales qui accompagneront la princesse montent sur son corps et sur les ailes voisines. La protectrice reste sur moi.

P12 s'approche.

Nos antennes se touchent.

Je retrouve l'intersection.

La gauche.

La droite.

La barrière des phasmes.

Deux chemins qui nous ont conduites au même message.

— Tu as trouvé tes ailes, dit-elle.

Je regarde mes six pattes.

— Non.

Elle incline la tête.

— Tu as trouvé mieux.

— Oui.

Un papillon passe au-dessus de nous avec du pollen accroché à ses pattes.

— Et toi, tu vas fonder.

— Oui.

— Tu vas beaucoup travailler.

— Énormément.

— Creuser une première chambre.

— Oui.

— Cultiver un champignon seule.

— Oui.

— Nourrir les premières larves.

— Oui.

— Et recommencer jusqu'à ce que la colonie vive.

P12 émet une odeur amusée.

— Tu essaies de me décourager ?

— Je vérifie que tu as compris.

— J'ai compris.

Elle regarde les ouvrières qui passent avec leurs feuilles.

— Nous cherchions la liberté en quittant notre place. Nous avons trouvé l'esclavage.

— Et maintenant ?

Ses antennes restent contre les miennes.

— Maintenant, chacun doit être à sa place. Fidèle au poste. Fidèle à son travail respectif. Fidèle au *Roi*.

Je ferme les mandibules.

— Fidèle au *Roi*.

La protectrice tourne autour de mon abdomen.

— Et fidèle à la surveillance du cœur.

La méfiante, sur *P12*, répond :

— Inspecte aussi la cicatrice.

— Je fais les deux.

— Tu ne peux pas surveiller deux zones en même temps.

— Je cours vite.

Je reconnais cette phrase.

Une minime.

Deux cous.

Une défense impossible.

Je baisse les antennes un instant en pensant à toutes celles qui sont mortes.

Puis je les relève.

Le papillon qui m'a annoncé le message se pose devant nous.

Ses ailes se ferment.

Une feuille morte apparaît au milieu de la piste.

— Avant votre départ, dit-il, il reste une question.

P12 tourne la tête.

— Laquelle ?

— Vous avez toutes cherché le territoire des papillons-feuilles.

La méfiante se redresse sur le thorax de la princesse.

— Nous ignorons toujours sa position exacte.

La protectrice s'arrête au-dessus de mon cœur.

— Nous avons traversé une partie de ce territoire.

— Seulement un passage extérieur, répond le papillon.

Je regarde les arbres.

— Où se trouve donc votre véritable territoire ?

Le papillon ouvre légèrement ses ailes.

Un éclat bleu apparaît entre deux surfaces brunes.

— Il ne figure sur aucune piste. Aucune phéromone n'y conduit. Aucun plan ne le montre. Et aucune légende ne donnera son emplacement.

P12 incline ses antennes.

— Pourquoi ?

Le papillon sourit.

— Parce que le territoire secret des papillons-feuilles est et restera secret.

Il ouvre brusquement ses ailes.

La lumière bleue et orange éclate devant nous.

— Le *Roi* vous a révélé la vérité sur la corruption qui vous habitait, puis il vous a transformées. Mais vous ne pensiez tout de même pas comprendre tous les mystères du Royaume en une seule journée ? Rassurez-nous... même les papillons n'ont pas des ailes assez grandes pour porter autant de réponses d'un seul coup.

À ces mots, tous les papillons s'élancent ensemble dans un formidable fracas d'ailes. Ils tourbillonnent un instant au-dessus de nous, comme emportés par un rire invisible, puis filent à une vitesse vertigineuse vers la lumière du ciel. En quelques battements époustouffants, ils ne sont déjà plus que des éclats colorés dans l'immensité, avant de disparaître totalement.

Epilogue

Je ne vois pas ce qui se passe au sommet de la montagne.

Je suis déjà retournée sous les feuilles, parmi les pistes, les charges et les odeurs de champignon. Pourtant, chaque pulsation de mon vaisseau dorsal transporte une lumière qui vient de beaucoup plus haut.

Dans le palais royal, les murs d'or rayonnent de joie.

Père du Roi regarde *La Vallée De La Gloire*. Sous la canopée, les papillons tracent des routes colorées entre les fleurs. Plus bas encore, une minuscule ouvrière avance avec un fragment de feuille au-dessus de la tête.

Oc-1273.

Trésor De Création flotte devant l'immense ouverture du palais. Les spirales de son corps lumineux tournent avec une telle rapidité que des paillettes dorées remplissent la salle. Son parfum de miel se répand jusque sur les marches du trône.

— Une coupeuse travaille encore, dit *Père du Roi*.

— Oui, répond *Le Roi*. Mais ce n'est plus le même travail.

— Le poids n'a pourtant pas diminué.

— Non. C'est *Oc-1273* qui a changé.

Trésor De Création laisse échapper un rire lumineux.

— J'ai réparé ce que les mouches avaient dévoré. J'ai rendu six pattes, deux antennes et deux mandibules. Mais ce n'était pas ma plus belle création.

— Ce n'était que l'extérieur, dit *Père du Roi*.

— À l'intérieur, poursuit *Trésor De Création*, j'ai fait de *Oc-1273* une créature nouvelle. J'y ai placé la paix, la joie, l'amour et la maîtrise. Le corps est redevenu celui d'une fourmi. Le cœur, lui, n'est jamais redevenu ce qu'il était.

Le Roi sourit.

— *Oc-1273* voulait des ailes pour échapper au travail. Maintenant, *Oc-1273* a trouvé une liberté que les ailes ne pouvaient pas donner.

Un bourdonnement aigu se fait entendre.

Une grosse mouche entre dans le palais.

L'abdomen gonflé. Une aile déchirée. Le visage encore couvert de terre. La souveraine phoride traverse la salle en zigzaguant, complètement désorientée.

— *Oc-1273* m'appartient ! grésille *La reine des mouches*. Rendez-moi mon unité !

Le Roi se tourne lentement vers son trône.

— Tu as choisi un curieux endroit pour réclamer ce qui ne t'appartient plus.

La mouche tente de remonter.

Trop tard.

Le Roi s'assoit, croise les pieds et les abaisse d'un coup sec.

Tac.

Le bourdonnement s'arrête.

Sonnée, les ailes aplaties, *La reine des mouches* demeure coincée sous les pieds royaux, incapable de commander quoi que ce soit.

Père du Roi observe la scène.

— Il manquait quelque chose devant ce trône.

Trésor De Création rayonne davantage.

— Un marchepied ?

— Exactement, répond *Le Roi* en ajustant tranquillement ses pieds.

Au même instant, très loin sous la jungle, je soulève ma feuille.

Une joie profonde traverse mon corps.

Je ne travaille plus pour devenir libre.

Je travaille pour Le Roi qui m'a libérée.

Bzzz...

Au-dessus de la piste de travail, un bourdonnement grave recouvre le frottement de nos pattes.

Un faux bourdon traverse *La Vallée De La Gloire*, le thorax gonflé, certain que le ciel entier lui appartient. Il ralentit lorsqu'il m'aperçoit sous mon fragment de feuille.

— Courage, petite coupeuse.

Son ton glisse sur moi comme une caresse supérieure. D'une patte distraite, il laisse tomber devant mes mandibules une goutte de miel doré.

— Un cadeau de *La Ruche*. Nous avons tant de richesses que nous pouvons nous montrer généreux.

Quelle humilité impressionnante...

Il reprend déjà de la hauteur.

Je dépose ma feuille, puis je goûte le miel. Sa douceur épaisse remplit ma bouche et fait vibrer mes antennes. C'est délicieux.

— Merci ! je crie vers lui. Avec toute l'abondance dont bénéficie *La Ruche*, les abeilles devraient louer *Le Roi* sans jamais s'arrêter !

Le faux bourdon vacille légèrement dans son vol.

Puis il repart, plus vite, comme s'il n'avait absolument rien entendu.

Voulez-vous en savoir plus ?

Scannez le QR Code ci-dessous, ou allez sur
le site ci-dessous.

www.BonsoirLhistoire.fr



Une autre lecture du même auteur ?

Tapez **“La Ruche MR PERSONNE”**, et cherchez
cette couverture de livre sur Amazon.

Et bonne lecture de La Ruche,

MR. PERSONNE.

